



LE CLAN SHERWOOD

Vengée

LAURA FERVANTE

VENGÉE
LE CLAN SHERWOOD
LIVRE DEUX



OceanofPDF.com

LAURA FERVANTE

OceanofPDF.com

Copyright © 2023 par Laura Fervante

Tous droits réservés.

Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite sous quelque forme ou par quelque moyen électronique ou mécanique que ce soit, y compris les systèmes de stockage et d'extraction de l'information, sans l'autorisation écrite de l'auteur, à l'exception de l'utilisation de brèves citations dans une critique de livre.

Dépôt légal : juin 2023

Pour contacter l'éditeur de ce texte : laura.fervante@gmail.com

Couverture réalisée par The Author Buddy

OceanofPDF.com

TABLE DES MATIÈRES

Chapitre 1

June

Chapitre 2

Alexander

Chapitre 3

June

Chapitre 4

Alexander

Chapitre 5

June

Chapitre 6

Alexander

Chapitre 7

June

Chapitre 8

Alexander

Chapitre 9

June

Chapitre 10

Alexander

Chapitre 11

June

Chapitre 12

Alexander

Chapitre 13

June

Chapitre 14

Alexander

Chapitre 15

Alexander

Chapitre 16

June

Chapitre 17

June

Chapitre 18

Alexander

Chapitre 19

Alexander

Chapitre 20

June

[Chapitre 21](#)

Alexander

[Chapitre 22](#)

June

[Chapitre 23](#)

June

[Chapitre 24](#)

Alexander

[Chapitre 25](#)

June

[Chapitre 26](#)

Alexander

[Épilogue](#)

[Notes](#)

[Extrait](#)

[À propos de l'auteur](#)

OceanofPDF.com

CHAPITRE 1



OceanofPDF.com

JUNE

Les derniers clients ramassent leur veste et leur portefeuille, fatigués de leur journée ou du trop-plein de consommations de la soirée.

— À la prochaine, June ! Bonne nuit !

Je lève la main et souris à Curtis qui ne marche plus très droit. Il jette un œil vitreux au livre que j'ai laissé sur le comptoir. Une histoire pleine de suspense à propos d'une princesse oubliée qui doit être protégée par un chevalier beau comme un dieu. La couverture à elle seule montre à quel point le contenu est mièvre, mais j'adore ça. C'est mon unique ouverture vers les voyages et l'imaginaire.

Curtis fait une moue sceptique en prenant le livre en main.

— Mh, ça a l'air intéressant, ton truc.

Il le retourne, lit le résumé, puis le repose.

— Faudra que tu dises à ton frère que...

Un hoquet assourdissant l'interrompt dans sa phrase et il reprend comme si de rien n'était :

— Faudra que tu dises à ton frère que c'est un chic type.

Curtis hoche la tête avec vigueur et lève le pouce en l'air.

— Un chic type. Avant, j'ai un peu côtoyé la Cosa Nostra, mais c'était beaucoup moins marrant qu'avec Gabriel.

Marrant n'est pas le terme que j'aurais choisi pour qualifier mon frère, ou même ma famille. Étrange ou intéressant, peut-être, mais pas marrant. Après tout, des gens étaient morts et mourraient encore de la main de mes frères et de leurs hommes.

Devenir un des plus gros gangs de New York ne s'était pas fait en étant *marrant*.

Les derniers qui sortent par la porte d'entrée me font signe et me saluent avec des « À demain ! » ou des « à bientôt ».

Mes clients. Ou plutôt les hommes de main de mon frère. Mais je préfère le terme « client », cela me donne presque l'impression d'avoir une vie normale, d'être une fille normale.

Bien sûr, j'ai de la chance de faire partie de la famille Sherwood, moi, la petite dernière, celle qui a eu le moins de problèmes parmi la fratrie. La sœur la plus épargnée, celle qu'on a le plus protégée.

Alors pourquoi ai-je toujours le sentiment qu'il me manque quelque chose ?

Je voudrais pouvoir servir mes verres à des clients normaux, des gens qui souhaitent juste oublier leur journée, raconter leurs soucis ou simplement draguer innocemment, accoudés au comptoir. Mais, au Sherwood's, ce ne sont que les malfrats qui passent la porte. Certains suivent mon frère Gabriel comme s'il était le messie de New York, d'autres le font uniquement parce qu'ils lui seront redevables d'une faveur. Bien sûr, il arrive que certaines personnes égarées entrent dans le bar par mégarde. Un peu comme ma nouvelle belle-sœur, Juliette. Mais ces personnes-là restent rares.

La porte se referme sur les derniers habitués, et mes gestes deviennent des réflexes, des mouvements automatiques pour ranger et nettoyer, afin de regagner mon lit le plus rapidement possible. Au fil des années, j'ai appris à ne plus devoir faire preuve de concentration pour cela. Frotter le bar et les tables, ramasser les verres sales et les bouteilles vides abandonnés dans des coins incongrus, mettre les chaises sur les tables, laver le sol à grande eau. Je sais à présent faire tout cela en une heure, et aujourd'hui, j'ai la chance de ne pas encore avoir les oiseaux qui chantent le lever du jour lorsque je me laisse tomber sur mon matelas et que je m'endors instantanément.

Je me redresse en sursaut en entendant un bruit sinistre quelque part à l'étage du dessous. Dès que j'ouvre les yeux, je remarque que quelque chose ne va pas. Ma vue est brouillée, mes poumons brûlent et il fait anormalement chaud. Un nouveau craquement à réveiller les morts retentit et je sors de mon lit comme une furie.

J'avance à tâtons vers l'interrupteur, mais celui-ci ne répond pas. Une quinte de toux me paralyse quelques secondes, puis je note d'étranges lueurs à l'extérieur, qui ondoient dans la rue comme des torches lumineuses.

Le feu.

Les dernières brumes de fatigue se dissipent complètement lorsque je réalise que mon bar et ma maison sont en train de cramer.

Avec moi dedans.

Je vais mourir, je pense en paniquant.

J'essaie de me souvenir des notions que j'ai concernant les feux. Ne pas ouvrir les fenêtres, bien que je tuerais pour une bouffée d'air frais. Et vérifier la température des poignées de porte pour savoir si les flammes sont juste de l'autre côté d'un montant.

D'accord, je peux le faire.

La porte de ma chambre est tout juste tiède et je l'ouvre avec précaution. Il fait plus chaud ici, mais je ne vois toujours pas d'incendie, juste des colonnes de fumées noires qui montent vers moi.

Il est impossible que je sorte par le bar, l'alcool a dû accélérer le feu très rapidement et j'ignore jusqu'où il a déjà progressé. Je tousse sans discontinuer en descendant les escaliers vers le rez-de-chaussée. Mon seul espoir est la porte de service à l'arrière du bâtiment, qui donne sur une ruelle mal famée, mais qui s'avère être la vraie entrée du Sherwood. Celle qu'emprunte la famille, et les hommes de confiance de Gabriel.

Les marches sont déjà chaudes sous mes pieds et je saute les dernières tellement la sensation est insupportable. Les quelques mètres jusqu'à la sortie sont un supplice. Lorsque j'ouvre la porte de service qui donne sur la cour arrière, je m'en fiche de cramer vivante dans un appel d'air, je veux juste partir d'ici. Respirer.

Lorsque je déboule dehors, je vois d'abord les voisins curieux en pyjama. Ils regardent, impassibles, le fruit de mon travail partir en fumée, littéralement. La mine du voisin d'en face est éloquente.

Bien fait pour vous.

Toute la rue sait que mon bar est le repère de gangsters et malfrats. Ils doivent penser que c'est le karma, que c'est la justice pour tous les actes illégaux dont se sont rendus coupables mes frères et sœurs.

Ils ont tort.

Comme cela m'arrive parfois, j'éprouve un élan de fierté pour mon nom et ma famille adoptive. Nous sommes des malfrats, certes, mais avec un code de conduite, celui de voler aux riches pour distribuer aux pauvres.

Tout à coup, deux longs bras fins m'entourent et me serrent. Je reconnais le parfum de ma nouvelle belle-sœur, Juliette. Cela fait quelques mois qu'elle a rejoint notre famille, quittant pour de bon le FBI, mais j'ai l'impression qu'elle est avec nous depuis toujours.

— June !, crie-t-elle en tendant les bras sans me lâcher pour mieux m'analyser. Tu vas bien ?

Avec ses longs cheveux roux ébouriffés, Juliette me regarde avec des yeux écarquillés. Derrière elle, Gabriel a la mine qu'il a lorsque des têtes vont tomber. C'est dans ces moments-là que je réalise que mon frère, courageux et passionné par la justice, est également un tueur de sang-froid. À ses côtés, Vadim, mon autre frère, serre les poings et les mâchoires avec le même regard que Gabriel.

Juliette répète sa question, en me secouant un peu les épaules.

— O-oui, je bredouille.

Mais une quinte de toux dément mes propos et je suis pliée en deux, incapable de reprendre mon souffle. Juliette hèle un ambulancier qui s'empresse de m'ausculter.

Alors que le jeune homme explique à Juliette qu'il faut m'emmener à l'hôpital pour vérifier que la fumée n'a pas endommagé mes poumons, des pompiers arrivent en courant et nous crient :

— Le bâtiment va s'effondrer, vous devez reculer !

On nous pousse sans ménagement hors de la ruelle. Je m'agrippe à Juliette et je sens la main forte de Vadim dans mon dos. C'est la cohue, les voisins rentrent précipitamment dans leur maison avec un dernier regard venimeux vers nous.

Je me retourne encore une fois vers mon bar. Mon endroit préféré sur terre, le lieu où j'ai passé des jours entiers à servir des bières, écouter les hommes de mon frère se confier, mais également ses rivaux et ses clients. Le Sherwood était devenu notre lieu de rassemblement. L'endroit où notre famille se réunissait pour délibérer des choix importants. C'est là que nous avons décidé que Juliette était digne de confiance, malgré son allégeance au FBI.

Lorsqu'un bruit assourdissant nous indique que le Sherwood s'effondre, je pleure sans retenue, incapable de me détacher des volutes de fumées s'élevant dans le ciel là où, quelques instants plus tôt, se dressait mon bar.

Alors que je sens les mains et les bras de ma famille m'entourer, la réalité de ce qui vient de se passer me frappe de plein fouet : mon bar

n'existe plus. Et je ne peux m'empêcher de me demander si c'est ma faute, si j'ai laissé une bougie allumée, une cigarette mal éteinte...

Car ça, jamais je ne me le pardonnerai.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 2



OceanofPDF.com

ALEXANDER

*J*e prends mon élan et je saute sur le bâtiment d'en face. Une dizaine de mètres dans le vide, et j'atterris tout juste sur le bord du toit. C'est risqué, mais c'est ce que je préfère dans ce que je fais. Cette sensation de voler, ce sentiment d'être immortel et que rien ne peut m'arrêter. Seul dans la nuit noire, on pourrait presque me prendre pour un rapace nocturne.

Presque.

Je me baisse pour ne pas être repéré, et je cours jusqu'à l'escalier de secours serpentant entre les fenêtres des appartements sous mes pieds. Je descends les marches rapidement et la carcasse de métal ne fait presque aucun bruit sous mes pas légers. Vu l'heure, toutes les fenêtres sont sombres et il faudrait un insomniaque pour m'apercevoir voler entre les étages endormis.

Je touche le béton de la terre ferme, mais je ne m'arrête pas. La cible est sur la rue adjacente à celle-ci. C'est une de choix, qui me permettra de vivre aisément pendant plusieurs semaines. Un butin à plusieurs centaines de milliers d'euros.

J'ai fait mes devoirs avant de débarquer devant la vitrine du bijoutier Riboulski, évidemment. Le système d'alarme est antédiluvien et deux câbles sectionnés plus tard, je rentrerai sans souci dans la boutique. Pas de caméra de sécurité, même pas de garde qui fait une ronde de temps en temps. Merde, je pourrais dîner dans cette bijouterie et quand même m'en tirer sans problème.

En arrivant, je m'arrête pour observer la devanture modestement petite mais débordant de diamants et de perles en tout genre. Les parures

scintillent à peine dans la pénombre, mais au vu des étiquettes de prix qui pendent à chaque pièce de la vitrine, je sais que j'ai bien choisi ma cible.

Je jette un œil rapide de part et d'autre de la ruelle où je suis, et je ne vois aucune âme. Décidément, un jeu d'enfant.

Je sors mes crochets et après quelques secondes plus tard, je sens avec satisfaction le verrou s'ouvrir sous mes doigts. Je pousse la porte et compte dans ma tête les secondes qui commencent à s'égrener.

Un, je referme derrière moi.

Deux, trois, je suis devant le boîtier d'alarme en quelques enjambées silencieuses.

Quatre, je prends mon couteau.

Cinq, je coupe le fil d'alimentation.

Six, je lance une minuterie sur mon téléphone. D'après mes recherches, il n'y a pas d'alarmes secondaires qui pourraient se déclencher ailleurs, dans un poste de garde ou dans la maison du bijoutier, par exemple. Mais il vaut mieux être prudent, et je me laisse 10 minutes pour empocher le plus de diamants et d'or possible.

J'ouvre un sac de sport vide que j'ai pris avec moi et je le remplis à grandes brassées dans les vitrines. Seul le tintement du métal qui tombe au fond de ma besace brise le silence pesant de la nuit.

Je n'aime pas trop le terme voleur. Le mot a quelque chose de négatif, et le vol n'est pas mon but premier dans la vie. Je ne vis pas pour piquer des bijoux ou de l'argent aux autres, ce n'est qu'un moyen pour vivre. Survivre dans une société qui n'a pas voulu de moi, qui m'a mâché et m'a recraché sans aucune considération.

Non, si je devais choisir un mot pour me définir, ce serait celui d'acrobate. C'est d'ailleurs comme ça que beaucoup de gens de la rue m'appellent.

Depuis aussi longtemps que je me souviens, j'aime escalader les murs qui se dressent devant moi. Au sens propre comme figuré. J'adore quand mes mains et mes pieds trouvent naturellement les prises et les points d'appui. J'apprécie ce sentiment grisant de défier la gravité qui appelle mon corps à s'écraser une dizaine de mètres plus bas. Recevoir la décharge d'adrénaline, toucher la mort du bout des doigts.

Mes pensées sont interrompues par la minuterie de mon téléphone. Dix minutes se sont déjà écoulées, je referme prestement mon sac, le glisse en

bandoulière autour de mon torse, et je me dirige par l'endroit où je suis rentré.

Pour me retrouver face à deux malabars qui sont clairement pas là pour acheter un bracelet.

Merde.

Mon regard croise celui du type de gauche, un homme chauve à la mine patibulaire. Ses yeux sont bleus et froids comme des glaçons. Le deuxième, tout aussi chauve, le suit de près.

La porte que j'ai prise pour entrer disparaît des options possibles pour sortir de la bijouterie. Dans un réflexe, je visualise les plans que j'ai étudiés avant de venir ici. Je vois les étages, les portes et l'escalier en 3 dimensions dans ma tête. Pendant ce temps, les deux gars entrent calmement dans le magasin. Leur pas est confiant, lent mais déterminé. Ils savent que je suis fait comme un rat, car la seule option de sortie possible est une lucarne au dernier étage. Même si j'y parviens, je serai coincé sur le pâté de maisons. J'essaie de me souvenir de la distance entre les différents immeubles, ainsi que les routes qui séparent chaque bloc d'habitations. J'estime ensuite la corpulence de mes assaillants. C'est faisable, mais loin d'être gagné. Il y a trop d'inconnues à mon goût, mais je n'ai pas le choix.

Je fais volte-face et je m'élance vers l'arrière-boutique où se trouve l'escalier, du moins selon les plans. Pendant quelques secondes, je prie pour que le tenancier de la bijouterie n'ait pas eu l'idée de faire des rénovations et que mon chemin de sortie n'existe plus à cet endroit-là. Je passe deux portes, puis j'entre dans une pièce froide et remplie d'ustensiles divers, où règne une odeur entêtante de métal fondu. Je soupire de soulagement en voyant la rampe et les marches dans la pénombre. Déjà, j'entends les deux chauves derrière moi, et je m'élance vers la première marche. J'avale l'escalier 4 à 4 et je vole presque jusqu'au dernier étage. J'arrive dans un couloir étroit et je compte les portes pour prendre à la troisième à gauche. D'un coup de pied, j'ouvre le battant et je me précipite vers la lucarne.

— Arrête-toi, petit. Tu me feras gagner du temps et de l'énergie. T'as nulle part où aller.

Visiblement un de mes deux poursuivants est en meilleure forme que l'autre car je l'entends dans le couloir. Le second, sans doute en train de reprendre son souffle, semble avoir fait une pause en haut des escaliers.

Je donne un coup d'épaule dans la lucarne et elle s'ouvre dans un grincement effroyable. La discrétion n'est plus du tout ma priorité, mais

tout de même, j'espère ne pas ameuter les voisins.

Malgré ma carrure large, je me hisse sans mal par la fenêtre. Une main à la poigne de fer se referme sur ma cheville, et j'assène un coup de pied dans le vide pour me débarrasser du type, qui tient bon. Un nouveau coup de pied et je sens avec satisfaction quelque chose sous la pointe de ma botte, suivi d'un grognement de douleur.

Je suis libéré de la poigne de mon assaillant. Je me relève et je commence à courir vers le bord opposé du toit. Ce n'est qu'après avoir sauté la première ruelle que je me permets de regarder derrière moi afin d'évaluer la distance qui me sépare des deux gorilles.

Mais il n'y a personne.

Je m'arrête complètement pour regarder autour de moi. Le cœur battant, je plisse les yeux dans la pénombre pour distinguer une forme, un mouvement, n'importe quoi. Mais tout est immobile. Auraient-ils abandonné si facilement ?

Je repense à la lucarne et aux deux gardes. Si j'ai su passer tout juste, il est certain qu'eux ne pourraient pas avec leur carrure. Un sourire satisfait sur le visage, je reprends ma course, appréciant pour la première fois de la soirée le doux tintement des bijoux dans mon sac de sport. Au final, ne faut-il pas un peu de piment dans ce genre de casse ? La routine serait mortelle pour moi.

Arrivé au bord d'un toit, je jauge le bloc d'appartement suivant, mais il est beaucoup trop loin. Il me faut redescendre, mais je suis suffisamment éloigné de la bijouterie pour savoir que je ne cours aucun risque.

Je cherche un escalier de secours, en vain. Après un rapide coup d'œil au mur de brique sous mes pieds, j'entreprends de glisser contre, tel un Spiderman mortel. Le héros de bande dessinée m'avait fasciné quand j'étais petit. Sa façon de voler, d'escalader les bâtiments sans effort. Ce n'était sans doute pas un hasard que j'en ai fait mon activité principale. Et je dis « activité » parce que « voleur » n'est pas un métier.

Je me laisse tomber sur le dernier mètre et j'atterris en silence sur mes deux pieds. Il n'y a toujours personne en vue. Après avoir rabattu la capuche de mon sweat-shirt sur ma tête, j'entame ma route d'un pas détendu. Le chemin jusqu'à mon appartement me prendra une quinzaine de minutes, mais j'ai tout le temps du monde. Le froid commence à me mordre les joues, et je me mettrais bien à courir si cela ne risquait pas d'attirer l'attention des rares personnes que je vais croiser.

Il ne me reste qu'un kilomètre à parcourir lorsqu'une berline noire me dépasse et s'arrête à quelques mètres moi. La porte arrière s'ouvre et je me fige en voyant un de mes deux assaillants en sortir. La mine satisfaite, il se campe sur le trottoir en croisant les bras, sûr de son coup. Je fais volte-face pour rebrousser chemin et je me heurte presque à l'assaillant numéro 2 que je n'ai pas entendu approcher par derrière.

Un juron passe mes lèvres et je fléchis les genoux, prêt à parer les coups. Mais je suis meilleur pour la fuite que le combat et je peux déjà dire que mes chances de m'en sortir sont maigres.

— On peut partager si vous voulez, je plaisante en montrant mon sac de sport.

Un rictus déforme le visage du type en face de moi. Sur son crâne chauve brille la lueur du lampadaire le plus proche et je remarque qu'il louche légèrement.

— On n'est pas là pour négocier, acrobate.

— Dommage, marmonné-je.

Je pivote pour juger mes chances de m'échapper dans l'autre direction, mais elles sont désormais nulles. Les deux gorilles m'encadrent de chaque côté et le chauffeur de la berline est lui aussi sorti pour prêter main forte. J'aurais dû plus m'entraîner au combat, clairement.

Résigné, je laisse tomber mon sac de sport au pied du type le plus proche.

— Tu crois vraiment que tu vas t'en sortir comme ça, acrobate ?

Je hausse les épaules :

— Faute avouée à moitié pardonnée ?

Il éclate de rire.

— Tu vas plaire au boss.

Et sans crier gare, je sens une vive douleur à l'arrière de la nuque. Un coup violent qui me fait perdre l'équilibre et voir mille chandelles. Avant de sombrer dans l'inconscient, j'entends distinctement les mots du chauve :

— Dimitri Denitsov a besoin de tes talents, l'acrobate.

CHAPITRE 3



OceanofPDF.com

JUNE

— *T*iens, ma chérie, bois ça.

Je lève la tête vers Nina, ma sœur, qui me dévisage avec ce qui ressemble à de la pitié. Je dois vraiment avoir une sale tronche.

— C'est quoi ?

Je regarde avec méfiance la tasse fumante qu'elle m'a tendue. On dirait du thé mélangé avec...

— Du rhum ? demande Juliette en reniflant les volutes qui s'échappent d'entre mes mains.

Nina reste imperturbable et se tourne Juliette en haussant les épaules.

— La camomille a ses limites, il faut pouvoir un peu... booster ses effets calmants.

Les deux femmes se retournent vers moi. Debout devant le canapé où je suis enroulée dans un plaid, elles sont aux petits soins pour moi depuis que nous sommes rentrés dans notre maison de Great Neck. Si ce comportement est normal de la part de Juliette, c'est une toute nouvelle facette que je découvre chez Nina.

Je fronce les yeux.

— Je dois vraiment avoir une mine horrible si Nina commence à distribuer de la camomille.

Ma sœur lève les mains au ciel.

— Je ne suis pas un monstre !

Je souris. Les événements qui ont suivi l'incendie de mon bar restent flous, je me souviens juste qu'après l'hôpital, Gabriel m'a poussée dans une voiture avec Juliette, et que nous avons roulé en silence jusque Great Neck. Ma famille aime cette maison, c'est là où nous nous rassemblons et où la

plupart d'entre nous vivent. Dernièrement, le bar avait de plus en plus fait office de point de rendez-vous, de par sa proximité avec le centre de New York.

Jusqu'à aujourd'hui.

La dernière fois où toute ma famille s'était réunie ici, c'était lorsque mon frère avait ramené Juliette. Ils l'avaient tous pris pour un fou, mais il avait tenu bon. J'avais alors pu voir qu'il tombait amoureux de cette agente du FBI. Heureusement que mes frères ne s'en sont pas rendu compte à ce moment-là, ou Juliette n'aurait pas fait long feu, qu'importe l'avis de Gabriel.

Je serre mes mains autour de ma tasse, et je ferme les yeux pour essayer de trier le maelström d'émotions qui traversent mon cœur et ma tête depuis cette nuit. Je ne sais même pas quelle heure il est, mais vu le soleil, je dirais que nous sommes en fin d'après-midi.

Un jour comme aujourd'hui, je me demande plus que jamais si être membre de la famille Sherwood est une chance ou pas. Enfant et adolescente, j'étais persuadée que Gabriel était la meilleure chose qui me soit arrivée. Il nous avait sortis — moi, mes frères et ma sœur — d'une famille d'accueil abusive. Et si nous ne partagions pas une seule goûte de sang, nous avions bien plus que cela. Une soif de justice, une soif d'indépendance d'une société qui nous avait laissés tomber. Pour assouvir cette soif, nous avions fait le choix de l'illégalité, de vivre selon nos propres lois.

À 19 ans, j'avais émis le souhait de regagner la vive « normale », comme je l'avais expliqué à mon frère. Il ne m'avait pas retenue, me promettant que la maison me serait toujours ouverte. Et cet envol avait été un échec cuisant, terrifiant, me ramenant à la raison et à la case départ.

Une porte claque au loin et me sort de mes pensées. Gabriel entre dans la pièce et entoure Juliette de ses bras. Elle le regarde avec adoration et mon frère pose son front contre le sien quelques secondes. Jamais je n'aurais cru que Gabriel trouverait quelqu'un, et je ne peux empêcher la pointe de jalousie qui me vrille la poitrine comme toujours, quand je les vois échanger un geste de tendresse. Je les aime de tout mon cœur, mais je ne peux me retenir de me poser la question qui tourne en boucle dans ma tête depuis des années.

Où est mon prince charmant ?

Je serre les lèvres et je ravale mes larmes en revoyant le livre que j'ai oublié sur le comptoir du bar. Parti dans les flammes, avec le reste. Peut-être devrais-je voir cela comme un signe, un mot du destin qui me dit que je m'y prends mal. Je sais que le prince charmant n'existe pas, je ne suis pas difficile en termes de garçons. Il faut juste qu'il soit gentil... Je soupire en pensant que tous les hommes de mon entourage, y compris mes frères, sont des malfrats.

Pas vraiment un terrain propice à la gentillesse et au côté « charmant ».

— On commence dans dix minutes, annonce Gabriel en regardant sa montre.

J'observe encore quelques minutes ma famille s'activer autour de moi. Juliette est partie dans la cuisine où je l'entends ouvrir différents placards et remettre la bouilloire en marche. En face de moi, Gabriel a déjà pris place à la longue table en bois où la famille prend ses repas et, accessoirement, les décisions importantes. Mon frère aîné est en grande conversation avec Nina et Ben. Ce dernier est directeur d'un casino au centre de New York. Il gratte sa barbe rousse et Nina se passe une main sur le front, l'air fatigué. Au même moment, Nate entre dans la pièce et vient directement vers moi. Il me serre brièvement dans ses bras, et j'ai droit à un nouveau regard triste.

— On va choper le bâtard qui a fait ça, ma Ju.

Je baisse les yeux et je ne dis rien. Depuis cette nuit, j'ai du mal à rester concentrée, mais il m'a bien semblé entendre que l'incendie de mon bar était d'origine criminelle.

Ce n'est pas ma faute.

Je suis soulagée et en même temps, j'en veux à mort à la personne qui a fait ça. J'aurais pu mourir, j'aurais pu cramer vivante dans mon lit. Je lève les yeux vers mon frère, toujours devant moi, et ce que je vois me rassure. Nate est le tueur à gage de la famille, et vu la mine sombre qu'il affiche, je ne donne pas cher au type qui a réduit mon bar en cendres.

Lorsque Vadim s'assied à côté de Nina, je me lève à mon tour et je me mets face à Gabriel, entre Nate et Nina. Juliette amène un plateau avec des tasses et un Thermos d'eau chaude. Je me dis que j'aurais préféré quelque chose de plus fort quand je me souviens de la camomille épicée que Nina m'a faite. Je bois une gorgée et j'attends la suite.

Gabriel se penche en avant l'air grave :

— Je vous remercie tous d'avoir réagi si vite et d'être venus dans un délai si court jusqu'ici.

Il se tourne vers Nina et Nate, qui sont presque toujours en déplacement pour leurs missions. Tous les deux me regardent et hochent la tête.

— Toute la journée, j’ai mis des hommes sur l’affaire pour avoir le plus d’informations possible. Voilà ce qu’on sait : d’après les pompiers, c’est bien un incendie criminel. Il aurait commencé près des bouteilles de liqueurs, mais le gars est formel : quelqu’un a démarré le feu.

Le silence règne autour de la table, et mon frère passe une main lasse sur son visage.

— Si je vous ai tous fait venir, en plus d’être là pour soutenir June, c’est également pour prendre une décision sur la façon dont nous devons riposter. Le truc est que, selon plusieurs de mes indics, le coupable serait un homme de Denistov.

Le dernier mot, ce nom, est lâché comme une bombe, et toute ma famille réagit immédiatement. Vadim abat son poids sur la table, Ben et Nina jurent, Juliette enfouit son visage derrière ses mains et Nate, lui, a l’air encore plus meurtrier que tantôt.

Je serre les dents, mais je ne m’inquiète plus qu’on me voie pleurer et je laisse les larmes couler en silence sur mes joues.

Mon bar est un dommage collatéral. Un dommage collatéral dans la guerre qui oppose mon frère à Dimitri Denitsov, un des pires mafiosi russes qu’on peut imaginer. Ma famille l’a presque eu il y a quelques mois, mais le rat a quand même réussi à s’échapper.¹ Si sa réputation et sa fortune ont pris un gros coup, il faut croire qu’il a toujours des hommes qui lui restent fidèles, et qui sont prêts à commettre des crimes pour lui.

— On ne peut pas se permettre de ne pas réagir.

Nate grogne et se penche en avant :

— On tue le bâtard et c’est tout.

— Le pyromane ou Denistov ?

— Les deux, si possible. Mais le plus facile, ce sera sans doute le pyromane.

Tout le monde hoche la tête, certains lancent des regards dans ma direction. Sous la table, Nina me prend la main et la serre fort.

— On va les faire payer, ma chérie. Fort.

Gabriel a ses yeux perçants braqués sur moi, et je peux voir qu’il est furieux. Des têtes vont tomber, et si ce n’est pas celle de Denitsov, ce seront celles de ses sbires.

— C’est la guerre, conclut-il d’une voix lugubre.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 4



OceanofPDF.com

ALEXANDER

En marchant vers mon appartement, je ne peux pas croire ma chance, si on peut appeler cela de la chance. Mais je suis en vie. À chaque cinq pas, je ne peux m'empêcher de regarder derrière mon épaule pour vérifier qu'un type de la Bratva ne m'ait pas suivi.

Personne en vue.

La nuit est presque terminée, et le ciel commence à se voiler d'une teinte plus pâle, quelques nuances de bleu plus clair apparaissent çà et là. Bien que je sois reconnaissant d'être en vie, tout le reste est de la poisse.

C'est la merde, je pense à nouveau en arrivant devant mon immeuble et en tapant le code à la porte d'entrée. Alors que je monte les marches jusqu'au huitième étage, je repasse les événements qui ont suivi ma capture après le vol à la bijouterie.

Les deux colosses m'ont poussé sans ménagement dans la berline et le troisième compère s'est glissé à la place conducteur. Comme dans un mauvais film, on m'a mis un sac de toile sur la tête et ils ont roulé tels des fous pendant un quart d'heure. Au début, j'ai essayé de retenir les virages. Gauche, gauche, droite, gauche, droite, droite. Puis je me suis concentré pour ne pas vomir et j'ai perdu le fil.

La voiture a finalement ralenti et on m'a tiré hors de l'habitacle. Toujours aveugle, j'ai toutefois senti la forte odeur de l'iode à travers le tissu qui couvrait mon visage. On devait être sur les docks.

On m'a poussé sur quelques mètres, j'ai trébuché plusieurs fois, puis on m'a retiré le sac. Nous étions dans un entrepôt abandonné — encore un cliché de mauvais film — et une dizaine de personnes étaient là. Tous des hommes à la mine sombre.

Quelqu'un m'a assis sur une chaise, les bras liés dans le dos, pendant que d'autres échangeaient en russe autour de moi. Les seuls mots que je comprenais étaient les noms de Denitsov et du bijoutier que j'avais volé.

Denitsov. J'avais entendu parler de lui il y a quelques semaines lorsque des scandales avaient éclaté sur cet homme d'affaires russe qui trempait dans la prostitution et la traite d'êtres humains. Enfin, quand je dis trempé, c'était bien plus que ça. Il était dedans jusqu'au cou.

— Ton nom, l'acrobate.

Je lève la tête vers le type qui m'a parlé. Vu comme les autres se comportent autour de lui, je suppose que c'est le chef. Il a le regard dur, les épaules droites et le menton qui pointe vers le haut, lui donnant un air des plus prétentieux.

Je ne réponds pas, me contentant de le défier du regard. Cela ne dure que quelques secondes, car un poing s'abat avec force sur ma pommette et ma tête est projetée en arrière.

— Ton nom, l'acrobate. Et je ne répéterai pas.

Je crache un mélange de salive et de sang à mes pieds et je redresse la tête vers l'abruti devant moi.

— Alexander.

Je n'ai pas envie de lui donner mon nom de famille car il y a bien longtemps que je ne l'utilise plus.

Le mec plisse les yeux et se gratte le menton.

— On va t'appeler Alexander Skywalker, l'américain. Cela te différenciera des Aleksander qu'on a dans nos rangs.

Je grogne. Pourquoi auraient-ils besoin de me distinguer de leurs hommes ? Je vais quand même mourir.

Le chef du groupe commence à faire les cent pas devant moi.

— Je m'appelle Nikolai, Alexander Skywalker. Et ce soir, tu as volé la bijouterie d'un de mes gars.

Je me demande si ce type est de la Bratva, ou juste un homme de main de Denitsov. Ou est-ce que Denitsov lui-même appartiendrait à la Bratva ?

— Vous avez récupéré les bijoux, dis-je. Je suis désolé, vous ne m'y reprendrez plus, j'ignorais à qui j'avais affaire. Franchement, ma mort ne vaut pas la peine de tout ce rassemblement.

Nikolai me contemple quelques secondes, puis sourit.

— Tu te trompes, Skywalker. Tu vauds bien le rassemblement. Mais nous n'allons pas te tuer, pas ce soir en tout cas. Nous avons besoin de toi

pour... un petit service.

Ben voyons. Je sens que ça ne va pas me plaire du tout, et en même temps, je ne suis pas du tout en position de négocier. Même si j'arrivais à briser les liens qui me scient les poignets, ils me tomberaient tous dessus avant que j'aie le temps d'atteindre la porte de sortie. Qui, dans cette pénombre, était d'ailleurs complètement invisible.

— Rassure-toi, Skywalker, ce n'est pas grand-chose. Vois-tu, Denitsov a quelques soucis avec une famille new-yorkaise pour le moment. Tu en as sans doute déjà entendu parler. Une bande d'idéalistes, des repêchés du système qui se sont marginalisés et se sont mis en tête de voler les riches pour redistribuer le tout aux pauvres. Des Robins des Bois des temps modernes, si tu veux.

Je hausse les épaules. Cela ne me dit rien, j'ai toujours vécu à l'écart des gangs, de la mafia et de tout groupe d'illégaux. Je suis peut-être un voleur, mais un voleur indépendant. Je ne souhaite compter sur personne, car je sais que je ne peux me fier qu'à moi et moi seul. La société m'a prouvé que la confiance envers autrui est un mirage, une utopie qui n'existe pas. Ou un luxe pour ceux dont la vie n'est pas en perpétuel danger.

— Leur chef est Gabriel Sherwood, et ils se sont mis en tête de faire tomber Dimitri Denitsov.

— En quoi Denitsov est-il lié à vous ? grogné-je.

Nikolaï sourit avec méchanceté.

— Tu es bien curieux, Skywalker. Denitsov est, disons... un généreux donateur à notre cause.

— Quelle cause ?

Plusieurs types autour de moi font craquer leurs articulations en grognant et je veux rigoler, tellement la situation est cocasse. Mais Nikolaï serre les dents et s'approche de moi. Il lève ses mains à hauteur de son cou et commence à déboutonner sa chemise. Lorsqu'il arrive en dessous de son sternum, il abaisse un pan de son vêtement et je peux distinctement voir sur son pectoral une étoile aux pointes menaçantes, noires et blanches.

Un capitaine de la Bratva.

Je plisse les lèvres et il reboutonne sa chemise, content que je reconnaisse cette marque, malgré mon ignorance par rapport au clan Sherwood et aux guerres sans intérêt qui divisent les gangs de New York.

— L'année dernière, Skywalker, la famille Sherwood a volé à Mr Denitsov quelque chose d'important. Son ordinateur portable. Nous

pensions qu'il avait été remis au FBI, mais voyez-vous, nous avons été surpris de trouver dans les pièces à conviction du FBI, une copie parfaite de celui de monsieur Denitsov. Mais ce n'était pas *le vrai*. C'était une copie partielle, sans doute les Sherwoods ont-ils souhaité garder pour eux certaines informations afin de conserver le pouvoir sur monsieur Denitsov et le FBI.

Nikolaï avait la fâcheuse tendance d'appuyer sur certains mots avec une intonation dramatique. Tout en parlant, il avait repris ses allers-retours devant moi et ses longs bras s'agitaient dans les airs.

— Ce que nous vous demandons est simple : vous introduire dans leur maison et récupérer ce qui nous est dû.

— Si c'est si simple, pourquoi ne pas y aller vous-même ?

Un sourire en coin s'étale sur la figure de Nikolaï. Il se place devant moi, pose ses mains sur ses genoux et son visage n'est plus qu'à quelques centimètres du mien.

— Parce que leur baraque, c'est une forteresse, Skywalker. Et qu'avec tes talents d'acrobates, tu es le seul à pouvoir y entrer.

Je n'ai pas eu d'autre choix que d'accepter. Ils m'ont bien fait comprendre que c'était ça ou la mort.

Aussi longtemps que je me souviens, aussi longtemps que je mène cette vie de voleur marginal, j'ai toujours évité ce genre de situation. J'ai toujours souhaité être indépendant, ne pas être coincé avec d'autres personnes. J'ai toujours fait mes casses seul, sans complice.

Et je n'ai jamais travaillé pour quelqu'un. Jamais.

Cette mission des Russes enfreint donc toutes les règles que je me suis fixées. Elles ne sont pas nombreuses, mais l'idée générale pourrait se résumer à ça : quoiqu'il arrive, ne compte que sur toi-même et reste seul.

Heureusement, je suis seul pour ce *grab and snatch* que m'ont assigné les hommes de Denitsov.

En rentrant chez moi, je me rassure comme je peux : je m'introduis dans la maison Sherwood, je prends ce putain d'ordinateur portable, et je me casse. Après tout, c'est ma spécialité. Ce soir n'était qu'une erreur de parcours, la faute à pas de chance comme on dit.

Ce ne serait qu'une formalité, me répété-je pour la énième fois.

* * *

Le soir où j'ai décidé de faire mon coup, je sors de mon appartement avec les pieds de plomb. Ce sentiment me rappelle pourquoi je reste toujours seul, et pourquoi je n'ai jamais cherché de partenaire ou de complice. Faire quelque chose contre ma volonté est un supplice. C'est justement pour ne plus avoir de comptes à rendre à personne que j'ai choisi cette vie de solitaire au-dessus des lois.

Pour être certain de ne pas refaire la même connerie qu'à la bijouterie, je suis préparé comme jamais. Je connais les plans de la maison Sherwood ainsi que les hectares alentour comme le fond de ma poche. J'ai observé la demeure pendant trois jours, et je suis convaincu qu'elle est inoccupée pour le moment. Il n'y a aucun mouvement à l'intérieur ni dans le jardin.

— Un jeu d'enfant, soupiré-je en démarrant mon Audi TT.

Le seul luxe que je me permette, ce sont les voitures. Et quand je parle de luxe, je ne devrais même pas, car je n'ai évidemment déboursé aucun dollar pour être au volant de ce bébé. Non, je suis un voleur jusqu'au bout des ongles : si je veux quelque chose, je le prends, fin de l'histoire.

— Aucun scrupule, m'avait susurré une fille dont j'avais croisé la route et qui, comme moi, était à la recherche d'un partenaire de baise.

Et elle avait eu raison. Dès qu'elle avait commencé à s'attacher à moi et attendu que je fasse pareil, j'avais disparu dans la nature.

Je roule vite sur la route qui mène à Great Neck. Pressé d'en finir avec cela, je vérifie que je suis prêt : mes crochets dans ma poche, la corde enroulée autour de mon torse. Et bien sûr, mes habits de sport et mon bonnet noirs. Rien ne peut m'arrêter.

La villa Sherwood tient plus du manoir moderne que d'une maison en soi. De la rue, on ne soupçonne pas l'étendue de la propriété ni la beauté de son architecture. Je pense à mon deux pièces miteux au fin fond de Brooklyn. Si je le voulais, je pourrais voler plus, et posséder moi aussi ce genre de palais. Mais pourquoi ? J'étais le plus riche de la seule chose qui m'intéressait : la liberté.

Après m'être assuré que la rue était déserte, je prends mon élan et je me propulse contre une grande haie cachant une clôture non moins haute. J'enjambe les deux tout en silence et souplesse à rendre jaloux les chats du voisinage. De l'autre côté, je me retrouve face à un mur immense qui fait tout le tour de la propriété. Il se veut stylisé, avec des fioritures et des petites alcôves pour qu'on en oublie sa vraie fonction : garder tout intrus

dehors, sans que les personnes à l'intérieur aient l'impression de vivre dans une prison.

Je commence mon ascension avec précaution et concentration. Une main et un pied après l'autre, j'escalade sans difficulté ce mur qui avait empêché les Russes de rentrer.

Lorsque ma tête passe au-dessus de la dernière rangée de briques, je me fige. Il y a une lumière à l'étage. Pendant quelques secondes, j'espère que quelqu'un a simplement oublié d'éteindre une lampe avant de partir, ou dans le pire des cas, avant d'aller dormir. Mais un mouvement attire mon attention.

Elle ne doit pas avoir plus de 25 ans et, l'espace d'une seconde, sa beauté me coupe le souffle. D'où je suis, je peux voir l'éclat de ses boucles blondes qui tombent en cascade sur un sweat-shirt noir trop grand pour elle. Son regard clair est triste et épuisé. Elle est assise dans un canapé, les genoux ramenés contre son torse.

Un rapide coup d'œil à ma montre m'indique qu'il est presque 4 heures du matin. Une insomniaque, c'est bien ma veine.

Je réfléchis à toute vitesse aux choix qui s'offrent à moi. Soit je joue la sécurité et je rebrousse chemin, ni vu ni connu, soit j'y vais en espérant ne pas la croiser. Si cette mission avait été la mienne, j'aurais joué la carte de la sécurité et j'aurais pris la première option. Mais je revois la tête sinistre de Nikolaï, son accent russe à la noix et ses menaces de mort à mon encontre. Je serre les dents. Une troisième possibilité serait de rebrousser chemin et de disparaître, de ne plus jamais croiser Nikolaï et ses copains.

Le problème, c'est que la Bratva est partout, et que tôt ou tard, ils finiraient par me retrouver et me découper en morceaux. Ou quel que soit le traitement qu'ils réservent aux gens qui se paient leur tête.

Je soupire, et je me laisse glisser le long du mur tel une araignée humaine.

Je suis dans le jardin de la famille Sherwood, et je vais entrer par effraction dans leur maison.

Avec une d'entre eux à l'intérieur.

Tellement de choses pourraient mal se passer, mais alors que je longe le mur jusqu'à la porte du jardin, j'écarte tous les scénarios potentiellement catastrophiques un à un.

Je n'ai pas le choix.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 5



OceanofPDF.com

JUNE

*J*e n'aurais pas dû dormir si tard ce matin. Ou j'aurais pu au minimum bouger l'après-midi, aller courir, ranger la maison, faire quelque chose. Parce que depuis minuit, je me promène sans but dans chaque pièce à la recherche du sommeil. Le silence de Great Neck me glace le sang et je repense au tohu-bohu de New York, les coups de klaxon en bas de ma chambre.

Tout cela n'existe plus.

J'aurais peut-être dû aussi accepter l'offre de Juliette de rester dormir avec moi. Lorsqu'elle l'avait proposé, j'avais bien vu à la tête de mon frère que l'idée ne l'enchantait pas. Tous les deux avaient planifié une nuit hors de New York, loin des gangs et des histoires de Denitsov. Vadim avait trouvé l'escapade complètement déplacée, mais moi j'avais compris. Gabriel et Juliette avaient besoin de temps pour eux, malgré les problèmes familiaux. Car des problèmes du style, il y en avait déjà eu, et il y en aurait encore.

— Le moindre souci ou la moindre angoisse, et on est là, d'accord ?

Juliette me le répète tellement de fois qu'à la fin, je ne réponds plus que « Oui oui » sans l'écouter.

Seulement voilà, il est presque 4 heures du matin et mille et une peurs m'étouffent depuis plusieurs heures. À cela s'ajoute le fait que je ne connais pas assez cette maison pour distinguer les différents bruits qu'elle émet. Il y a le son de la chaudière et des radiateurs qui se mettent en route. Les fenêtres qui gémissent un peu lorsque le soleil donne directement dessus pendant longtemps. Mais c'est tout. Tous les autres grincements, craquements et autres frottements me sont inconnus.

Et mon imagination me joue des tours.

Il me semble entendre une porte au rez-de-chaussée, suivi de bruits de pas. Le médecin m'a dit que je pouvais souffrir de stress post-traumatique et avoir des hallucinations visuelles comme auditives. J'inspire profondément et je ferme les yeux pour me calmer.

Soit je retourne au lit, soit je me trouve quelque chose à faire. Tout ce que je sais, c'est que je ne peux pas rester prostrée dans mon canapé toute la nuit. Je repense au livre qui a pris feu au Sherwood's. Gabriel conserve ses livres à l'étage, et il me semble qu'il y ait quelques fictions de mon adolescence qu'il a récupérée et qu'il n'a pas osé jeter. Je prie en silence pour que mes quatre tomes de Twilight soient encore là et je décide d'aller vérifier. S'ils y sont, je les prends tous les quatre et je retourne au lit avec.

Par contre, je suis une froussarde et tous les livres se trouvent en haut de la maison, presque dans les combles. J'allume donc naturellement toutes les lumières dans les escaliers. J'y vais presque en courant, en serrant les poings. Le bruit de mes pas sur les marches en marbre et les sols en parquet me réconforte.

Après un rapide tour de la bibliothèque, je tombe sur mon exemplaire tout élimé et presque déchiré de Fascination de Stephanie Meyer, et je le serre contre moi, tel un enfant qui retrouve un doudou égaré. J'ai passé des heures à lire ce livre un nombre incalculable de fois, rêvant du jour où ma propre créature immortelle viendrait me sauver du quotidien morne et violent avec mes anciens parents d'accueil. Mais mon Edward n'était jamais arrivé, et j'avais grandi pour faire le deuil de ces rêves d'adolescente.

Soudain, une ombre bouge dans le coin de mon champ de vision et je sursaute.

Il y a quelqu'un dans la bibliothèque.

Cette fois-ci, je ne suis ni parano ni en train d'halluciner. Toujours avec mon Edward Cullen de papier contre la poitrine, je fais quelque pas silencieux sur le côté et je le vois. Figé dans un mouvement vers la sortie, il espérait sans doute profiter de ma distraction pour se barrer par la porte, qui se trouve à deux pas de lui.

Pas très grand, mais bâti comme un rocher, ses yeux gris croisent les miens, je sais qu'il est tout aussi surpris que moi. Après le raffut de tous les diables que j'ai fait en montant jusqu'ici, le mec ne doit pas être très malin s'il est *surpris* que me voir.

Surpris ? *Il est chez moi, putain !*

Je redescends sur terre en remarquant ce qu'il a sous le bras. Je reconnais le portable de Denitsov, sur lequel cet abruti avait collé un svastika.

— Tellement cliché, avait ricané Nina lorsque mes frères et Juliette l'avaient ramené à la maison.

Le temps semble s'être arrêté entre nous, et les deux secondes où nous ne bougeons pas me paraissent être des minutes, tellement mille et une pensées me traversent l'esprit. C'est un homme de Denitsov, peut-être le même qui a fichu le feu à mon bar. Hors de question qu'il s'en sorte indemne. La June de la semaine dernière aurait sans doute hurlé et serait partie se cacher derrière une étagère, mais pas aujourd'hui. Aujourd'hui, j'ai perdu ma maison et la seule chose que j'avais réussi à créer de mes mains.

Ce type est mort, je pense en amorçant un geste dans sa direction.

Le moment de flottement est passé pour lui aussi, parce qu'il ferme la distance qui le sépare de la porte, et comme si ses pieds effleuraient à peine le sol, le voilà parti dans les escaliers.

— Eh, reviens !

Je dévale à mon tour les volées de marches à la poursuite de cette ombre noire, rapide comme l'éclair. Je le vois descendre jusqu'en bas et se diriger vers la porte du jardin. Il perd quelques secondes précieuses à vouloir la pousser au lieu de la tirer, et ce temps est suffisant pour que je le rattrape.

Pieds nus dans l'herbe du jardin, je tends la main vers son col. J'arrive à sa hauteur et le tire violemment en arrière. Surpris par mon audace et par ma force décuplée par la colère, il titube un moment, les yeux écarquillés, puis plie les genoux dans une posture de combat.

— Je ne veux pas te faire mal, laisse-moi partir.

Sa voix est grave et presque douce, et ne va pas du tout avec son allure de voleur de bas étage. Il a presque l'air sincère, mais je ne me laisse pas avoir.

— C'est toi qui as cramé mon bar ?

Il fonce les sourcils.

— Quoi ?

— C'est toi qui as cramé mon bar pour Denitsov ?

Il soupire, impatient. On dirait que ça le fait chier d'être là. Il est sérieux ? C'est moi qui suis en train de le poursuivre en pyjama en pleine

nuît dans mon jardin !

Je frissonne, et je réalise que j'ai toujours mon livre à la main. Je suis tentée de le laisser tomber par terre, puis je me ravise. Je pourrais le lui lancer à la figure.

— J'ai mis le feu à rien du tout. Et ce Denitsov pourrait crever, que je ne lèverais pas le petit doigt.

Je pointe du menton l'ordinateur portable qu'il a déposé à côté de lui dans l'herbe pour avoir les mains libres afin de mieux m'attaquer. Je serre mes lèvres l'une contre l'autre. Ce crétin dit vrai, je peux le dire. Tout son langage corporel crie l'honnêteté. Il ne le sait pas, mais je suis munie d'une capacité d'observation particulière. Je décrypte les gens, anticiper ce qu'ils pensent ou ce qu'ils vont faire.

Ou savoir s'ils mentent ou disent la vérité.

— Il y a plusieurs ordinateurs ou pièces de valeur dans cette maison. Ne me dis pas que c'est un hasard que le seul truc que tu aies pris est ceci ?

Le type soupire et jète un œil à l'ordinateur. Je profite de ce moment d'inattention pour balancer mon livre sur le côté et lui envoyer mon pied dans la mâchoire. Il titube en se tenant la bouche, puis reprend son équilibre en me regardant comme si j'étais folle. Au même moment, j'entends mon frère Vadim me répéter alors qu'il m'expliquait des techniques de combat :

— Juju, ne t'engage jamais dans un combat, ta solution de choix doit toujours être la fuite. Tout ce que je te montre, c'est juste au cas où tu n'as pas le temps de te barrer.

Je fulmine. J'en ai marre de fuir, j'en ai marre de jouer à la gentille fille naïve qui est bonne qu'à ça : être gentille. Je veux que les gens voient comme je souffre, comme je suis furax contre le monde entier.

Je me jette sur le type et commence à le frapper là où je sais qu'il aura mal : les pieds, l'entrejambe et la mâchoire. Les premières secondes de surprise passées, il se défend et riposte. Je remarque toutefois qu'il ne me frappe pas, il dévie juste mes coups, et je comprends pourquoi Vadim ne voulait pas que je me retrouve dans un combat : je ne fais pas le poids.

Je me défoule sur l'intrus comme je peux, mais rapidement je m'épuise, et il finit par m'immobiliser. Il tient mes deux poignets dans mon dos, d'une seule main, et je suis plaquée contre son torse. Je ne peux pas le voir, juste sentir tout son corps contre mon dos, et son souffle contre mon cou. Je frissonne, mais je ne sais pas si c'est le froid ou autre chose.

— C'est pas moi qui ai mis le feu à ton bar. J'ignore qui c'est, et très franchement je m'en fiche.

J'étouffe un sanglot de frustration à la pensée de mon chez-moi, parti en fumée. Le voleur derrière moi, soupire :

— Et je m'en fiche encore plus de Denitsov.

Il ramasse l'ordinateur portable, toujours sans me lâcher.

— Ceci, c'est juste parce que je me suis retrouvé au mauvais endroit au mauvais moment et les chiens de la Bratva me sont tombés dessus. Ceci, c'est juste mon moyen de regagner ma liberté. Tu comprends ?

Liberté. Cela fait bien longtemps que j'ai oublié ce que c'était. Être libre, sans attaches. Même si j'adore ma famille, je donnerais beaucoup pour tout plaquer et partir. Malheureusement, c'est impossible. Aujourd'hui plus que jamais, car je sais que sans eux, jamais je n'aurais ma vengeance.

— Je suis désolé, chuchote le voleur à mon oreille.

Il me pousse en avant et je tombe presque face contre terre dans l'herbe. Mes mains amortissent ma chute, car l'intrus qui m'a lâchée est déjà loin. Je me retourne pour le voir escalader le mur qui entoure la propriété. Ma mâchoire se décroche presque face à l'aisance avec laquelle il arrive tout au-dessus. Ses mains s'agrippent à des prises qui n'existent pas, et ses pieds courent à la verticale sur la brique comme si la pesanteur n'avait pas d'effet sur lui.

Comme dans les escaliers un peu plus tôt, j'ai l'impression qu'il vole.

CHAPITRE 6



OceanofPDF.com

ALEXANDER

*J*e lance l'ordinateur portable sans cérémonie sur le siège passager, et je me glisse derrière le volant. La portière de la voiture n'est même pas encore fermée, que je démarre sur les chapeaux de roues et je file à vive allure vers New York, et mettre le plus de distance possible entre cette demeure et moi.

Entre *elle* et moi.

Je crie tous les jurons qui me passent par la tête en quittant Great Neck. Je revois ses yeux bleus tristes et innocents braqués sur moi. Elle avait peur, certes, mais ce qui m'a le plus étonné, c'était cette colère qui émanait de tout son corps. Lorsqu'elle me frappait, j'ai senti sa rage et sa frustration.

Qui est-elle ?

Malgré la situation catastrophique dans laquelle je me trouve, je ne peux m'empêcher de me demander qui elle est, qu'elle est son histoire. Comment ce petit bout de femme innocent peut-il me courir après et frapper comme un mec ?

Je me masse la mâchoire au souvenir de son talon et de la douleur fulgurante qui m'a traversé le crâne. Savoir qui est cette fille et où elle a appris à se battre de la sorte est pourtant le cadet de mes soucis. Car si j'ai bien récupéré l'ordinateur, ce qui ravira les cocos de la Bratva, j'ai désormais un autre problème, et un de taille.

Qui qu'elle soit, cette fille m'a vu. Elle a eu de longues minutes pour détailler mon visage et l'imprimer sur sa rétine. Et d'après ce que j'ai entendu, le clan Sherwood est plein de ressources lorsqu'il s'agit de trouver et de neutraliser un ennemi.

Putain de merde, dans quoi je me suis encore fourré ?

Je regarde encore une fois l'ordinateur à côté de moi. Tout ça pour ça.

Alors que les lampadaires défilent si vite sur le bord de la route qu'on les voit à peine, je passe en revue toutes les possibilités de choses à faire pour me sortir de ce pétrin.

La première solution, celle que je préfère pour le moment, c'est de donner l'ordinateur aux russes, et de disparaître de la surface de la Terre. Ainsi, je serai en paix avec la Bratva, mais j'aurais toujours la menace de la famille Sherwood. Mais s'il faut choisir entre avoir ma tête mise à prix par quelqu'un, je me dis que les Sherwoods sont moins nombreux.

Non ?

La deuxième option, celle que je préfère le moins, est de me barrer avec l'ordinateur. L'avantage est qu'il me donnerait un moyen de pression, un objet d'échange contre ma liberté. Le désavantage est que j'aurais la Bratva et la famille Sherwood à mes fesses. Et ma liberté, je peux la négocier aujourd'hui, ce qui me ramène à la première option.

Une autre alternative serait de retourner chez les Sherwood, de s'excuser et de leur rendre l'ordinateur. Peut-être arriverais-je à négocier avec eux une protection quelconque ? Je n'y croyais pas du tout. D'autant plus qu'en faisant cela, je dépendrais de leur clan et de leur protection, quoi qu'elle vaille. Donc, non, cette idée ne me plaisait pas non plus.

En arrivant devant mon appartement, mon choix était fait : j'allais donner cet ordinateur de malheur à Nikolaï, puis me barrer fissa où cette famille de renégats ne me trouverait jamais.

Oui, c'était la meilleure solution possible. Je n'avais pas le choix.

* * *

Je dors mal cette nuit-là. Devoir quitter New York m'attriste un peu. La perspective de changer de pays, voire de continent, ne m'enchanté guère non plus. Pourquoi pas l'Europe ? Anvers, qui regorge de diamants ? Ou Paris qui débordé de richesses ? Voilà pourquoi je ne m'attache à rien et surtout personne : ce genre de départ précipité serait alors impossible, ou tout du moins beaucoup plus pénible.

Le lendemain matin, on frappe à ma porte. À moitié réveillé et pas encore habillé, j'enfile un t-shirt en vitesse lorsque je vois Nikolaï en personne, accompagné de 3 petits copains, à travers le judas.

Ils traînent pas ces gens-là.

J'ouvre avec l'attitude la plus détendue possible. Mes cheveux en pétards et mon bas de pyjama doivent faire beaucoup, car tout le reste ne va pas. Mon sourire se crispe, tout comme mon dos et mes poings, et je glisse sur le côté pour les laisser rentrer dans mon appartement miteux et désordonné.

Nikolaï s'assied sur une des deux chaises de la cuisine/salle à manger/salon, alors que ses gorilles se positionnent aux fenêtres et à la porte de la pièce. Putain, ça rigole pas en Russie. Je me dandine une seconde d'un pied sur l'autre, puis je me pose sur la deuxième chaise en face de Nikolaï. Il semble parfaitement détendu, à se demander si ce n'est pas son appartement. Est-ce que je devrais leur offrir un thé ou un café ? Je me gifle intérieurement et je fixe mon attention sur mon visiteur.

— Alors, Skywalker, la nuit fut bonne ?

Parle-t-il de mon sommeil ou sait-il que j'ai été à Great Neck cette nuit ?

— Fort bonne, bien qu'un peu courte.

— Ah ?

— J'ai récupéré l'ordinateur de votre patron.

J'ai droit à un authentique et rare sourire de Nikolai, ce qui le rend encore plus terrifiant. Ses dents blanches et symétriques ont quelque chose pas naturel qui me fait froid dans le dos.

— Fort bien, Skywalker ! Tout s'est bien passé ?

L'espace d'une seconde, je revois la jeune femme en sweat noir, pieds nus dans l'herbe, les poings serrés et les yeux emplis de colère. Elle a parlé de son bar, que les hommes de Denitsov avaient incendié. Était-ce Nikolaï et ses sbires ?

Qu'importe, cela ne me regarde de toute façon pas.

— Oui, très bien. Vous le trouverez sur la table basse, là-bas.

Je fais un geste vers le coin salon de la pièce où un minuscule tréteau est posé entre un canapé défoncé et une télévision tout droit sortie du siècle précédent.

— Fort bien, Skywalker. Vous n'entendrez normalement plus parler de nous, sauf si nous avons encore besoin de vos services et que... vous êtes à nouveau intéressés.

Je serre les dents. Le bâtard. J'aurais dû me douter que c'était trop beau. Ils ne me laisseront pas tranquille, ils espèrent que je vais les aider encore.

Et j'ai bien compris sa menace voilée sous ses mots. À nouveau intéressé. Je n'ai jamais été intéressé par cette mission-ci, je l'ai fait uniquement pour sauver ma peau. Et il le sait.

Je lui souris d'une grimace qui tient plus du rictus que du sourire, puis je me lève pour leur montrer qu'il est temps de partir. Mon mouvement est audacieux, mais je n'en ai plus rien à foutre. Ils pensent pouvoir me marcher sur les pieds, je compte bien leur prouver que je ne suis pas si malléable.

Nikolaï se lève, puis se dirige vers la table du salon et ramasse l'ordinateur. Il me fait un geste de la main et me lance un « À bientôt », et toute la débandade s'en va dans le couloir.

Lorsque le bruit de la porte m'indique qu'ils sont partis, je me laisse tomber dans le canapé et j'enfouis mon visage dans mes mains.

Merde.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 7



OceanofPDF.com

JUNE

Gabriel fait les cent pas dans le salon. Moi et Juliette sommes assises dans le fauteuil en face de lui et, un peu plus loin, Vadim remet du feu dans le foyer en grognant. Mes deux frères sont furieux, d'une part pour la perte de l'ordinateur portable, mais surtout parce qu'en l'espace de quelques jours, ma sécurité a été mise en danger deux fois.

— Il ressemblait à quoi ?

Je hausse les épaules, et Juliette m'entoure d'un bras protecteur.

— Je ne sais plus, il avait les yeux gris, les cheveux blonds, je crois. Mais je ne suis pas certaine parce qu'il avait un bonnet. Il n'était pas très grand, mais très musclé, et large d'épaules. Il a escaladé le mur du jardin avec une facilité déconcertante...

Gabriel et Vadim échangent un regard sombre, et je devine ce qu'ils pensent. Les informations que j'ai sont maigres, et on ira nulle part avec ça.

— Il a dit aussi qu'il travaillait seul, qu'il faisait ça pour Denitsov juste parce qu'il était coincé et obligé de le faire.

Je me mords les lèvres, et puis continue :

— Ma foi, il n'avait pas l'air très méchant...

Gabriel glisse les mains dans ses cheveux de frustration.

— Il est entré chez nous et il t'a poussée. Vous vous êtes battus ! Je me fiche que ce soit un enfant de chœur ou non, ce mec est mort. Dès qu'on l'a trouvé, il va passer un mauvais quart d'heure, crois-moi.

Je me tais, car insister rendrait mon frère encore plus furieux. Le voleur de cette nuit avait l'air si sincère, mais Gabriel a raison et ce qu'il dit fait échos avec la rage que j'ai en moi depuis l'incendie. Quelqu'un doit payer, et tant pis si ça doit tomber sur cet acrobate solitaire.

Me battre avec lui m'a fait du bien, cependant. Il m'a servi de punching-ball humain, et je me suis sentie utile, forte. Être dans l'action m'a clairement été bénéfique.

— Je veux être utile à quelque chose, dis-je.

Mes frères me regardent bizarrement, et Juliette me serre l'épaule.

— Tu dois te reposer, June. Ces derniers jours ont été durs pour toi...

Je me dégage de ses bras.

— Non, non. Je... je veux me battre.

Vadim fait un mouvement impatient, mais Gabriel plisse les yeux et me sonde pendant quelques secondes, comme s'il réfléchissait et me jugeait en même temps.

— Laisse-moi d'abord mettre mes gars sur la recherche de ce type. Juliette, tu penses que ton contact du FBI pourrait connaître notre voleur-acrobate ?

Juliette hoche la tête, sort son téléphone et quitte le salon après avoir effleuré d'un geste tendre l'épaule de Gabriel.

— Ensuite, toi et moi on se fera une session d'entraînement. Je veux voir ce que tu as encore dans le ventre, petite sœur.

Je fais une moue boudeuse. Vu la nuit dernière, je trouve que je me suis pas mal débrouillée. Mais soit, si ça peut me permettre de me défouler un peu plus en frappant sur mon frère, allons-y. C'est lui qui le demande.

— Et après cela, conclut Gabriel, on fera le point sur notre prochaine réponse à Denitsov.

* * *

— Tu te retiens, Gabe ! Allez !

On est bien plus tard dans la journée, et mon frère a tenu ses paroles. Nous sommes tous les deux dans une des nombreuses pièces de la villa, à nous tourner autour, les mains levées devant le visage pour parer les coups et en donner à l'autre.

Si c'est Vadim qui m'a appris le combat au corps à corps, j'ai toujours préféré m'entraîner avec Gabriel. Son approche est moins directe que Vadim, il est plus réfléchi, plus complexe et ses attaques sont plus difficiles à anticiper. Pourtant, aujourd'hui, je sens bien qu'il me ménage.

Le tranchant de ma main vole vers la gorge de Gabriel, et alors que je vais le toucher, il attrape mon poignet et me tire vers lui tout en me faisant pivoter. Il agrippe mon autre bras et m'immobilise contre lui.

— Si je donne tout ce que j'ai, tu vas râler, petite sœur.

Je grogne, et me dégage de son emprise. Je lui refais face, prête à recommencer.

— Encore.

Mais Gabriel attrape une serviette et s'essuie le visage en secouant la tête.

— Non, désolée, je dois aller voir si on a du nouveau sur ton visiteur-acrobate de cette nuit.

— Il n'est pas *mon* acrobate, dis-je les dents serrées.

Mon frère me lance une serviette propre, et j'ai droit à un de ses rares sourires.

— Non, mais il m'intrigue. À t'entendre, c'est un prodige de l'évasion.

Je contemple Gabriel en silence, et soudain, je sais à quoi il pense.

— Il t'intéresse ?

Gabriel hausse les épaules.

— Pas tant que je ne l'ai pas vu en action, et que je n'ai pas entendu sa défense pour être entré par effraction dans ma maison, et pour t'avoir touchée.

Je serre les lèvres, mais je ne dis rien. Gabriel est à la tête de notre famille, mais il dirige aussi une petite armée urbaine qui sévit dans New York. Nous sommes tous plus ou moins formés aux techniques de vol de base, mais nous avons chacun notre spécialité. Nous excellons chacun dans un domaine particulier, et la plupart des soldats de mon frère ont été recrutés pour leur aptitude spécifique.

Et nous n'avons pas d'acrobate dans nos rangs.

— Le type travaille pour la Bratva, on ne peut pas lui faire confiance.

— Tu as raconté toi-même qu'il t'a dit être obligé de le faire parce qu'il y était forcé.

— Oui, et ?

Avant de quitter la salle de sport, mon frère me fait un clin d'œil et répond :

— Dans le doute, faveur à la liberté.

La porte se referme et je me retrouve seule avec mes pensées.

Dans le doute, faveur à la liberté, c'est la règle numéro un dans la famille. La seule, sans doute. C'est là-dessus que nous basons tout ce que nous faisons : nous doutons du système légal, donc nous avons choisi la liberté. Nous voulons douter de tout, tout le temps, pour être certains d'avoir un bon esprit critique. Ainsi, nous sommes très doués pour juger et comprendre les gens. Et si mon frère pense pouvoir décrypter l'inconnu qui s'est introduit chez nous, grand bien lui fasse.

Je cours presque jusqu'à la salle de bain et je prends une rapide douche. Si Gabriel est en train de réceptionner les informations de ses indics, il va en parler ensuite à Vadim, et je veux être dans les parages pour entendre cela après.

J'enfile un pull en laine et un pantalon en flanelle, et je dévale les escaliers. En entrant dans le salon, je suis surprise de tomber sur Nate, qui contemple pensivement le jardin. Dans sa main, une tasse fumante où dépasse l'étiquette de son sachet de thé. Earl Grey, comme d'habitude. La vision me réchauffe le cœur, car Nate n'est pas souvent à la maison. Récemment, pourtant, il semble errer ici de plus en plus.

En silence, je vais me glisser à côté de lui, et je pose ma tête sur son épaule. J'ai beaucoup de peine pour mon frère, car sa spécialité est sans doute la pire de nous tous. Si chacune de ses victimes a mérité la balle reçue, la tâche n'en reste pas moins difficile pour la conscience de mon frère. Pourtant, comme à son habitude, il ne laisse rien paraître. Ou très peu.

— Salut, petite sœur.

— Salut, grand frère.

— Alors comme ça, on botte les fesses des mecs maintenant ?

— Seulement s'ils sont dans mon jardin sans invitation.

Il se tourne vers moi, et ses yeux brillent d'une malice silencieuse.

— J'aurais voulu voir ça.

La porte s'ouvre derrière nous, et Gabriel arrive avec son sérieux habituel. Lui et Nate se saluent d'un mouvement de tête, et sans rien dire, nous nous asseyons dans les canapés du salon. C'est rare que je traîne avec eux pour les écouter parler business, mais j'estime que ce qui me passe en ce moment me concerne suffisamment pour avoir le droit de participer à leurs réunions officielles. D'ailleurs, aucun de mes frères ne questionne ma présence, ce qui me reconforte.

Vadim entre à son tour dans le salon, un peu essoufflé, mais l'air satisfait, ce qui est inhabituel chez lui. Il se laisse tomber à côté de moi dans

le canapé deux pièces, et regarde Gabriel, impatient de commencer.

— Tu sembles revenir avec quelque chose. Parle, mon frère.

Vadim se redresse et se penche vers Gabriel. Il doit être de loin celui d'entre nous qui vénère le plus notre frère aîné. Il irait sur la lune pour chacun d'entre nous, mais pour Gabriel, il irait carrément la décrocher. J'admire cette confiance aveugle et ce dévouement infini qu'il lui voue. Je l'envie un peu, aussi.

— C'est presque un coup de bol, mais une connaissance, Lena, est la cousine d'un gars de la Bratva.

— La fameuse Lena, commenté-je en souriant.

Vadim et Lena couchent ensemble depuis des mois, mais il s'obstine à la définir comme une connaissance, alors que tout le monde sait ce qu'elle est vraiment pour lui.

Gabriel encourage Vadim à continuer.

— J'ai l'adresse de l'acrobate. Ils l'ont baptisé Skywalker dans la Bratva.

— Comme dans Star Wars ?

— Comme dans « marcheur du ciel ».

— Continue, Vadim, soupiré-je.

Vadim me regarde et hausse les épaules.

— Il n'y a pas grand-chose d'autre à dire, à part qu'il a déjà remis l'ordinateur aux gars de Denitsov, mais qu'on a son adresse.

Un silence flotte quelques secondes, interrompu par l'impatience de Vadim :

— Je pensais qu'on pourrait aller lui rendre visite avant qu'il ne prenne la poudre d'escampette.

Nate plisse les yeux :

— Pourquoi penses-tu qu'il prendrait la poudre d'escampette ?

Vadim sourit d'un rire sans joie.

— Parce que si ce qu'il a dit à June est vrai, il va vouloir se débarrasser de la Bratva. Et de nous, accessoirement, car il sait qu'on va chercher le retrouver, et que June a vu son visage.

Mes deux autres frères échangent un regard et hochent la tête, comme s'ils pouvaient communiquer par télépathie. Je déteste lorsqu'ils font ça, et en même temps, je ne peux m'empêcher d'admirer la facilité avec laquelle ils se comprennent.

— D'accord, conclut Gabriel. On va le cueillir et on le ramène ici.

Tout le monde se lève, et je m'apprête à les suivre, lorsque Gabriel m'arrête.

— Pas toi, June. Va plutôt préparer la chambre d'invité dans la cave.

J'ouvre la bouche pour protester, mais lorsque je vois la mine de mes frères, je sais que c'est perdu d'avance. Les bras croisés, je prends mon air boudeur et marmonne un « bonne chance » avant de descendre à la cave.

Ce que Gabriel appelle la chambre d'invité n'est qu'un cachot sans fenêtre, avec une porte blindée composée d'une ouverture pour faire passer la nourriture.

Jusqu'à présent, les personnes y ayant séjourné ne sont jamais ressorties de la maison vivantes.

CHAPITRE 8



OceanofPDF.com

ALEXANDER

En dix minutes, j'ai trié mes maigres possessions et je n'ai conservé que ce qui me serait nécessaire dans les trois semaines qui arrivent. Le tout tient dans un minuscule sac à dos. Mais c'est ça, le prix de la liberté et le prix de pouvoir recommencer sa vie à zéro.

Encore une fois.

J'aimais bien New York, avec ses bruits permanents, de jour comme de nuit. Pouvoir être anonyme, se fondre dans la masse des gens sans éveiller les soupçons, et quand même vivre dans une des plus belles villes du monde. Depuis que j'ai décidé de partir, je n'arrête pas de penser à ma prochaine destination. Quelle sera-t-elle ? Londres m'intéresse beaucoup, mais j'ai peur que mon accent américain ne soit trop remarquable.

Un dernier regard circulaire sur mon appartement, et je passe mes bras dans les sangles du sac à dos. Je soupire, et je me dirige vers la porte. C'est la première fois que j'ai ce sentiment. Une pointe dans la poitrine, une boule dans la gorge et mes mâchoires qui se serrent. C'est sans doute parce que ce départ était forcé, que la décision ne vient pas de moi.

Car il est impensable que je m'attache à un endroit, aussi miteux soit-il.

Soudain, je me fige. Il y a du bruit dans le couloir. Le parquet qui grince, un chuchotement, un froissement de tissu.

Quelqu'un est derrière la porte. Je commence à faire volte-face pour sortir par le balcon. La hauteur ne me fait pas peur, au contraire, je sais pertinemment que je suis le seul à être assez fou et compétent pour emprunter cette voie.

Pas mes poursuivants.

Je fais à peine deux pas qu'un cliquetis m'indique que la serrure est crochétée. Merde, j'aurais dû laisser la fenêtre ouverte. Maintenant je vais perdre de précieuses secondes à l'ouvrir, ce qui laissera à mes visiteurs non désirés le loisir de me rattraper. Qui sont-ils d'ailleurs : les Russes, le clan Sherwood ? Qu'importe, je veux juste partir d'ici.

Ma main se pose sur la poignée de la fenêtre en même temps que quelqu'un m'attrape le cou et me tire violemment vers l'arrière. Deux types, l'un grand et fin et l'autre relativement trapu, me poussent dans mon canapé et me tiennent fermement les bras pour m'éviter de bouger. Le trapu a une poigne d'enfer, et je sens assez vite les doigts de ma main gauche s'engourdir.

Debout en face de moi se tient un homme aux cheveux bruns, la mine sombre. Les bras croisés sur son torse lui donne un air de PDG d'entreprise, ce qui contraste avec ses traits jeunes et lisses.

— On s'en va ?

Sa voix est grave, posée. Tout dans son attitude, de son regard perçant à sa respiration, montre qu'il est en total maîtrise de son corps et ses émotions.

— J'ai besoin de vacances, marmonné-je.

Un sourire en coin vient étirer sa bouche. Il se tourne vers la fenêtre et regarde quelques secondes la vue sur Brooklyn.

— C'est bête, ma sœur a acclamé vos talents... d'acrobate.

Je serre les dents. Qu'est-ce qu'ils ont tous avec ce mot ? Je ne suis pas le seul à savoir faire du parkour. Il y en a énormément, partout, certains s'en vantent même en faisant des vidéos sur YouTube.

Je regarde une nouvelle fois le type devant ma fenêtre. Alors c'est lui, le fameux Gabriel Sherwood, qui terrorise les vieilles riches et les gros fortunés de New York ?

Il pivote à nouveau vers moi et penche la tête en avant :

— Gabriel Sherwood, enchanté.

— Le Robin des Bois new-yorkais.

Il hausse les épaules et fait une moue songeuse.

— On peut dire cela, oui. Mais si je suis ici, ce n'est pas votre... fortune.

À l'instar de moi-même un peu plus tôt, il englobe d'un coup d'œil tout mon appartement.

— Je viens récupérer quelque chose qui m'appartient, Skywalker.

Je grogne, et j'essaie de me dégager. Je suis dans la merde. La merde complète. Parce que je n'ai plus l'ordinateur et parce qu'il m'appelle Skywalker. Il travaille avec la Bratva ? Cela n'a aucun sens vu qu'ils veulent tous la même chose : cet ordinateur à la con. Voilà pourquoi je ne mêle jamais avec les gangs. Leurs histoires et leurs mélodrames sont trop futiles et compliqués pour moi.

— Vous devez faire erreur sur la personne, Skywalker n'est pas mon nom.

Sherwood ne se démonte pas et continue à sourire.

— Non, mais c'est comme ça que la Bratva vous appelle. Et vu que vous bossez pour eux...

— Je ne bosse pas pour eux.

— Alors ce n'était pas vous dans mon jardin, cette nuit ?

— Non.

Il sait que je mens, mais son sourire s'agrandit encore plus, dévoilant ses dents.

— On va vous prendre avec nous, Skywalker. Ma sœur pourra vous reconnaître sans problème.

Je veux protester, mais avant que je ne comprenne ce qui se passe, Gabriel Sherwood claque dans ses doigts et je perds connaissance.

* * *

Une douleur atroce me vrille le crâne. Il me faut plusieurs secondes, peut-être même plusieurs minutes, pour me souvenir de ce qu'il s'est passé. L'appartement. La fuite. Gabriel Sherwood. Le coup sur ma tête de la part de son homme de main.

Je suis couché sur une surface dure et froide, mais je n'ose pas ouvrir les yeux, la lumière finirait par me bruler le cerveau. Je reste donc ainsi sans bouger encore un moment, résigné et acceptant petit à petit ma situation de prisonnier, comme en attestent les menottes que je sens autour de mes poignets. Pour être tout à fait honnête, je suis même surpris d'être toujours en vie.

Un bruit de porte qu'on ouvre et qu'on referme me fait sursauter. J'ose enfin décoller mes paupières, un œil à la fois. Dieu merci, il fait relativement

sombre dans ma chambre de fortune. Car je suis bien dans une chambre : il y a un lit, des toilettes dans un coin et un évier.

Et une porte, devant laquelle se tient la jolie blonde que j'ai déjà croisée. Elle est toujours autant à couper le souffle, et la colère semble l'avoir quittée. Aujourd'hui, elle me regarde avec mépris.

Je rassemble mes forces pour murmurer :

— Je t'ai manqué ?

Lentement, je me redresse pour être en position assise. La tête me tourne et j'ai mal partout d'avoir été inconscient par terre, mais ça va. Pourquoi ses sauvages ne m'ont-ils pas déposé dans le matelas ?

— Pas vraiment, répond la jeune femme en s'asseyant sur le lit, alors que je suis toujours en tailleur sur le sol.

Elle continue à me regarder, à me scruter, même. J'ai l'impression que ses yeux bleus sondent mon âme tout entière.

— Alexander, enchanté. Tu peux m'appeler Alex.

Je la contemple, dans l'attente qu'elle me dise son nom à son tour. La tête haute, elle se contente de plisser les lèvres comme si j'étais un détritrus sur sa chaussure.

— Je dois deviner ? me moqué-je.

En soufflant, elle lève les yeux au ciel et marmonne :

— June.

— C'est un joli prénom.

— Merci.

La porte s'ouvre une nouvelle fois, et j'ai droit cette fois-ci à la même délégation que dans mon appartement. Sans un regard pour moi, Gabriel se tourne vers sa sœur :

— Alors ?

June se lève et marche jusqu'à son frère en m'observant de haut. Son nez est presque retroussé de dégoût quand elle passe devant moi.

— C'est bien lui.

Puis elle quitte la pièce, me laissant seul avec ses trois frères.

— Eh bien, eh bien, Skywalker. Serait-on un menteur ?

J'appuie ma tête contre le mur froid derrière moi, et je ferme les yeux pour répondre. Mon mal de crâne semble s'en aller.

— C'était bien moi dans votre jardin. Mais je n'ai plus l'ordinateur.

J'entends des bruits de pas, et j'ouvre les yeux au cas où un des trois approcherait pour me frapper. Mais non, c'est juste leur chef, Gabriel, qui a

fait quelques pas pour être plus près.

— On peut la faire de deux façons Skywalker, soit tu réponds sincèrement et rapidement à toutes nos questions, soit mes deux frères ici présents se feront un grand bonheur d’extirper ces réponses hors de ta petite bouche.

Gabriel se met accroupi devant moi. Il me parle comme on parle à un enfant de 5 ans, la condescendance suintant de chacun de ses pores.

— Tu comprends cela ?

— Oui, murmuré-je.

Dire que je suis dans cette merde simplement parce que je me suis fait coincer lors d’un bête vol de bijoux de routine.

— Comment t’appelles-tu ?

— Alexander.

— Ton nom de famille ? On n’est pas con, on se doute que Skywalker n’est pas ton réel nom.

— Alexander Doe. Mais je crois que je vais garder Skywalker.

Un sentiment familier de honte me submerge en disant mon nom de famille, si on peut vraiment le qualifier ainsi. Il signifie que je suis personne, que je n’ai pas d’histoire et que je viens de nulle part.

Gabriel penche la tête sur le côté.

— Orphelin ?

Je hoche la tête, le regard fixé sur le sol devant moi, les dents serrées.

— N’aie pas honte d’être un orphelin, Alexander. Sois fier d’être libre et d’avoir survécu à l’abandon.

Ses mots me surprennent autant que le ton qu’il a employé. Passionné. Doucement, je relève la tête vers lui. Il a la mine pensive, et il ne se moque pas de moi. Il fait un geste de la main, englobant lui-même et ses frères.

— Nous sommes tous orphelins dans la famille. Et fiers de l’être.

Il se relève et commence à faire les cent pas devant moi.

— Tu as dit ne plus avoir l’ordinateur. Où est-il ?

Je soupire. Dois-je le leur dire, et ils me tuent tout de suite ? Ou est-ce que je tourne un peu autour du pot, me ramasse quelques mandales, pour quand même me faire tuer plus tard ?

J’essaie de gagner du temps :

— Qu’est-ce que j’y trouve ?

Je vois le grand mince près de la porte lever les yeux au ciel, alors que son voisin aux larges épaules se contente de grogner en me fusillant de

regard. Gabriel, lui, est imperturbable. Il sourit, même.

— Cela dépend, Skywalker. Je n'ai pas d'acrobate dans mes rangs, et je suis certain que tes talents pourraient m'être utiles.

— Cela ne m'intéresse pas, grogné-je du tac au tac.

— Et pourquoi cela ? Enfreindre la loi n'est pas contre tes valeurs morales, il me semble. Voler non plus.

Je secoue la tête de droite à gauche. Ce n'est pas cela qui me pose un problème.

— J'ai toujours été seul par choix. Je ne veux dépendre de personne, je ne veux pas que quelqu'un d'autre dépende de moi non plus. Je souhaite être libre de faire et d'aller où je veux quand je veux.

— Certes, Skywalker. Mais ne dit-on pas qu'on va plus loin à deux ? Tu es impatient et impulsif. Cela te conduira à ta perte. C'est déjà le cas d'ailleurs.

Gabriel consulte son téléphone quelques secondes, comme s'il cherchait quelque chose.

— La bijouterie Riboulski que tu as tenté de voler appartient à la Bratva, c'est connu de tout le monde. Si tu avais fait un minimum de recherche avant de t'engouffrer dans la gueule du loup, tu pourrais encore... comment as-tu dit ? Ah oui : être libre de faire et d'aller où tu veux quand tu veux.

Je le fusille du regard et je serre les poings. Mes poignets sont toujours étroitement pressés l'un contre l'autre avec un lien. Là, tout de suite, je rêve de fracasser son visage satisfait contre le sol de béton qui nous sépare.

— J'ai fait des recherches, marmonné-je. J'ai récupéré les plans, l'état du système de surveillance.

— Et je ne dis pas le contraire, Alexander. Mais tu t'es contenté de peu. Tu as été vite en étant seul, mais tu aurais pu aller plus loin avec un partenaire. Il t'aurait challengé, t'aurais fait douter. « As-tu bien vérifié que la bijouterie n'était pas sous le joug de la Bratva, comme 80 % du quartier ? », ou alors « Savais-tu que Riboulski était le nom d'un ancien capitaine de la Bratva à New York ? ».

Gabriel arrête de faire les cent pas et croise ses mains devant lui.

— Ce que je veux te dire, c'est qu'il y a plus dans deux têtes que dans une seule. Alors imagine dans la tête d'une centaine de personnes ce qu'on peut faire. Ma famille, ce sont mes frères et sœurs, mais également tous

ceux que je considère comme mes cousins et mes cousines, et qui opèrent dans l'ombre et qui permettent à la famille Sherwood de prospérer.

Ce mec est fou. On dirait un gourou de secte, content d'avoir toute une bande de fanatiques à ses pieds. J'ai envie de lui dire d'aller se faire foutre, après tout, il n'a pas l'air très menaçant avec sa tête d'étudiant universitaire. Et en même temps, ne dit-on pas que les chefs de gourou sont des gens violents et dangereux ?

— Réfléchis bien, Skywalker. Je repose ma question : où est l'ordinateur de Denitsov ?

Je ferme les yeux et appuie à nouveau ma tête contre le mur derrière moi. Si je compte jusqu'à dix, je vais peut-être me réveiller et réaliser que ces dernières heures et ces derniers jours n'étaient au final qu'un cauchemar. Un putain de cauchemar ridicule et improbable, mais rien de réel. Je serai seul et rigolerai de la bêtise de mon inconscient. Mais lorsque j'ouvre les yeux, ils sont toujours là avec leur tête de truands. Fatigué par tous ces événements qui échappent à mon contrôle, je soupire :

— Je ne sais pas, je l'ai rendu à la Bratva. Un type qui s'appelle Nikolaï a débarqué chez moi un peu avant vous et me l'a pris.

— Selon ma sœur, tu volais pour eux, c'est ça ?

— Oui, ils m'ont dit qu'ils me ficheraient la paix après le vol de la bijouterie si je les aidais avec ça, mais...

Je me tais, et je repense aux menaces à peine voilées de Nikolaï en partant.

— Mais quoi, Skywalker ?

— Mais quand ils ont repris l'ordinateur, ils m'ont bien fait comprendre qu'ils ne me laisseraient pas tranquille et qu'ils reviendraient pour mes... compétences particulières.

De rage, je frappe l'air devant avec mes deux poings toujours ligotés. Je dois faire tellement pitié, mais j'en ai marre. Marre d'être le larbin des autres, que ce soit la Bratva, Denitsov, et maintenant Gabriel Sherwood.

Ce dernier me contemple avec fascination. Il ne cille presque pas, et continue à m'observer, analysant chacun de mes mouvements, de mes soupirs et de mes mots.

— Tu sais, Skywalker, dans ma famille notre règle numéro un est « Dans le doute, faveur à la liberté ». Le problème est que je ne peux pas te rendre ta liberté, car comme tu l'as si bien dit, la Bratva reviendrait te cueillir pour d'autres missions. Et ça, je ne peux pas le permettre.

— J'étais en train de partir pour me faire oublier lorsque vous êtes arrivés. Sans vous, j'aurais peut-être pu leur échapper.

Gabriel secoue la tête de gauche à droite lentement.

— La Bratva n'oublie jamais, l'ami. Si tes talents sont aussi bons que les rumeurs le font croire, tu serais trop dangereux dans la nature, et surtout dans les mains des Russes.

Sherwood s'abaisse à nouveau à ma hauteur et plante ses yeux dans les miens :

— Il y a trois formes de libertés. La première n'est plus possible pour toi, car tu ne seras plus jamais libre, tu es devenu le jouet de la Bratva quand ils te sont tombés dessus la nuit du vol chez Riboulski. La seconde, même si je sens que je vais le regretter, c'est que tu bosserais pour nous. Crois-moi, on a plus de valeurs que la Bratva et ces crétins de l'est. On a un code d'honneur, très peu de hiérarchie. Attention, c'est pas le Club Med, mais tu pourrais pas rêver mieux comme groupe. Ou alors, bien sûr, il y a l'ultime liberté.

Il sort de sa ceinture un pistolet, enlève le cran de sécurité et appuie le canon froid entre mes deux yeux.

— Tu serais libre pour toujours, Skywalker.

Je ferme les yeux et envisage cette solution. Il a raison. Choisir de mourir, plutôt que de devenir le larbin des Russes ou des Sherwoods, c'est une forme de délivrance. Je serais libre d'eux et de leur emprise.

Je vais lui dire de presser sur la détente, lorsqu'il répète ces mots troublants :

— Dans le doute, faveurs à la liberté. Que décides-tu ?

Il me donne le choix, ce qui n'était pas le cas chez les Russes. Eux m'auraient clairement torturé pour que je fasse ce qu'ils désirent. Ici, j'ai droit à une mort rapide et sans douleur.

Et si le clan Sherwood avait vraiment un code d'honneur et plus d'intégrité que la mafia ?

Le choix qui s'offre à moi est simple : mourir ou travailler pour eux. Je devrais prendre la première option, car en temps normal, j'aurais préféré crever plutôt que de m'enchaîner à un groupe, m'allier à un soi-disant chef. Pourtant, il y a quelque chose en Gabriel Sherwood qui a piqué ma curiosité. Si je devais choisir la deuxième option et travailler pour eux, il ne serait jamais trop tard pour revenir sur ma décision par après, et demander à mourir de la main des Russes ou de Sherwood lui-même.

Alors, avant que je ne puisse reprendre les mots qui sortent de ma bouche, je murmure :

— Je ferai tout ce que vous voudrez.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 9



OceanofPDF.com

JUNE

Le revoir m'a troublée. Le souvenir que j'ai de lui est celui d'un type habillé de noir dans mon jardin, une ombre passagère, un corps contre le mien pendant la lutte. J'aurais presque pu me convaincre qu'il n'avait pas existé, qu'il n'avait été que le fruit de mon imagination.

Mais il est bel et bien réel. Assit sagement dans notre cave en attendant que mes frères le tuent ou... Que vont-ils en faire d'ailleurs ? Gabriel a derrière la tête d'en faire un de ses soldats, ça se voit. Mais pas avant d'avoir découvert ce que Alexander a dans le ventre, ce dont il est capable.

Alexander.

En t-shirt et jeans, il est loin de l'ombre du jardin. Libérés du bonnet qu'il portait l'autre jour, ses cheveux blonds bouclent sur ses tempes. Mais ce qui m'a le plus frappé ce sont ses bras. Couvert de tatouages aux détails infinis, il a les épaules larges et fortes. Je me demande quelle serait la sensation de sa peau sous mes doigts qui courraient sur les arabesques bleutées qui le recouvrent. Ma curiosité va jusqu'à se demander où s'arrêtent ces tatouages ; en a-t-il aussi sur le torse ? Les jambes ?

Je m'ébroue et ferme les yeux quelques secondes pour chasser l'image de notre prisonnier nu et tatoué de la tête aux pieds. Je n'ai plus fréquenté d'hommes depuis longtemps, sans doute la raison pour laquelle le premier malfrat qui passe me trouble simplement avec des biceps tatoués.

L'arrivée de mes frères dans la cuisine m'aide à éloigner mes pensées du voleur mystérieux enfermé dans notre cave. Gabriel a l'air particulièrement détendu.

— Qui veut une bière ?

Je le regarde, étonnée. Gabriel est du genre à demander une bière, pas à la proposer aux autres.

— Non merci, dit Nate en s'asseyant sur un tabouret autour de l'îlot. Vadim fait un mouvement de la tête à Gabriel et sort le décapsuleur.

— June ?

— Non merci, Gabe. On fête quelque chose ?

Je m'installai à côté de Nate, et Gabriel et Vadim se mis en face de nous, leur bière à la main.

— Ce type, dans la cave, a une fameuse réputation d'acrobate. Je vais le laisser se retaper un peu et demain, il me montrera de quoi il est capable.

Je hausse les sourcils, étonnée.

— Il souhaite nous rejoindre ?

Nate et Vadim regardent Gabriel, attendant eux aussi une explication, malgré qu'ils aient été avec lui dans la cave. Bizarre.

— Pas vraiment, je lui ai laissé le choix entre ça et une balle dans le crâne.

— Sans vouloir remettre en question tes actions, Gabe, il a décidé de vivre, pas de nous suivre. À la première occasion, il nous fera faux bond.

Gabriel boit une gorgée de sa bière, parfaitement détendu, puis répond :

— Peut-être, mais ce type est fier et indépendant. Il a toujours été solitaire par choix, et j'en connais certains qui auraient préféré de mourir plutôt que de rejoindre un groupe, des contraintes et des règles à suivre. Je croyais d'ailleurs que notre ami allait choisir cette option aussi. Qu'en penses-tu, June ?

Je serre les lèvres. Mon talent familial à moi, c'est ça : un mélange d'intuition et d'observation, avec une bonne connaissance du comportement humain. Ma famille m'appelle « la mentaliste ».

Mon frère n'a pas tort : du peu que j'ai compris d'Alexander, c'est un garçon qui semble intransigeant sur son indépendance. Si j'avais dû parier, j'aurais moi aussi pensé qu'il choisirait la mort plutôt qu'une alliance avec nous.

— Il nous sous-estime, dis-je en jouant avec le décapsuleur que Vadim a laissé sur la table. Il pense être plus malin que nous et pouvoir nous faire faux bond à la première occasion. Et en même temps, il avait l'air lassé quand il s'est réveillé ce matin. Peut-être en a-t-il marre d'être seul, ou de fuir des ennemis. Je devrais passer plus de temps avec pour le savoir.

J'espère que je ne rougis pas en disant ces derniers mots. Gabriel me scrute, puis confirme :

— Tu as raison, il faudra le surveiller constamment. Mais je pense qu'on peut le faire changer d'avis, que son allégeance se porte à notre cause commune plutôt qu'à la sienne.

Je baisse les yeux sur mes mains autour du décapsuleur. Mon frère est trop optimiste. Depuis l'incendie du Sherwood, je donnerais moi-même beaucoup pour pouvoir quitter ma famille et commencer une vie normale, loin des crimes et des vols. Mais ça, bien sûr, je ne le dirais pas. Jamais.

— J'irai lui apporter son repas ce soir, conclus-je en me levant.

En quittant la pièce, je réalise que mes sentiments sont partagés. D'une part, je ne peux nier l'excitation de voir à nouveau cet électron libre couvert de tatouages, mais d'une autre part, il reste à mes yeux un homme qui a travaillé pour Denitsov et la Bratva.

Et, par vengeance, quelque chose en moi regrette qu'il n'ait pas choisi de mourir de la main de mon frère plutôt que rester parmi nous sans conviction pour notre cause.

Ce qui au final, ne le rend pas si différent de moi que cela.

* * *

Après avoir mangé, je prépare une assiette de lasagne pour notre prisonnier. Alors que le plat tourne dans le micro-ondes, j'essaie de me rappeler la dernière fois où mon frère a gardé quelqu'un de captif. D'ordinaire, cela se fait dans des bâtiments que la famille possède, le plus souvent au bar. Toutefois, j'avais interdit à Gabriel de tuer quiconque là-bas ou dans n'importe quelle pièce attente.

Et il m'avait écouté.

Le four m'indique que la lasagne est chaude. J'attrape une bouteille d'eau, pose le tout sur un plateau, et je descends à la cave.

En ouvrant la porte, je trouve Alexandre couché sur le matelas à contempler le plafond, le regard fixe. J'annonce :

— Le dîner est servi.

Il tourne la tête vers moi, et se redresse en voyant l'assiette fumante.

— Dis donc, il ne manque que le chandelier, et j'aurais presque l'impression d'être au restaurant. C'est aussi toi qui m'amènes mon petit

déjeuner au lit demain ?

Il me fait un clin d'œil, mais je vois bien qu'il est éteint. Il a perdu la fougue qu'il avait il y a deux jours. Je suppose que l'enfermement fait ça à un homme.

— Comment va ta tête ? Mes frères m'ont dit t'avoir assommé...

Alexander touche l'arrière de son crâne et grimace.

— Ça va, j'ai connu pire.

Je sors un couteau suisse de ma poche et déplie la lame.

— Je vais te détacher les poignets pour que tu puisses manger. Un geste louche et c'est la dernière chose que tu feras ta vie.

L'air méfiant, il regarde le couteau tourner entre mes doigts.

— Je ne cherche pas le combat, c'est toi qui m'as sauté dessus la dernière fois.

Nouveau clin d'œil, et il y a à nouveau quelque chose de malicieux dans ses traits.

— Mauvaise journée, grommelé-je.

D'un seul geste assuré, je coupe les liens autour de ses poignets.

— En effet, tu ne plaisantes pas avec ton petit canif.

Je plisse les paupières et le fixe. Sans se démonter, il prend sa fourchette, et commence à picorer dans son assiette. L'absence de couteau pour manger ne l'empêche pas d'engloutir la moitié de la lasagne en quelques minutes. Je pourrais partir, j'aurais dû sortir dès que je l'ai détaché. Pourtant, je ne peux me retenir d'admirer les dessins sur ses bras, et les lignes qui remontent le long de son coup. Que cache son t-shirt ? Où disparaissent ces lignes mystérieuses ?

— Tu mates, déclare Alexander la bouche pleine.

Je m'ébroue et soupire, furieuse contre moi-même :

— Non, je regarde ton tatouage. Tu reconnaitras qu'il n'y a pas mal à regarder.

Mais il n'a pas tort non plus. Les mouvements de ses muscles sous les lignes bleues m'hypnotisent aussi, comme s'ils animaient la toile sur son corps.

— Je ne le montre pas en intégralité à n'importe qui, dit-il entre deux bouchées.

Je lève les yeux au ciel.

— J'en doute.

— Tu es jalouse, c'est tout.

— De quoi ?

Alexander racle le fond de son assiette avec un morceau de pain.

— C'était vraiment bon, c'est toi qui as cuisiné ça ?

Je ne réponds pas tout de suite. Il a l'air si détendu pour un prisonnier, que cela me rend méfiante.

Il me manipule.

— Ne change pas de sujet. De quoi penses-tu que je puisse être jalouse ? Moi au moins, je ne suis pas coincée contre mon gré.

Alexander pose le plateau sur le lit et se penche vers moi. Son regard gris me sonde comme moi je le calculais plus tôt.

— Vraiment ? Moi je pense que si, justement. Vous vous appelez une famille, mais vous êtes tous dépendants l'un de l'autre.

Je serre les dents. Ses paroles font échos à mes doutes, et pourtant, par réflexe, je défends tout de suite l'intérêt familial :

— Tu ne comprends pas. C'est un choix, ensemble nous sommes plus forts. Nous avons tous nos forces et nos faiblesses. Nos talents combinés nous rendent redoutables.

— C'est quoi ton talent, à toi ?

Je hausse les épaules et baisse les yeux, mais réponds quand même :

— Je suis bonne pour observer les gens, comprendre leur comportement, leurs motivations. Certains parlent de mentalisme, mais je n'aime pas trop le mot.

Alexander se tait, méditant sans doute ce qu'implique ce que je viens de lui dire. Je profite de son silence pour répéter, sans savoir si c'est lui ou moi que j'essaie de convaincre :

— Nous sommes ensemble par choix, nous avons vécu tellement de choses, affronté tellement de difficultés que vivre séparés est inimaginable pour nous.

Alexander secoue légèrement la tête de droite à gauche.

— Certains d'entre vous, peut-être, mais pas toi.

Je me détourne de lui pour qu'il ne puisse pas analyser les émotions sur mon visage. Suis-je vraiment si transparente ? Mes doutes sont-ils si évidents ? Pour la centième fois ces derniers jours, je me revois quelques années plus tôt, décidée à quitter la maison Sherwood pour faire mes preuves dans le monde normal, pour revenir blessée et meurtrie à peine quelques heures plus tard.

— Tu ne sais rien de moi, craché-je en me levant. Rien du tout.

Alexander cligne des yeux. Il a des longs cils qui frôlent ses joues à chaque battement de paupière, assombrissant son regard, alors que je me tiens debout devant lui.

— Je sais que ton bar a cramé et que tu souffres. Et tu blâmes ta famille pour avoir été un dommage collatéral dans une guerre que tu n'as pas demandée.

— Non, je blâme Denitsov. Qui, par ta faute, a récupéré son ordinateur. Sans ça, on n'a plus rien pour le retrouver, l'attaquer, et le faire tomber.

Je marche jusqu'à la porte, espérant qu'il n'ait pas le temps de rétorquer quoi que ce soit. Mais avant que je ne puisse refermer le montant derrière moi, il lance tristement :

— Je suis désolée, June.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 10



OceanofPDF.com

ALEXANDER

La porte se referme derrière elle, et je me retrouve seul comme un con, encore une fois.

Je sais que je ne devrais pas profiter de sa vulnérabilité et de sa douleur pour sortir d'ici. Mais c'est l'unique solution que je vois pour le moment. J'ai vu ses pupilles se dilater alors qu'elle regardait mes bras, et son souffle s'accélérer entre ses lèvres entre-ouvertes. Je lui plais, et c'est aussi une carte à jouer.

Pourtant, j'ai des remords à vouloir la manipuler. Ce serait comme frapper quelqu'un déjà à terre. Ce serait lâche de ma part, mais à nouveau, je ne peux compter que sur moi et moi seul sur cette terre. Si cette fille est la clé pour m'enfuir, alors je dois saisir ma chance.

À contrecœur, je réalise que j'apprécie sa compagnie. Les murs froids et humides autour de moi disparaissent un peu lorsqu'elle entre dans la pièce. Ses longs cheveux blonds épais qui balaient ses épaules, sa bouche boudeuse qui ne demande qu'à être embrassée et la délicatesse de son cou, droit et fin. Je sens ma queue durcir dans mon pantalon et je grogne en me laissant tomber sur le matelas, et je ferme les yeux.

Ce n'est pas sa compagnie que tu apprécies, c'est sa beauté.

Mais je sais que j'ai tort, sa répartie et la façon qu'elle a d'être fière me plaisent beaucoup.

Je jette un regard vers la caméra qui me fixe dans un coin de la pièce, et je referme les yeux. S'enchaînent alors toutes sortes d'images et de fantasmes où je suis entre les cuisses de June et où elle me supplie de la prendre plus fort, plus vite. Je bande encore plus et je jure contre cette

caméra qui m'empêche de me toucher comme je l'aurais fait en temps normal.

C'est une torture que je n'avais pas prévu.

J'ignore combien de temps passe, mais je pense que je finis par m'assoupir, toujours avec les gémissements de June dans les oreilles. Je sursaute. La porte de ma cellule s'ouvre, et l'espace d'un instant, j'espère que c'est elle.

Mais dans l'embrasure, les mains dans les poches, se tient celui qu'ils ont appelé Vadim avec cet air réprobateur qui semble ne jamais le quitter.

— Le patron veut voir ce que tu vaux, l'acrobate.

Je me redresse, raide et crispé, encore troublé par mes fantasmes. Je me lève lentement, et Vadim agite un pistolet dans sa main. Je comprends le message, mais je ne peux m'empêcher d'enregistrer tous les détails qui m'entourent. La façon dont Vadim se déplace et tient son revolver. Le long couloir sans fenêtre qu'on traverse, moi devant et Vadim derrière, le canon de son arme entre mes omoplates. Il y a ensuite un escalier qui débouche sur un hall d'entrée gigantesque et lumineux.

Je suis chez eux.

Je ne l'avais pas vraiment réalisé jusqu'à maintenant mais désormais, tout fait sens. Et je me sens tout à coup plus léger, car cette maison je la connais. J'ai étudié ses plans par cœur avant d'y entrer par effraction quelques jours plus tôt. Et si me les procurer m'a coûté l'équivalent d'un rein, je suis soulagé aujourd'hui d'avoir cette connaissance de toutes les issues possibles.

Vadim me pousse sans ménagement à travers la pièce de vie, puis dans le jardin, où toute la famille semble réunie.

Chouette, je suis le spectacle du jour.

Nous sommes en octobre, mais les températures sont encore douces. Autour de moi, il y a des visages familiers, et d'autres non. Gabriel se tient debout en face d'un grand roux à la barbe fournie. Derrière eux, je reconnais le type qui fait froid dans le dos, Nate, je pense, assis sur un transat près d'une fille aux cheveux noirs qui m'épingle du regard dès qu'elle me voit. Entre elle et moi, je ne peux m'empêcher de contempler June plus longtemps que les autres. Elle écoute attentivement une petite rousse qui parle avec animation. Le fait qu'elle ne me repère pas tout de suite me permet de la détailler encore quelques secondes.

La jeune fille en pyjama et sweat à capuche avec les cheveux ébouriffés de l'autre jour a définitivement disparu. Sa longue chevelure blonde est bouclée avec soin, et loin de la lumière crue de ma cellule, je peux voir qu'ils brillent sous le soleil automnal. Sa peau tient encore des restes de bronzage de l'été, et elle a mis un rouge à lèvres pourpre qu'elle ne portait pas ce matin. Elle est vêtue d'un pantalon en cuir qui moule chaque centimètre de ses longues jambes, et d'un pull en laine bordeaux dans lequel elle pourrait rentrer 3 fois.

— Mes très chères sœurs, mes très chers frères, annonce Gabriel en se postant à côté de moi. Je vous présente Alexander Skywalker, l'acrobate.

— Tu t'appelles vraiment Skywalker ?

La question, moqueuse, vient de la fille aux cheveux noirs qui me regarde désormais avec suffisance.

Je secoue la tête de gauche à droite.

— Non, mon vrai nom est moins sexy, c'est tout.

La fille se penche en avant et me fait un clin d'œil.

— Avec ces tatouages, chéri, t'as pas besoin d'un nom pour être sexy.

— Nina..., gonde Gabriel.

Du coin de l'œil, je vois la rousse pouffer, et même un léger sourire sur les lèvres de June.

Avec impatience, Gabriel me montre la façade de la maison.

— Impressionne-nous, Skywalker.

Instinctivement, je me repasse les plans de la demeure en tête. Si j'arrive sur le toit, je pense que j'aurais le temps de le traverser et d'être de l'autre côté assez vite. Mais aurais-je le temps de redescendre la façade avant que tous les Sherwoods ne comprennent ce que je fais et courent jusque devant leur maison pour me tirer à vue ?

— N'essaie pas de nous faire faux bon, Alexander. Il y a des hommes postés devant la maison.

C'est June qui a parlé, et je peux voir une pointe de pitié dans ses yeux. Disparue la colère de tout à l'heure. Je ne sais pas si c'est une bonne chose ou non.

Je saute sur place et je fais quelques moulinets avec mes bras pour me dérouiller et m'échauffer. Cela devrait être un jeu d'enfant. La maison des Sherwood est faite dans un style un peu gothique, et la façade est toute en relief et fioritures.

Je pose une main sur une brique, puis l'autre. Mes pieds trouvent une prise à leur tour, et j'escalade la propriété, mètre après mètre. Après quelques secondes à peine, j'ai passé les hautes fenêtres du rez-de-chaussée, puis celles du premier étage. Après une minute, j'ai dépassé le deuxième étage. Mes mains se posent sur la corniche, je vérifie qu'elle est solide et me hisse à la force de mes bras. Les jambes dans le vide, je m'assieds sur le bord du toit et regarde en bas.

Tout le monde à la tête en l'air. Gabriel a un bras autour de la taille de la rousse, qui a dû se lever pendant que je montais. Il est imperturbable et son œil m'épingle comme un insecte rare sous la loupe d'un collectionneur. Ses frères se tiennent en retrait, les bras croisés. June, elle me regarde avec un léger sourire et celle que Gabriel a appelée Nina applaudit en rigolant.

— Il est tout trouvé ton nom, chéri ! C'est Spiderman !

Le petit gloussement de June en réponse à la blague de sa sœur me réchauffe étrangement le cœur.

— Redescends, l'acrobate. On va passer à la deuxième partie du test.

Je me laisse glisser le long le long de la façade, principalement à la force de mes bras, et je saute sur le dernier mètre. En me retournant vers la famille qui me retient captif, je remarque que Nate et Vadim ont la main sur leur arme, accrochée à leur taille. Leur aptitude à être prêt à m'abattre à tout moment me dégrise un peu.

— Les gens disent vrai, acrobate. Tu sais y faire.

Je hoche brièvement la tête. Je ne veux pas remercier Gabriel, et pourtant son compliment me fait plaisir.

— On va voir à présent ce que tu vaux sur le terrain, dit le grand roux barbu.

La rousse, qui est visiblement la femme de Gabriel, vient se poster en face de moi. Elle se présente comme étant Juliette, et montre le grand roux :

— Lui, c'est Ben. Ce soir, Gabriel et moi avons un rendez-vous avec Brian Nolan. C'est le directeur d'un des plus gros casinos de New York. Nous étions en relativement bons termes avec lui jusqu'il y a peu. Vois-tu, Ben ici présent, est lui-même à la tête d'un casino. Le problème est qu'on soupçonne que Brian travaille depuis peu avec les Moretti, une puissante famille de la mafia italienne. Le plan de ce soir est simple : moi et Gabe irons le rencontrer, June sera en hauteur de la scène et pourra nous communiquer ce qu'elle pourra dire du comportement de Nolan. Toi, tu seras le moyen de locomotion de ma belle-sœur : tu assureras sa montée et

tu la feras ensuite sortir avec une tyrolienne. Rien de plus simple. Mais on veut voir si on peut compter sur toi.

Tout le monde est tourné vers moi pour juger ma réaction. Il y a l'air désapprobateur de Vadim, le regard moqueur de Nina, l'impassibilité de Nate. Et l'intensité de June. J'ignore si elle m'analyse autant parce que je la fascine autant qu'elle m'obsède, ou si elle fait juste ce pourquoi elle est dans la famille : évaluer mon comportement, ma façon de penser et anticiper mes actions.

Je pencherais plutôt pour la deuxième hypothèse.

— D'accord, ça semble facile.

— Ce sera à nous de juger si on peut compter sur toi ou pas, Skywalker.

Gabriel me donne une tape dans le dos et rentre dans la maison, suivi par les siens, à part Vadim qui me surveille toujours étroitement. Le geste, simple mais familier, de ce bandit froid et calculateur, me surprend. Serait-il en train de relâcher sa garde ?

Si c'est le cas, mon espoir de fuite n'est pas encore une illusion.

CHAPITRE 11



OceanofPDF.com

JUNE

Depuis maintenant une dizaine de minutes, nous roulons en silence vers New York. Je ne peux m'empêcher de trouver la scène cocasse : Gabriel et Juliette à l'avant, Alexander et moi à l'arrière. Je nous rappelle cette image de la famille parfaite que j'enviais dans les publicités : les parents à l'avant de leur berline familiale avec les enfants chahutant à l'arrière.

Sauf que moi et Alexander n'avons rien d'enfants qui chahutent, au contraire.

Je trouve Alexander particulièrement immobile depuis que nous avons démarré. En l'observant, j'ai compris qu'il pensait à s'évader lorsqu'il était agité et qu'il ne tenait pas en place. Je coule un regard dans sa direction, et je sursaute.

Il me fixe sans discrétion aucune. Ses yeux gris brillent d'une concentration intense, je suis mal à l'aise qu'il ne se détourne pas, lorsque je le surprends à m'observer de la sorte.

On peut très bien jouer à ce petit jeu à deux.

Je me redresse et je le détaille à mon tour. Il a enfilé un sweat à capuche noir de Vadim, mais les lignes de son tatouage sont tout de même visibles dans son cou. Il ne lui manque que le bonnet et il serait la copie conforme de la version de lui que j'ai croisée pour la première fois, alors qu'il nous dérobait l'ordinateur de Denitsov.

Alors que nous continuons à nous contempler l'un l'autre, ma respiration devient un peu plus heurtée, et je sens des doux picotements le long de mes cuisses. Je sursaute à nouveau, surprise par la réaction de mon corps au regard impétueux de mon voisin. Je me gifle intérieurement, mais

le traître continue à envoyer des signaux sans équivoque à mon cerveau : les frissons et la chaleur me submergent jusqu'entre mes jambes en une lente torture. Lorsque je sens l'humidité familière se répandre dans ma culotte, je serre précipitamment mes cuisses l'une contre l'autre.

Alexander voit mon mouvement incontrôlé et il sourit avec un air suffisant que je voudrais lui ôter de son beau visage d'une gifle bien placée.

— Nous arrivons, déclare Juliette.

Sa voix me ramène sur terre, et je me tourne vivement vers la fenêtre, pour regarder le casino de Brian Nolan s'élever de l'autre côté de la rue.

New York possède de nombreux casinos. Pour la plupart, ils ressemblent tous à celui de Brian ou celui de mon frère : un espace de jeu au rez-de-chaussée, voir également au premier étage, puis des chambres d'hôtel partout ailleurs.

J'ai rarement mis les pieds dans celui de mon frère, car je n'aime pas l'ambiance clignotante et bruyante qui y règne. Quelle heure est-il, quel temps fait-il dehors ? Je déteste cette sensation qu'en franchissant les portes de ces palaces, le temps semble s'arrêter pour mieux vider les portefeuilles des invités.

— On récapitule, commence Gabriel en coupant le contact. Juliette ?

— Je serai avec toi, à faire la jolie plante verte et sourire bêtement à Nolan.

Je pouffe, et mon frère répond :

— Ne dis pas ça, princesse, tu seras mon garde du corps.

— Mh.

Gabriel se tourne vers moi.

— Juju ?

— Je monte au quatrième étage pour avoir une vue de l'atrium où vous serez. Je prends l'acrobate avec moi pour sortir par le toit.

Alexander passe la tête entre les deux sièges avant pour s'adresser à Gabriel :

— Pourquoi ne pas partir par l'entrée principale, comme on sera rentré ?

— Pour te faire chier, souffle Gabriel en déverrouillant les portières. Allez-y, on vous suit dans 8 minutes.

Je sors de la voiture, vérifiant que j'ai toujours mon couteau suisse sous le bras au cas où Alexander chercherait à s'enfuir. À cet endroit-là, il y a peu de chances qu'on le trouve en cas de fouille corporelle.

— Sérieusement ? demande Alexander alors qu'on traverse la route. Pourquoi par le toit ?

Je vois que la réponse de mon frère l'a vexé.

— Pourquoi ça t'énervé autant ?

— Parce que si vous voulez que je vous suive et que je vous fasse confiance, il faut m'expliquer.

Je m'arrête sur le trottoir pour lui faire face. *Nous faire confiance ?*

— Skywalker, là, c'est toi qui dois nous prouver qu'on peut te faire confiance.

Il fait un pas vers moi et nos poitrines se touchent presque. Mon cœur loupe presque un battement.

— La confiance, ça marche dans les deux sens, grogne-t-il.

Je ne dis rien. Gabriel va bientôt commencer à râler qu'on n'entre pas dans le casino, alors que je lui explique sommairement :

— Parce que quand Gabriel Sherwood met les pieds dans un endroit contrôlé par la mafia, il faut pouvoir s'assurer une sortie de secours à soi. Compris ?

En serrant les dents, il hoche la tête, le regard noir. Je me tourne vers la voiture de Gabriel au loin et glisse une oreillette sous mes cheveux tout en activant le micro intégré. Tout de suite, sa voix râle dans mon oreille :

— Un souci avec l'acrobate ?

Je me tourne vers l'intéressé et réponds à mon frère :

— Non, il me faisait une leçon de morale sur la confiance.

— À qui tu parles ? demande Alexander en même temps que Gabriel grogne « Je vais lui casser la gueule. »

— Mon frère te salue, dis-je en montrant mon oreille gauche.

Alexander lève les yeux au ciel, puis se tourne vers l'entrée du casino.

Nous nous engouffrons à l'intérieur, et Alexander pose une main dans le bas de mon dos alors qu'il me tient la porte. Au même moment où je sursaute, la voix de Gabriel dans mon oreille grogne :

— Je rêve ou il t'a touchée ?

Je ne réponds rien et me contente de me diriger vers l'accueil. Je souris à l'homme qui attend les clients.

— J'ai réservé une chambre au nom de Van Dalen, il y a quelques heures.

Le regard du préposé de l'accueil va de moi à Alexander, puis il revient à moi.

— Bien sûr, madame Van Dalen.

L'homme nous tourne le dos, prend une clé et une liasse de papiers. Alors qu'il nous explique les heures du petit déjeuner, je vois du coin de l'œil Gabriel et Juliette entrer dans le casino.

— Bon séjour parmi nous, conclut l'intendant avec un dernier sourire.

Je le remercie, prends la clé magnétique, puis je me dirige vers les escaliers, Alexander sur les talons.

— Magne-toi, Skywalker, on va être en retard.

— Je marche lentement pour toi.

— Je ne marche pas lentement.

— Tu as des petites jambes.

Mon poing s'envole vers ses côtes et il attrape mon poignet au vol. Au même moment, l'ascenseur arrive et il me relâche, moqueur. Ma peau picote à l'endroit où il m'a touchée, et je sens le rouge me monter aux joues.

Le voyage en ascenseur est bref, mais Alexander se colle à moi, comme pour me provoquer.

— Tu te fous de moi ?

Je veux reculer, mais mon dos heurte le fond de l'espace étroit.

— Le moins du monde.

La cabine s'arrête et les portes s'ouvrent au quatrième étage. Je me faufile sous le bras d'Alexander, furieuse contre moi-même.

Il essaie de me déstabiliser pour mieux s'échapper.

Je me plante devant lui, et je sors mon cran d'arrêt.

— Arrête de fanfaronner, Skywalker. Je sais ce que tu fais.

Une lueur espiègle brille dans ses yeux, et un sourire étire ses lèvres.

— Range ça, tu vas blesser quelqu'un.

Je le foudroie du regard, ce qui ne fait qu'accentuer son sourire. Il me montre la surface vitrée autour de laquelle tournent les couloirs qui mènent aux chambres.

— Après toi, dis-je, les dents serrées.

Je garde mon couteau en main, et nous nous accoudons contre la rambarde qui donne une vue plongeante sur l'atrium du casino, où on peut voir Gabriel et Juliette. Face à eux, un quarantenaire flanqué de deux gardes du corps arrive d'une démarche de conquérant. J'ajuste mon oreillette et écoute la discussion en contrebas.

— Monsieur Sherwood, quel plaisir.

Mon frère fait un signe de tête, mais ne répond pas. Face à son silence, Nolan se tourne vers Juliette.

— Je ne pense pas que nous nous soyons déjà rencontrés, madame... ?

— Juliette Volkova, enchantée.

Ma belle-sœur tend une main franche pour serrer celle de Nolan, mais celui-ci prend délicatement la main tendue pour la porter à ses lèvres. Alors que mon frère est sans doute en train de réfléchir à comment le tuer de la manière la plus pénible possible, Juliette retire promptement sa main, sans se départir de son sourire poli.

— On ne va pas t'importuner trop longtemps, Brian, dit Gabriel d'un ton sec.

— Mais vous ne m'importunez pas du tout, minaude Nolan sans détacher son regard de Juliette.

Avant de venir, j'ai rapidement étudié des vidéos de Brian Nolan, afin de dégager ses tics de locution, ses réflexes et son langage corporel. Cet abruti aime tellement son image qu'il existe une infinité de vidéos de lui sur YouTube, allant de l'interview au vlog.

Je chuchote à l'attention de mon frère :

— Laisse-le sur son petit nuage, Gabe. Il est comme un paon qui fait la roue, tout son langage corporel est accentué et il est ultra détendu, ça va être un jeu d'enfant pour moi.

Gabriel, imperturbable à ma remarque, la joue franc-jeu avec son interlocuteur :

— Les rumeurs courent sur toi, Nolan. On dit que tu te serais rapproché de la famille Moretti.

L'œil gauche de Nolan a un spasme, presque imperceptible. Mais il ne répond pas.

— Insiste, soufflé-je à Gabriel.

— Alors ? Mes informations sont correctes ?

— Voyons, Gabriel, tu sais aussi bien que moi qu'on approche pas la famille Moretti.

Nolan a rassemblé ses mains ensemble devant lui et fait un léger mouvement de balancier sur ses jambes.

— Il ne ment pas, Gabe, mais il y a clairement quelque chose avec Moretti.

Gabriel penche la tête sur le côté et continue :

— Non, c'est eux qui t'ont approché, n'est-ce pas ?

Un infime spasme secoue la commissure des lèvres de Nolan.

— C'est cela, dis-je à Gabriel.

— Il t'a approché parce que ton casino occupe un lieu stratégique de New York, hasarde Gabriel.

— Non, soufflé-je.

— Non, il a besoin d'un endroit pour blanchir son argent. Un endroit que le FBI ne soupçonnerait pas.

Un nouveau spasme sur le visage de Nolan confirme les dires de mon frère.

— Dans le mille, Gabriel.

Je me détends. Ma mission ici est a priori terminée. Dans quelques minutes, Gabriel va remercier Nolan, et s'en aller avec Juliette. Pour Alexander et moi, c'est une autre histoire.

Mon moyen de sortie et fugitif est accoudé à la rambarde et me regarde avec curiosité.

— Quoi ?

Ma voix est cassante, mais je suis épuisée, et je n'ai qu'une envie : rentrer chez moi et aller dormir. Les émotions de ces derniers jours, et l'adrénaline qui va avec, commencent à disparaître, me laissant tout engourdie et fatiguée.

— Rien, tu es belle quand tu es concentrée.

Je serre les lèvres et j'ignore la chaleur traîtresse qui inonde mes joues.

Il cherche à te déstabiliser.

— Alexander, dans les minutes qui suivent, je vais entièrement dépendre de toi. Dans une situation normale, je te ferais confiance, mais là, on en est loin. Vraiment loin. Tu ne fais rien pour me prouver que tu en es digne.

— Parce que personne avant toi, ni ta famille, n'a voulu me faire confiance.

Il sort un harpon et une arbalète de sous sa veste et sécurise la ligne au niveau de sa taille. Avec un pas de côté, il se positionne derrière moi, et me glisse à l'oreille :

— À part peut-être les chanceuses qui atterrissaient dans mon lit.

Je ferme les yeux et inspire profondément, essayant de contenir ma colère.

— Reste. Concentré.

— Je le suis, chérie. Toujours.

Il met ses mains sur mes hanches et le contact seul me fait presque me liquéfier sur place. D'un simple geste, il bascule doucement mon corps sur la droite, attrape mon bras gauche qu'il enroule autour de ses épaules.

— Accroche-toi bien, si tu tombes je ne peux rien pour toi.

De son bras gauche, il me tient fermement. Il tend l'arbalète contenant le harpon devant lui, vise un point au niveau du plafond que je ne parviens pas à voir et décoche le lien. Pendant quelques secondes, j'ai l'impression que l'épieu n'arrivera jamais jusque là, qu'il retombera à mi-course et ira s'écraser sur la verrière de l'atrium, trente mètres plus bas. Mais il n'en est rien, le projectile atteint sa cible avec force, brisant brièvement le silence des couloirs.

Sans me lâcher, Alexander tire le câble plusieurs fois, se laissant même aller en arrière pour tester la solidité de son encrage.

— Tiens-toi bien, chérie, je t'emmène voir les étoiles.

Mon corps plaqué contre le sien, je m'agrippe de toutes mes forces à ses épaules et enroule mes jambes autour de sa taille alors qu'il appuie sur un bouton de l'arbalète. Le câble nous fait décoller vers le haut, en s'enroulant à nouveau sur lui-même.

Alors que nous volons, je ne peux m'empêcher d'admirer la force d'Alexander sous mes doigts et entre mes jambes. Son torse est dur comme la pierre, et ses bras sont un étau protecteur autour de moi.

Garder la tête froide pour veiller à ce qu'il ne prenne pas la fuite s'annonce plus difficile que prévu.

CHAPITRE 12



OceanofPDF.com

ALEXANDER

Le retour vers la villa de la famille Sherwood se fait presque dans un silence complet. Je peux voir que Juliette et June ne cessent de couler des regards anxieux vers Gabriel. Tout son être respire la colère, des jointures blanches de ses mains serrées sur le volant à ses yeux assassins que je peux apercevoir dans le miroir central.

Nous passons le portail du garage et Gabriel coupe le moteur de la voiture. Je m'attends à ce qu'on me repasse les menottes ou que June n'agite une nouvelle fois son petit couteau devant mes yeux. Mais il n'en est rien. En sortant du véhicule, je jette un œil autour de nous au cas où Vadim ou Nate ne serait pas dans les environs, une arme braquée sur ma tête.

Mais il n'en est rien.

Je pourrais m'enfuir.

Je connais les plans de cette maison, aussi grande soit-elle. Je visualise déjà dans ma tête toutes les issues possibles et toutes les voies pour y arriver. Il y a la porte du garage, qui s'ouvre manuellement. Je n'aurais qu'à neutraliser Gabriel, Juliette et June, mais blesser cette dernière me fait de la peine, sans que je ne sache pourquoi. Il y a aussi celle du jardin, mais j'ignore où se trouve le reste de la famille. Peut-être sont-ils dans le salon, qu'il faut traverser pour sortir ? Une troisième solution serait de sortir par la porte avant. Je n'ai vu aucun garde armé pour protéger la maison en entrant. Il n'y aurait que le long chemin de pierre à courir à découvert, puis l'immense herse métallique qui ferme la propriété à escalader.

Tous mes plans s'effondrent comme un château de cartes sous une rafale de vent lorsque Gabriel me frappe dans le dos d'un geste fraternel.

— Alors, Skywalker, ça fait quoi de faire partie d'un groupe ?

Je lève les yeux vers lui, pensant qu'il se moque de moi. Mais non, il est sérieux, il veut sincèrement savoir ce que je ressens. Alors que sa main est toujours sur mon épaule, je me sens... troublé. C'était la première fois que je participais à quelque chose où je n'étais pas seul, et je reconnais que cela a éveillé en moi un sentiment que je n'arrive pas à nommer.

— Je ne sais pas, c'est différent de ce que je fais d'habitude.

— C'est le but. Ce soir n'était nullement pour voir tes aptitudes d'acrobate, mais bien pour voir si nous pouvions te faire confiance.

Je hausse les épaules :

— Et quel est le verdict ?

Du menton, Gabriel pointe sa sœur :

— Tu as ramené June en un seul morceau, et elle ne t'a pas planté son couteau dans le cou. Je suppose donc qu'on peut parler d'une réussite.

Gabriel se tait pour me contempler encore quelques secondes en silence. Puis, d'une voix basse et grave, il conclut :

— Ne me fais pas regretter ça.

Il me tourne le dos, et part en direction de l'escalier qui, je le sais, monte au hall d'entrée du rez-de-chaussée. Juliette glisse sa main dans la sienne et le suit en silence.

June, elle, ne bouge pas et reste plantée à côté de moi les bras croisés. Elle a sa moue boudeuse, avec ses jolies lèvres serrées et ses longs cils qui voilent son regard.

— Un commentaire ?

Elle claque sa langue avec mécontentement puis répond, tout en m'indiquant la direction à suivre :

— Non, sache juste que j'ai toujours mon couteau dans ma poche et que je n'hésiterai pas à m'en servir. Après toi.

Je souris et j'emprunte le chemin qu'ont pris Gabriel et Juliette, June toujours sur mes talons.

— Tu sais, si tu devais *essayer* de t'enfuir, tu souhaiteras de tout ton cœur que je te plante avec mon petit couteau. Mon frère n'accorde pas facilement sa confiance. Soit il continue à te tester, soit il t'écartèlera vif si tu tentes de le baiser.

Je m'arrête net au milieu des escaliers, et June me rentre dedans.

— Qui te dit que j'ai un cœur ? Et crois-moi, ce n'est pas ton frère que j'ai envie de baiser pour le moment.

J'entends sa petite exclamation de surprise et, satisfait, je continue à monter les escaliers. Notre petit concours de regards dans la voiture me revint en tête. Elle avait envie de moi, c'était évident. Malgré la pénombre, j'ai vu comment ses pupilles se sont dilatées, j'ai vu comment le sang a coloré ses joues, et comment elle a serré ses cuisses l'une contre l'autre.

J'ignore si Gabriel me tuera d'abord parce que j'aurais tenté de lui faire faux bon, ou parce que j'aurais sauté sa sœur.

Dans la pièce de vie principale, toute la famille est déjà réunie, et nous arrivons en dernier. Je me sens comme un intrus parmi eux, la seule qui n'est pas de la famille, c'est Juliette, et pourtant il est clair qu'elle est l'une d'eux. Je serais curieux de savoir comment s'est passée son entrée parmi eux. L'ont-ils accueilli à bras ouverts, ou a-t-elle eu droit à des regards désapprobateurs, comme c'est le cas pour moi en ce moment même ?

Je m'ébroue. Je ne fais pas partie de leur clan, je suis juste leur prisonnier. Jamais je n'appartiendrai à un groupe, un gang, quel qu'il soit, et encore moins à une famille.

Tout le monde prend place de part et d'autre de la table à l'invitation de Gabriel et j'observe autour de moi, ne sachant si je dois faire de même ou retourner de mon plein gré dans ma cellule à la cave. Cela doit se voir, car le chef de famille soupire :

— Toi aussi, Skywalker.

J'ai droit à un nouveau regard meurtrier de Vadim et Nate me scrute ouvertement. Peut-être préférerais-je être au sous-sol, finalement.

— Ce soir, nous avons appris que la famille Moretti a en quelque sorte la mainmise sur le casino de Brian Nolan.

La voix de Gabriel est forte et profonde, et tout le monde autour de la table est pendu à ses lèvres dans un silence respectueux. Il continue :

— C'est une des nombreuses alliances qui naissent dans les rues de New York pour le moment. Les mafias russes, italiennes et même irlandaises, deviennent trop à l'aise à mon goût et se permettent des choses qu'elles n'auraient jamais tentées auparavant.

Gabriel se lève et commence à marcher lentement autour de la table en continuant à parler. Je dois reconnaître que le type sait y faire, je suis moi-même absorbé par chaque mot qui sort de sa bouche.

— L'incendie du Sherwood's et l'intrusion de l'acrobate dans notre maison sont des choses que jamais personne aurait osé faire il y a quelques années. Et d'après certains soldats qui ont les oreilles au bon endroit, la

rumeur court que la famille Sherwood n'était plus ce qu'elle était, que nous avons perdu de notre force et de notre intrépidité.

— Comment cela se fait-il ? demande le grand roux barbu, Ben, si je me souviens bien.

Gabriel pose les paumes de ses mains à plat sur la table et se penche en avant :

— Visiblement, notre coup chez Denitsov en été est vu comme une défaite dans les communautés. Bien que nous ayons réussi à l'humilier et le dénoncer aux yeux de tous, la fuite de Denitsov est un échec retentissant aux yeux des autres.

Il se tait et regarde une à une toutes les personnes autour de la table, l'air grave.

— Que proposes-tu ?

Ben se gratte la barbe, concentré sur la réponse de son frère.

Celui-ci se redresse et retourne s'asseoir.

— J'ai en tête un coup osé, pas vraiment utile matériellement, mais qui tiendrait plus de la symbolique qu'autre chose.

— Pas vraiment utile matériellement ? répète Vadim en fronçant les yeux. Depuis quand on vole pour le plaisir ?

— Depuis que la famille Sherwood se fait ridiculiser par Denitsov et ses hommes, répond Gabriel, les dents serrées. On est vu comme des incapables par les autres gangs, et ils se permettent des avancées beaucoup trop osées à mon goût. L'approche de Moretti sur le casino de Nolan n'est qu'un exemple parmi d'autres.

— Tu voudrais voler Denitsov, encore une fois ?

— Ça sent le déjà vu, grimace Nina. Et rappelle-toi comment ça s'est terminé la dernière fois.

— On a eu l'ordinateur, répond Gabriel en haussant les épaules.

— Mais toi et Juliette avez failli y passer, s'exclame June.

Gabriel serre les lèvres et regarde Juliette, une once d'hésitation dans les yeux. Puis il reprend plus déterminé et passionné que jamais :

— Il est justement là, le problème. On est moins intrépide qu'avant, on ose moins qu'avant, on se protège plus qu'avant. Certes, on a gagné en maturité et ne plus être inconscients est une bonne chose. Mais on s'est encrouté.

Il regarde une nouvelle fois Juliette, qui plisse les yeux et lui demande :

— Et le fait que le grand méchant Gabriel Sherwood se soit casé avec une agente du FBI envoie une mauvaise image, c'est ça ?

Juliette sourit, moqueuse, mais Gabriel n'est pas d'humeur. Je ne fais pas de commentaire, mais je détaille un peu plus Juliette, puis Gabriel. Une ancienne agente du FBI ? Qui finit avec lui ? Je cherche le sens de cette union, mais je n'en vois pas. Après tout, n'ai-je pas déjà entendu que le cœur a ses raisons que la raison ignore ? Tout de même, le fait que Juliette faisait partie du FBI est une surprise de taille.

— Denitsov se vante depuis des années de posséder un bien perdu irremplaçable, presque mythique, à la valeur presque inestimable. C'est ça que je veux voler.

— Et c'est quoi ? persifle Nina.

— La couronne de Pougatchev.

Personne ne dit rien, et j'ignore si c'est un silence surpris ou si juste, comme moi, personne ne sait ce qu'est exactement la couronne de... De qui, déjà ?

— Une couronne ?

Nina est hilare, et Nate a les sourcils froncés. Par contre, Vadim et Ben regardent Gabriel comme s'il était devenu fou.

— La couronne de Pougatchev est perdue depuis des siècles... murmure Vadim.

Ben secoue la tête de gauche à droite et répond :

— C'est vrai qu'il lui arrive de se vanter de posséder une couronne égarée et de l'entreposer dans son casino de New York. Mais j'ai toujours cru qu'il bluffait. Après tout, la couronne de Pougatchev est perdue depuis...

— Depuis qu'on ne sait même pas si elle a vraiment existé, l'interrompt Nate. La couronne de Pougatchev est un mythe.

Je me trémousse mal à l'aise sur ma chaise :

— Mais c'est qui, ce Pougatchev ?

Ils tournent tous la tête vers moi, et je me sens très con.

— Je ne sais pas non plus qui c'est, dit Juliette.

— Pougatchev est un cosaque, dit Gabriel, qui a pété un plomb au 18ème siècle et qui s'est autoproclamé tsar et a mené un début d'insurrection, qu'on appelle aujourd'hui « la guerre des paysans ». On raconte que pendant qu'il jouait le tsar, Pougatchev avait une couronne.

— Mais c'est un mythe, insiste Nate.

— C'est pas grave si c'est un mythe, dis-je.

Tout le monde se tait pour m'écouter. Qu'est-ce que je fous là ?

— Qu'entends-tu par là, Skywalker ?

— Je veux dire que si vous comptez lui voler cette couronne, c'est pour la symbolique. Le type se prend visiblement pour un conquérant, une espèce d'empereur des temps modernes, non ? Alors s'il possède une couronne, même si elle est en plastique, et qu'il s'en vante, je trouve que la voler est une bonne idée. Cela donnerait un coup à son image. Ce serait ça que vous voleriez vraiment, pas la couronne.

À nouveau, tout le monde est tourné vers moi, mais je peux voir que leur attitude a changé. Ben et Nate me regardent comme si c'était la première fois, Vadim plisse les yeux, Nina me fait un clin d'œil et June me sourit avec chaleur.

Mais c'est Gabriel Sherwood que je regarde. Il sourit aussi, et c'est un de ces rares sourires authentiques que je ne lui ai vus adresser qu'à Juliette, sa compagne.

— Exactement, l'acrobate. Tu as tout compris, et tu l'as expliqué bien mieux que moi.

Alors qu'il clôt la réunion et que tout le monde se lève, content d'avoir un nouvel objectif, Gabriel me glisse à l'oreille :

— Tu vois, tu n'es pas si différent de nous, au final.

CHAPITRE 13



OceanofPDF.com

JUNE

Voir Alexander se promener librement dans la maison me laisse un goût amer dans la bouche. Depuis quand n'est-il plus prisonnier ? Pourquoi Gabriel a-t-il décidé qu'on pouvait lui faire confiance ? Car à mes yeux, il se fourvoie ; dès qu'Alexander aura une occasion de nous filer entre les doigts, il le fera. Que mon frère ne s'en rende pas compte m'effraie un peu. Il n'y a pas meilleur juge du caractère et de la fiabilité des autres que lui. Verrait-il quelque chose que moi je ne vois pas ? Ou suis-je trop influencée par mon propre désir de mettre les voiles et de quitter ma famille pour une vie normale ?

Je décide de confronter mon frère avec mes inquiétudes. Il saura trouver les mots pour me rassurer, ou peut-être que ce sont mes mots qui le feront reconsidérer sa confiance en aveugle en l'acrobate.

Ma main frappe doucement contre la porte en bois de son bureau.

— Entrez.

J'entrebâille le montant et passe la tête à l'intérieur :

— Je ne te dérange pas ? Tu as cinq minutes pour moi ?

Gabriel rabat son ordinateur portable et se laisse aller contre le dossier de sa chaise.

— Pour toi, petite sœur, toujours.

J'entre dans la pièce et je referme la porte derrière moi. Mon frère a l'air d'un père qui regarde sa fille, à la fois fier et content, les bras croisés sur son torse.

Gabriel avait dix ans et était déjà depuis deux ans chez la mère Murdoch, notre famille d'accueil abusive, lorsque je suis arrivée. Je ne m'en souviens pas, car j'avais deux ans. Les premiers souvenirs que j'ai

sont tristes et douloureux, mais aussi longtemps que je me souviens, Gabriel était là, protecteur. Quand notre mère adoptive m'insultait parce que j'avais renversé un verre d'eau, Gabriel était là pour me prendre dans ses bras. Il me promettait qu'un jour, on partirait tous de ce trou à rat, que j'étais forte et capable de plein de choses. Tout l'inverse de ce que pouvait me répéter la vieille harpie.

— Quelque chose te tracasse ?

Je m'assieds en face de lui et je hausse les épaules.

— Cela ne me tracasse pas vraiment, je dirais plutôt que ça m'intrigue.

Je me mords la lèvre inférieure, hésitant encore, puis je me jette à l'eau :

— Tu fais vraiment confiance à ce type ?

— Tu viens de rater Vadim de peu, glousse Gabriel. Il avait les mêmes inquiétudes que toi.

— Oui, mais Vadim est suspicieux de tout et de tout le monde. Rappelle-toi de Juliette.

Nous sourions tous les deux au souvenir.

— Oui, à l'inverse, tu étais alors la première à faire confiance à Juliette.

Il a raison. Juliette m'avait inspiré confiance tout de suite, j'avais compris son combat, qu'il était similaire au nôtre. Alexander, par contre...

— Alexander est différent. C'est un type qui veut être indépendant et on l'a forcé à travailler avec nous.

Gabriel cligne des yeux, comme s'il était d'accord avec moi.

— Et pourtant, je sens qu'il pourrait être un atout pour nous. Il n'a jamais goûté à ce que ça fait de faire partie d'un groupe. Il est habitué à aller plus vite seul, mais il ne sait pas encore qu'on va plus loin ensemble. Il dit chercher l'indépendance et c'est cela qui le fait bouger et voyager, mais je pense que c'est tout l'inverse. Je pense qu'il fuit la solitude, mais qu'il ne s'en rend pas compte. Qu'il ne sait pas encore ce qu'il cherche.

— Gabe...

— Mais ton instinct est presque infallible. Si tu me dis qu'il n'est pas digne de confiance, je te crois.

— Ce n'est pas ça. Je ne pense pas que tu as tort. C'est juste... qu'à tout moment, il peut nous faire faux bond, nous planter là. Pire : nous trahir ou faire capoter un vol ou une fuite. Et ça, on ne peut pas se le permettre. On doit pouvoir se faire confiance. Et je ne lui fais pas confiance.

Gabriel hoche la tête, et pointe un doigt vers moi :

— Moi non plus. Pas encore, en tout cas. Mais il te fera confiance à toi. C'est pourquoi tu vas garder un œil sur notre invité. Tu es la meilleure pour ça.

— Nina conviendrait davantage, tu ne penses pas ?

Gabriel rigole et se lève pour me ramener à la porte. En ouvrant celle-ci, il me répond :

— Non, c'est toi. Tu lui plais, et ça le rend faible. Gagne sa confiance pour qu'on puisse à notre tour lui faire confiance.

* * *

Je peste contre mon frère alors que je monte l'escalier qui mène à la chambre qui a été prêtée à Alexandre. Je ne plais pas à Alexander, il joue avec moi pour mieux s'enfuir, c'est tout. Il est devant moi comme un chat contemple une souris avant de la croquer, comme s'il savait que je ne suis pas insensible à sa présence.

Et je dois dire que ça me terrifie un peu.

Pas parce qu'il me fait peur, mais parce qu'il y a ce magnétisme physique entre nous. C'est sans doute lié au fait que je n'ai plus été avec un homme depuis longtemps, et que lui en profite. Mais tout de même. Je dois rester vigilante, concentrée sur le job que mon frère m'a donné : que l'acrobate ne prenne pas la poudre d'escampette.

Je frappe doucement contre le chambranle de la porte après avoir pris une longue inspiration pour garder mon sang-froid. Mais dès qu'il m'ouvre, ma détermination fond à mes pieds et disparaît sous le paillason du couloir.

Lorsqu'il découvre que c'est moi, il sourit. Et je remarque à la façon dont ce sourire touche ses yeux que ce n'est pas un sourire de politesse. Il est sincèrement content de me voir.

— Tu viens vérifier que je ne me suis pas barré par la fenêtre ?

— Peut-être, oui, avoué-je en haussant les épaules.

Il ouvre la porte un peu plus grande et me fait signe d'entrer.

Est-ce une bonne raison que je me retrouve seule avec lui dans une chambre ? Tellement de choses pourraient mal tourner.

— Tu admettras que cette cellule-ci est mieux que la précédente.

— Clairement, bien qu'entre nous, je dois t'avouer être surpris. J'ai voulu ouvrir une fenêtre pour... *m'aérer*, et quelle ne fut mon étonnement

de constater que toutes mes fenêtres étaient condamnées.

Je pince les lèvres pour ne pas rigoler, bien que la situation n'ait rien de drôle. Il avoue avoir voulu ou essayé de partir. Une petite de voix dans ma tête chuchote : qui pourrait lui en vouloir ?

— Oui, tu as récupéré la pire des chambres, désolée.

Alexander ne se départit pas de son sourire. Il se pose au pied du lit et tapote la zone à côté de lui, pour m'inviter à m'asseoir. J'envisage d'accepter, puis je me reprends au dernier moment, et je me contente de le regarder de haut. Je croise les bras sur ma poitrine, geste de protection inutile.

— Et ta chambre à toi, elle est où ?

— Loin.

— T'es pas drôle. Ma porte te sera ouverte, ma jolie.

Il me fait un clin d'œil et je lève les yeux au ciel.

— Techniquement non, mon joli. Extinction des feux à partir de 23 h pour toi. On fermera ta porte à clé à ce moment-là.

Alexander sursaute et est sur ses pieds en deux secondes.

— Quoi ?

Toute trace de sourire a disparu de son visage.

— Tu te moques de moi ?

Je fais un pas en arrière devant sa colère inattendue.

— Tu t'attendais à quoi ? C'est pas le Club Med, ici.

Il lève un bras et montre une direction au hasard :

— Alors c'était quoi ce test dans ce casino ? Et m'inclure dans votre petit conciliabule familial ?

Sa colère est disproportionnée à mon goût. Je crie presque :

— Si t'es pas content, je te ramène quand tu veux dans la cave !

Alexander souffle, se passe une main sur le visage, puis répond, d'une voix plus calme, mais toujours tendue :

— Non. Je pensais juste que j'avais réussi à gagner votre confiance. C'est pas un mot que j'ai dans mon vocabulaire, j'ai jamais été dans un groupe, ou même avec un partenaire. Mais pour moi, les signaux d'aujourd'hui étaient assez clairs.

Je soupire. Il n'a pas tort, surtout s'il n'a jamais fait confiance à quelqu'un, ou que personne ne lui a jamais démontré sa confiance envers lui.

— Et c'est en bonne voie, dis-je d'une voix plus douce. Du moins pour mon frère. Mais ce n'est pas tout ou rien. Disons que... tu es à l'essai.

Alexander fait un pas supplémentaire vers moi.

— Et si je rate cet essai ?

Je secoue la tête. Il est dangereusement proche, mais je me refuse à capituler et à faire un nouveau pas en arrière. Je dois lui montrer qu'on ne peut pas m'embobiner ou m'intimider si facilement.

— La seule façon que tu pourrais rater cet essai, c'est en tentant de te barrer.

— Donne-moi une bonne raison de vouloir rester, June.

Sa voix n'est plus qu'un chuchotement, mais il est si proche que je l'entends distinctement.

Une bonne raison de rester ? Je repense à mon bar en feu, à ma peur et ma colère quand j'ai croisé Alexander pour la première fois, à mes romances niaises qui n'existent que dans les livres, et que je ne vivrai jamais. À la vie normale que je n'aurais jamais.

— Je ne sais pas, soufflé-je.

— Essaie.

Son torse effleure le mien. Je sens un cœur qui bat, mais je ne sais plus si c'est le mien ou si c'est le sien contre mon propre corps. Ses yeux sont tristes et résolus à la fois, ses cheveux soyeux et sa bouche ne demandent qu'à être touchés par mes mains. Je peux voir les détails de son tatouage qui émerge au niveau de son cou. Mes doigts veulent courir sur ces lignes qui mènent Dieu sait où.

Son souffle caresse mon visage, et je n'aurais qu'à me pencher de quelques centimètres pour poser mes lèvres sur les siennes. Je me demande quel goût il a, s'il embrasse bien. Mon corps me crie de le faire, m'accrocher à lui, le laisser explorer ma bouche, mon corps tout entier.

Mais ma raison est la plus forte, et je suis vulnérable, si proche de lui. Il n'aurait qu'à faire un geste et m'immobiliser pour prendre la fuite.

Je fais un pas de côté et baisse la tête. Sa main se referme sur mon bras, mais je suis plus rapide et le frappe au niveau du coude avec le plat de ma paume. Il me lâche instantanément et se masse, en fulminant :

— Clairement, je peux voir que la confiance n'est pas encore là.

— Alexander, je ne peux pas me permettre d'être vulnérable avec toi.

— Pourquoi ? C'est exactement ça la confiance, non ?

Je m'éloigne un peu plus de lui pour faire bonne figure et m'assieds à mon tour au pied de son lit.

— Tu as raison, mais...

— Mais quoi ?

— Mais j'envie ta force de vouloir être indépendant, avoué-je, vaincue. Parfois, il m'arrive de souhaiter tout plaquer et quitter ma famille pour mener une vie tranquille, loin de tout ça.

Je repense à cette journée horrible où j'ai essayé, mais où j'ai échoué lamentablement. Ma douleur, puis le pardon de mon frère.

Alexander s'assied à côté de moi. Ma confession a adouci ses traits, et il me contemple à présent avec curiosité.

— Alors pourquoi tu restes si ce n'est pas ce que tu veux ?

Je secoue vivement la tête.

— Parce que c'est ce qui est le mieux pour moi. Il arrive que ce qu'on souhaite pour soi et ce qui est bon pour soi soient deux choses très différentes.

— Qui a dit ça ?

— Moi.

— Tu n'en sais rien. Tu ne le saurais que si tu partais d'...

— Je l'ai déjà fait, le coupé-je. Je suis déjà partie. J'ai quitté ma famille, une fois. J'avais pris ma décision, fait mon sac, discuté avec Gabriel.

— Et ?

Je ne réponds pas tout de suite, plongée dans mes souvenirs.

— Et ce fut un désastre. Un cauchemar. Je pensais que le monde où ma famille évoluait était un milieu sombre et violent, et qu'il suffisait de s'en éloigner pour vivre une vie heureuse et loin de tout cela. Mais la violence et les gens mauvais sont partout, même hors des gangs et en dehors du milieu de la rue.

La main d'Alexander se pose sur mon bras, mais cette fois-ci, je ne le repousse pas. Son geste est protecteur, réconfortant.

— Que s'est-il passé ?

Je secoue la tête, je ne veux pas en parler.

En prenant appui sur mes bras, je me relève et me place devant lui.

— Je vais fermer la porte, Alexander. Je suis désolée.

Je marche doucement pour sortir. Lorsque ma main est sur la poignée, je me retourne et regarde une dernière fois mon voleur captif qui n'a pas bougé.

— Tu sais, la confiance fonctionne dans les deux sens. Un jour, tu nous accorderas la tienne et ce jour-là, tu ne voudras plus jamais partir.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 14



OceanofPDF.com

ALEXANDER

La porte se referme sur June, suivie du bruit de verrou. Je suis officiellement enfermé une nouvelle fois. Retour à la case départ.

Vraiment ?

Je contemple une à nouveau la chambre dans laquelle on m'a installé. En dehors des fenêtres fermées, elle n'a rien à voir avec la cave dans laquelle j'étais hier encore. Je dirais même qu'elle fait la taille de mon ancien appartement.

Un lit queen size recouvert de nombreux coussins et d'une couette moelleuse trône au milieu de la pièce. De lourds rideaux pourpres encadrent les fenêtres et un tapis épais au sol finit de donner à l'endroit une ambiance feutrée. En face du lit, une porte mène à une salle de bain, petite mais complète.

Je me laisse tomber sur le matelas, et j'essaie de démêler le nœud de sentiments contradictoires qui font rage en moi depuis qu'ils m'ont sorti ma piaule.

Je suis toujours leur prisonnier, le fait que June m'enferme dans ma chambre le prouve. Et pourtant, j'ai eu plusieurs occasions de m'enfuir, et je ne les ai pas saisies. June, avec son petit couteau ridicule, aurait été facilement neutralisée. Alors pourquoi suis-je resté ?

Je me remémorai le sentiment agréable qui a gonflé dans ma poitrine en revenant du casino. Était-ce l'adrénaline d'avoir fui par les toits avec June ? Non, je connais ce sentiment. Était-ce le fait d'être avec elle ? J'ai déjà eu des femmes dans mes bras et dans mon lit, je sais ce que ça fait aussi. Bien que June n'ait rien à voir avec les autres femmes qui parcourent cette terre.

Non, c'était autre chose. L'impression de faire partie de quelque chose, d'un groupe.

De ne plus être seul.

Pourtant, la solitude était ce que j'avais connu toute ma vie, et je l'avais même désirée. Après avoir été abandonné par ma mère alors que je n'avais que quelques jours, je n'avais pas compris pourquoi chercher à dépendre d'autres personnes si c'était pour devoir leur dire au revoir plus tard, être déçu par leur comportement ou avoir le cœur brisé par leur départ.

Si je me montrais coopérant avec le clan Sherwood, notamment pour le vol de cette couronne, peut-être Gabriel me laisserait-il partir ? Peut-être verrait-il que je n'ai rien à faire dans ses rangs, que je suis un loup solitaire et qu'il n'a rien à espérer de plus de moi ?

Ou peut-être m'abattrait-il alors comme l'anormalité que je suis.

Je dors d'un sommeil entrecoupé de rêves et de cauchemars, cette nuit-là. Dans les rêves, June est toujours présente. Dans les cauchemars, la Bratva me pourchasse, et je finis à chaque fois par rater une de mes réceptions, et tomber dans le vide. C'est la vision de Nikolaï qui abat June d'une balle dans la tête qui met définitivement fin à ma nuit.

Un coup d'œil rapide vers le réveil m'indique qu'il est à peine 6 h du matin. En temps normal, je serais sorti courir ou j'aurais été à la salle de sport. Malheureusement, ma porte est toujours fermée, et un léger sentiment de claustrophobie commence à s'insinuer dans ma poitrine. J'inspire profondément, je quitte mon lit et m'applique à faire des séries de pompes, d'abdos et de squats.

Une demi-heure plus tard, je suis sous la douche et je ne peux m'empêcher de me demander ce que la famille Sherwood m'a réservé pour aujourd'hui. J'espère au moins qu'ils ne me laisseront pas moisir seul dans ma chambre, et qu'on passera me divertir un peu.

Et que June viendra me divertir un peu.

Je me sèche en vitesse, j'enfile un t-shirt et un jeans et j'essaie une nouvelle fois d'ouvrir ma porte. Lorsque j'abaisse la poignée et que je pousse le battant, je sens avec satisfaction celui-ci bouger en grinçant.

Il est 8 h, et j'ai une faim de loup. La maison est silencieuse, mais une douce odeur de pancake flotte dans l'air. Je me concentre pour suivre le fumet jusqu'à son origine, et j'atterris dans une cuisine immaculée où June est occupée à préparer une montagne de crêpes. Appliquée dans sa tâche, elle ne m'a pas vu entrer et j'en profite pour la détailler plus au naturel. Elle

est vêtue d'un t-shirt des Guns and Roses et d'un short de pyjama. Ses cheveux blonds d'habitude soigneusement bouclés sont ici rassemblés en un petit chignon désordonné sur le sommet de sa tête. D'un geste expert, elle fait glisser un énième pancake hors de la poêle, puis verse à nouveau de la pâte.

— Tu vas manger tout ça ? demandé-je.

Elle sursaute et brandit la spatule devant elle, comme s'il s'agissait d'une épée. Lorsqu'elle voit que c'est moi, elle se détend et décolle les bords de la pâte en train de cuire.

— On n'est pas habitué à avoir quelqu'un d'externe ici. Ne surprends personne d'autre de la sorte, où tu pourrais mourir par accident.

— À coups de spatule ?

Je montre son arme de fortune du menton.

— Non, mes frères dorment tous avec une arme à portée de main, et Nina sait faire ce truc assez spécial où elle enfonce les globes oculaires de ses assaillants dans leur crâne.

June fait un geste comique avec ses pousses, mimant sans doute l'action. Je fais un pas supplémentaire dans sa direction et m'accoude à l'îlot, face à elle.

— Et toi, demandé-je, avec quoi tu dors ?

Elle sourit et fait bouger ses sourcils de manière suggestive. Instantanément, je sens ma bite durcir.

— Tu ne sauras jamais, l'acrobate.

— Mh, j'accepte le challenge.

— Il n'y a pas de challenge.

— Oh, si, crois-moi.

Elle maintient mon regard, une lueur de défi dans le sien. Lorsqu'une légère odeur de brûlé se fait sentir, elle baisse les yeux et soupire devant un pancake oublié.

— Tu veux quoi sur tes pancakes ? Bananes, chocolat, sirop d'érable, myrtilles ?

— Sirop d'érable.

June met 5 crêpes sur une assiette qu'elle arrose généreusement de sirop.

— Pépites de chocolat ?

— Si tu insistes.

Une poignée de pépites de chocolat plus tard, je fais face à la plus belle assiette de pancakes que j'ai vue de ma vie. J'essaie de me souvenir de la dernière fois que j'ai mangé avec quelqu'un, mais je n'y arrive pas.

Lorsque j'entame mon troisième pancake, Nina et Ben entrent dans la cuisine. Nina vient serrer sa sœur dans ses bras et pointe du doigt la pyramide de crêpes.

— On a des invités ?

— Non, j'en fais toujours autant. D'habitude, tu te lèves plus tard, c'est tout.

Gabriel et Juliette entrent à leur tour, main dans la main, et saluent tout le monde. Juliette marche droit sur la machine à café, alors que Gabriel vient s'asseoir à côté de moi.

Rapidement, tout le monde a son assiette de pancakes et mange autour de l'îlot central dans un joyeux bordel de conversation, bruits de couverts et éclats de rire. Je les regarde un à un, et j'essaie de me rappeler qu'ils sont la famille à la tête d'un des gangs les plus puissants de New York. Mais je n'y arrive pas. Entre Nina qui parle la bouche pleine, Juliette qui s'anime au fur et à mesure que sa tasse de café se vide et Ben qui a du sirop dans la barbe, toute la scène me paraît d'une normalité absurde. Et surtout, l'ambiance légère et décontractée qui règne dans la cuisine me fait peur en même temps qu'elle me fascine.

— Alors, Skywalker, tu as déjà pris un petit déjeuner familial comme ça ?

Gabriel me regarde avec curiosité. Je ne sais pas s'il se moque de moi ou non.

— Je n'ai jamais participé à quelque chose impliquant le mot « familial ».

Il hoche la tête, comme s'il comprenait et cela m'irrite. Que sait-il de ma vie et que sait-il du fait de ne pas avoir de famille ? Je serre les dents et je fixe mon assiette en silence, et il doit voir ma colère, car il pose ses couverts et m'explique :

— Moi non plus, j'ignorais les sens du mot « famille », jusqu'à ce que je rencontre la mienne.

Je lève la tête vers lui, surpris.

— Tu n'es pas l'aîné ?

— Si, si.

Gabriel fait un geste de la main englobant tous ses frères et sœurs.

— On ne partage pas une seule goutte du même sang, continue-t-il. On a juste tous atterri dans la même famille d'accueil pourrie, à des âges différents, pour des raisons différentes. Parents morts, parents toxicos, parents qui ne veulent plus être parents... La liste est longue.

Gabriel rigole devant ma mine hagarde et étonnée. Je les regarde à nouveau tous, et il est vrai qu'aucun n'a de trait commun. Mais tout de même. J'ai déjà vu des frères et sœurs ensemble, et c'est à ça que ça ressemble. Une confiance totale dans l'autre, un amour profond pour l'autre, malgré ses défauts. Moi qui croyais que c'était quelque chose de génétique ou lié à l'éducation, que seules les personnes qui ont connu les mêmes parents ou qui partagent le même code génétique pouvaient avoir cela. Me voilà tout retourné.

— Aujourd'hui, annonce Gabriel à la cantonade, on débute l'observation du casino de Denitsov, et cela pendant une semaine. Des volontaires pour commencer ?

Vadim et Nate lèvent la main ensemble, ce qui ne surprend personne, moi y compris. Depuis le peu de temps que je suis là, j'ai déjà compris que ces deux-là étaient ceux avec la plus grande foi en Gabriel.

Tout le monde quitte la cuisine pour commencer sa journée, et je me demande ce que je vais bien pouvoir faire de la mienne. Tout à coup, Nina apparaît devant moi et me coince contre l'îlot, un doigt pointé en avant.

— Si t'as rien à faire pour mon frère ce matin, tu vas m'apprendre tes tours de magie pour escalader les murs et voler au-dessus des obstacles.

— Euh... oui, d'accord.

— Dommage, souffle Ben en ramassant ses clés et sa veste. Je serais bien resté pour en apprendre davantage aussi, mais je dois retourner au boulot. Cette histoire avec Moretti n'annonce rien de bon.

Il fait un signe de la main et sort de la cuisine.

— Je me joins à vous dès que j'ai fini de ranger la cuisine, dit June en empilant les assiettes sales.

— Attends, je vais t'aider.

Je me lève pour ramasser les tasses et les couverts, et June semble troublée par mon offre. Moi-même, je réalise que ce n'est pas mon style d'aider pour quoi que ce soit, mais je ne le montre pas. Je préfère même fermer les yeux sur les choses étranges que je ressens et que je fais depuis que je suis entré — de force — dans cette maison.

Qu'est-ce qui m'arrive ?

OceanofPDF.com

CHAPITRE 15



OceanofPDF.com

ALEXANDER

Toute la matinée, j'apprends les bases de l'escalade à la famille Sherwood. Si Nina ne s'en sort pas trop mal, June a peu de force dans les bras et dans les épaules, ce qui me fait beaucoup rire et la contrarie.

À midi, Vadim et Nate reviennent du casino, mais ils n'ont rien à signaler. Ils sont restés pendant quatre heures dans une voiture à regarder la porte d'entrée. Vadim, consciencieux, a pris quelques notes sur la sécurité, comment ils fouillaient les sacs des femmes, quel garde était plus laxiste que ses collègues, et d'autres choses.

Nous finissons de manger lorsqu'ils nous font leur rapport et Gabriel est satisfait. Il pointe du doigt vers moi.

— Tu vas essayer d'atteindre le toit de la tour d'en face. De là, tu auras une vue imprenable sur qui rentre, sort, mais également des étages qui abritent les bureaux du casino, et certaines chambres de l'hôtel.

— Tout seul ?

— Dans tes rêves, Skywalker. Ma petite sœur vient avec toi, et tu as intérêt à la ramener en un morceau.

Un coup d'œil vers June m'apprend qu'elle boude.

— Je sais prendre soin de moi toute seule, Gabriel. Je n'ai pas besoin d'un baby-sitter.

Gabriel coule un regard goguenard vers moi et répond :

— Toi non, mais lui bien.

June lève le menton dans une attitude fière et me fait signe de la suivre.

Nous descendons jusqu'au garage, et elle se dirige vers une Audi A1 noire, la voiture la plus simple de la pièce.

— C'est la tienne ?

— Oui, à l'inverse du reste de ma famille, je ne suis pas portée sur l'automobile.

La voiture est garée entre une Porsche et une Tesla.

— Je vois cela.

June se révèle être une bonne conductrice. Les rares fois où je suis monté dans une voiture où je n'étais pas derrière le volant, c'était contre mon gré. Cette fois-ci, j'y suis contraint aussi, mais je n'ai pas les poings liés, ou le canon d'une arme dans le dos.

Juste une jolie blonde prête à en découdre.

Alors qu'elle a les yeux fixés au loin et les mains fermement agrippées au volant, je ne peux une nouvelle fois qu'admirer sa beauté. Ses petites lèvres pleines sont serrées en une ligne mécontente, et sa conduite est nerveuse, bien qu'excellente.

— J'ai fait quelque chose de mal ?

Elle sursaute et me regarde, étonnée :

— Pourquoi dis-tu cela ?

— Je ne sais pas, tu as l'air furieuse.

June change d'une vitesse puis glisse sa main aux ongles carmin dans ses cheveux.

— Je le suis, mais pas contre toi.

— Ah. Qui est le malchanceux ?

Elle lève les yeux au ciel et répond, les dents serrées :

— Le connard qui possède une couronne et qui a ordonné la mise à feu de mon bar.

Je me trémousse sur mon siège mal à l'aise.

— À ce propos...

— Oui ?

— Je suis désolé d'avoir volé son ordinateur portable et d'avoir marché dans son jeu.

June tourne la tête vers moi, sans doute pour vérifier si je suis sincère, puis elle reporte son attention vers la route.

— Je suppose que tu es en train de payer ta peine en ce moment même.

— Oui, même si je pense qu'il y a pire façon de passer son temps.

— Ne te force pas à me flatter pour m'amadouer, Alexander.

— Je n'ai pas besoin de me forcer.

Pour une fois, elle ne vérifie pas aux traits de mon visage si je suis sincère ou non, mais elle se contente de fixer la route. Pourtant, elle verrait

que je le suis, à mon propre étonnement. Cette fille est si forte et fragile à la fois, passionnée et douce, mais surtout d'une telle bonté. Tout à coup, un instinct protecteur s'éveille en moi, et j'ai moi aussi envie de crever les yeux au connard qui a foutu le feu à son bar.

Le reste du trajet se passe en silence. Ni elle ni moi ne souhaitons de rajouter quoique ce soit à ce qui a été dit. J'ignore si elle me croit quand je lui dis que j'apprécie être en sa compagnie, mais je m'en fiche. Le fait que je le lui ai avoué et que je le pense est déjà un problème en soi. Je ne m'attache pas aux endroits où je reste, et encore moins aux personnes que je croise. Jamais.

Alors pourquoi cela changerait-il ? Et pourquoi *elle* ?

* * *

June gare la voiture dans un parking souterrain à une centaine de mètres du casino de Denitsov. Notre mission est de rentrer dans la tour d'en face ; légèrement plus petite, elle pourrait offrir selon Gabriel une alternative pour fuir le casino lors du vol de la couronne. Si celle-ci existe vraiment.

Le bâtiment est sobre et se compose uniquement d'un hôtel et de son spa. Nous pouvons donc entrer et sortir à notre meilleure convenance, ce qui n'aurait pas été le cas si nous avions dû rentrer dans des bureaux. Paradoxalement à mes yeux, les bureaux sont toujours bien mieux sécurisés que les hôtels.

Celui-ci est constitué d'une dizaine de niveaux. Le spa occupe le rez-de-chaussée, deux restaurants se partagent le premier étage, et les chambres sont réparties sur les huit paliers suivants. Le dixième étage, lui, est réservé au personnel.

Lorsque nous entrons dans le lobby, la jeune femme préposée à l'accueil nous salue et je lui souris. D'un œil extérieur, nous devons avoir l'air d'un couple lambda qui se rend dans sa chambre d'hôtel. Saisi d'une inspiration, je glisse ma main dans la sienne alors que nous continuons de marcher vers les ascenseurs. Ses doigts sont froids et sa paume est douce contre la mienne. La sensation est agréable, et j'essaie de ne pas me laisser distraite.

En entrant dans la cabine, elle retire sa main de la mienne un peu trop vivement.

— Ne fais pas ton joli cœur avec moi, Skywalker.

— Qui te dit que j’ai un cœur ?

— Tu l’as déjà dit, ça.

Je me balance un peu sur mes pieds, contenant difficilement ma joie d’avoir pu lui prendre la main.

— Sérieusement, insista-t-elle.

— Sérieusement quoi ?

Je sors au neuvième étage et me dirige vers la cage d’escalier qui nous mènera jusqu’au toit.

— Sérieusement, ne perds pas ton temps à essayer de me distraire avec ton numéro de charmeur.

Je lui fais un clin d’œil en lui tenant la porte. Elle lève les yeux au ciel et commence à monter les marches.

— Qui te dit que je fais cela pour te distraire ?

— Pour quoi d’autre le ferais-tu ?

Elle rougit, ce qui me rassure un peu. Elle n’est pas complètement ignorante de comment fonctionne la drague, et je ne suis pas totalement rouillé.

— Tu sais très bien pour quoi d’autre, June.

— Dis-le quand même, insiste-t-elle en haussant les épaules. Tu sais, je suis blonde.

— Hm, non. Justement, tu es loin d’être bête. Même si j’ai remarqué que tu aimais jouer les naïves.

— Alors ? Pourquoi joues-tu le joli cœur ?

Nous arrivons en haut des escaliers, et j’ouvre la porte pour émerger sur le toit de l’hôtel Eternity. Je ferme quelques secondes les yeux, inspirant à plein poumon l’air frais et savourant le vent qui fouette mon visage. Je suis à nouveau en hauteur, dans le ciel, prêt à toucher les nuages.

Elle se racle la gorge, et me ramène à la réalité. Je fais un pas vers elle, et elle ne bouge pas, sans doute par fierté. Pourtant, nous sommes vraiment proches, je peux presque sentir l’odeur de jasmin qui émane du creux de sa nuque. Dieu, que je voudrais mordre la peau sensible, juste en-dessous son oreille et la goûter.

Je me penche doucement en avant et lorsque ma bouche est à hauteur de son oreille, je chuchote :

— Parce que tu me plais, simplement.

Lorsque je me recule, elle me fusille du regard.

— C’est exactement ce que tu dirais si tu voulais me distraire.

— Ah oui ? Et ferais-je aussi cela, si j’essayais juste de te distraire ?

Je n’y tiens plus et pose mes lèvres sur sa nuque. Je ferme les yeux et inspire l’odeur exquise qu’elle dégage. Doucement, pour ne pas l’effrayer, je mordille sa peau tendre et elle gémit. Le son me fait directement bander, et je prends ça pour un encouragement. Je lèche l’endroit meurtri, puis je laisse un chemin de baisers légers jusqu’à sa mâchoire.

— Est-ce que mon corps réagirait de la sorte si j’essayais juste de te distraire ?

J’appuie doucement mon entrejambe contre sa cuisse pour lui montrer l’effet qu’elle me fait. Elle halète, et je sens ses petites mains s’agripper à mes épaules.

À mon plus grand bonheur, elle me pousse contre la porte que nous venons de franchir et commence à se frotter sur mon membre, à travers son jeans. Nos souffles se mélangent, mais aucun de nous ne fait le premier pas pour embrasser l’autre. Nous sommes tous les deux trop fiers pour le faire. Du moins, je le suis ; embrasser June serait un acte trop intime à mon sens. Surtout dans cette danse de séduction dans laquelle nous nous sommes embarqués dès que j’ai ouvert les yeux dans leur cave.

June se colle à moi de manière purement égoïste. Ses doigts s’enfoncent dans mes cheveux et elle me tient à sa merci contre cette porte juste pour son plaisir personnel, et j’aime ça. Cette femme si douce et si gentille, qui fait passer le bonheur du reste de sa famille avant le sien, est en train de se servir de mon corps comme si j’étais un vulgaire jouet à sa disposition.

Et je veux lui donner tout ce qu’elle veut.

Elle me tient fermement contre elle, mais j’arrive à m’écarter légèrement pour glisser ma main entre nous. Je mords, suce et lèche son cou sous ses gémissements tout en ouvrant le bouton de son jeans. Presque étonné qu’elle ne me repousse pas, je continue mon chemin et faufile deux doigts sous l’élastique de sa culotte humide.

— Tu vois, poupée, je cherche pas à te distraire.

J’appuie doucement sur son clitoris et elle gémit à nouveau.

— Et là, dis-je en glissant en doigt son corps, j’ai toute ton attention.

Sa main se referme sur mon poignet, et je pense qu’elle va me dire d’arrêter. Mais non, elle pousse ma main plus fort contre son sexe, tout en donnant des coups de bassin.

— Si gourmande, putain.

J'enfonce un deuxième doigt, et elle crie son plaisir. Je rends compte qu'on pourrait nous surprendre, mais je n'en ai rien à foutre. N'est-on pas dans un hôtel, après tout ?

Mon index et mon majeur continuent à tourner en elle alors que mon pouce frotte son bouton avec de plus en plus de vigueur. Les cris qui proviennent de sa gorge me donnent envie de sortir ma bite et de me branler avec mon autre main. Mais je me retiens, c'est de son plaisir qu'il est question. Rien que le sien.

Une part de mon cerveau me signale qu'elle est à ma merci, que si je veux me barrer, c'est le moment. Mais une autre part de ma tête, sans doute la même qui gère ma queue, m'en empêche.

Alors qu'elle miaule de plaisir, je la sens pulser autour de mes doigts en longues vagues de jouissance. Elle tremble pendant plusieurs secondes, puis s'écroule à moitié sur moi.

Je retire doucement ma main de sa culotte et referme son jeans, alors qu'elle reprend son souffle. Un peu avec regret, je pose un baiser dans son cou. Le geste, tendre, contraste avec le moment presque brutal que nous venons de vivre.

Après deux minutes, elle semble respirer à nouveau normalement, et je chuchote contre son oreille :

— Je crois que ton frère m'a envoyé ici pour une mission spécifique. Te faire jouir n'en faisait pas partie.

June s'ébroue et se redresse tout en me repoussant. Elle réajuste ses cheveux et ses vêtements, puis me regarde presque avec colère. Mais ses pupilles sont encore dilatées par le plaisir, et ses joues sont colorées d'un rouge délicat qui lui va à revivre.

Bon Dieu, qu'elle est belle.

Tout en croisant les bras sur sa poitrine, June pivote sur elle-même et se dirige vers le bord du toit, du côté donnant sur le casino de Denitsov. Elle garde la bouche résolument fermée.

Je m'approche d'elle, je m'assieds par terre pour m'installer pour les quatre heures suivantes, et je lève mon visage vers elle :

— Tu souhaites en parler ?

Elle secoue la tête de gauche à droite, le regard fixé sur la façade d'en face.

— Comme tu veux.

June finit par se poser à côté de moi, à distance prudente. Elle a l'air étrangement en colère, comme si c'était ma faute. Comme si j'avais fait quelque chose de mal.

Elle se moque de moi ?

Les deux premières heures de notre planque d'observation se passent dans un silence tendu. June se tient raide et immobile et je l'entends soupirer à plusieurs reprises. Lorsqu'elle frissonne et que je lui propose ma veste, elle refuse d'un ton sec.

Alors, je n'y tiens plus :

— Explique-moi ce que j'ai fait pour te contrarier ainsi.

Je n'ai plus envie de tourner du pot et de faire semblant. Ce qu'il s'est passé n'était pas rien. Mais je ne m'attendais pas à de la rancœur de sa part.

June me regarde pour la première fois depuis que nous nous sommes assis par terre, et elle soupire à nouveau.

— Tu n'as rien fait, dit-elle. À part exister, peut-être.

— Et en quoi mon existence pose-t-elle un problème ?

Elle fait un geste de la main pour me montrer.

— Tu ressembles à l'antithèse du mec de mes rêves.

— Merci.

— Et pourtant, je ne peux pas m'empêcher de...

Elle fait un nouveau mouvement dans ma direction et pousse un petit feulement de frustration.

— Tu ne peux pas t'empêcher de ?

— De... de... penser à toi.

J'ai envie de lui dire que je ne fais pas que penser à elle, et ce depuis le premier jour où je l'ai vue, mais je ne voudrais pas la brusquer. Peut-être son choix de mot reflète-t-il sa pudeur ou une certaine forme de timidité. Après tout, elle vient de me laisser la toucher sans m'embrasser. Si déroutante. Tantôt, on dirait un chaton à protéger, puis l'instant d'après, elle se transforme en lionne sauvage.

Qui est cette fille ?

— Je *pense* aussi à toi, rassure-toi.

— C'est exactement ce que tu dirais si tu voulais que je te cède.

— Chérie, tu m'as cédé, dis-je d'une voix douce.

Elle cache son visage derrière ses mains, et je vois à nouveau une légère rougeur colorer sa peau.

Et là, je comprends. Elle n'est pas en colère contre moi, mais contre elle-même.

— Ne sois pas trop dure avec toi-même, June...

Son joli visage émerge entre ses doigts.

— Si justement ! Ma mission, c'est de te surveiller, de savoir avoir la main sur toi au cas où tu essaies de partir. Et là...

— Et là, c'est moi qui avais la main sur toi ?

Je rigole de ma blague, et après quelques secondes, un léger sourire apparaît sur son visage.

— Oui, dans tous les sens du terme ! Et je ne comprends pas pourquoi tu n'en as pas profité. Pourquoi es-tu toujours là ?

En effet, pourquoi suis-je encore là ? Je l'ignore complètement.

— Peut-être ai-je envie de voir ce que la famille Sherwood vaut vraiment, dis-je.

— Ne me dis pas que tu as eu une révélation et qu'après même pas une journée, tu as décidé de plaire à mon frère et d'être à son service. Il faut beaucoup de dévotion pour servir sa cause. Crois-moi, je sais de quoi je parle.

J'entends de l'amertume dans sa voix. Elle crache presque les derniers mots, et je suis surpris.

— C'est difficile, parfois ?

June baisse les yeux et contemple un moment ses mains. Elle gratte un bout de son ongle, puis les glisse entre ses cuisses.

— Pour l'instant, surtout. Avoir mon bar qui part en fumé et croiser un intrus dans ma maison une journée, ça fait réfléchir.

— Je suis désolé.

Elle hausse les épaules, mais ne dit rien. Je sens qu'elle s'ouvre un peu à moi, et je me dis que c'est le moment d'en profiter pour en savoir plus sur sa famille. Et sur elle.

— Et si tu voulais partir, faire ta vie, que dirait ton frère ?

Une minute se passe avant qu'elle ne réponde. Je finis même par penser qu'elle ne le fera jamais quand elle souffle :

— J'ai déjà voulu, quand j'avais vingt ans.

Je me souviens vaguement qu'elle en a déjà parlé.

— Et ?

— Et rien. J'ai longtemps discuté avec Gabriel, il souhaitait s'assurer que je faisais le bon choix, que j'avais bien réfléchi. Lorsqu'il a vu que je

savais dans quoi je m'embraquais, il m'a laissée partir.

Son regard est fixe et lointain, et je sais qu'elle est perdue dans ses souvenirs. J'ai envie de lui demander ce qu'il s'est passé, pourquoi elle est revenue. Son frère aurait-il changé d'avis ? Aurait-elle été déçue par cette vie de normalité qu'elle avait rêvé ? Mais j'ai peur de la brusquer avec mes questions.

Pourtant, elle ferme les yeux et continue de raconter :

— On habitait un appartement à Brooklyn à l'époque. Un loft douillet et lumineux, même si un peu étroit pour 6 personnes. J'ai dû marcher deux cents mètres avant de croiser deux types qui voulaient mon sac, et sans doute... mon intimité.

Je serre les dents et, sans réfléchir, je tends ma main vers la sienne. Elle sursaute lorsque ma paume se pose sur ses doigts glacés, mais elle ne se retire pas.

— Que s'est-il passé ?

— Rien, mes cris ont alerté Nate qui marchait justement un peu plus loin, et qui rentrait chez nous. Il a su les arrêter avant qu'il ne soit trop tard.

Je revois Nate, son air de tueur, une camomille en main. J'imaginais sans mal ce qui était arrivé aux deux fous qui avaient osé toucher à sa sœur.

— Alors tu es revenue à la maison ?

June fait oui de la tête.

— Je n'ai plus jamais osé envisager de quitter ma famille jusqu'alors. Parfois je me demande où je serais aujourd'hui si cela n'était pas arrivé.

Je suis perdu dans mes pensées, et j' imagine June seule et meurtrie, obligée de rentrer dans un foyer qu'elle voulait quitter.

C'est pourquoi je n'entends pas tout de suite que quelqu'un d'autre est désormais sur le toit.

— Eh, vous là-bas !

June et moi sursautons et nous retournons.

Derrière nous se tient un vigile de l'hôtel, une main posée sur le révolver qu'il a à la taille.

CHAPITRE 16



OceanofPDF.com

JUNE

Cette journée est un ascenseur émotionnel.

Alexander et moi sautons sur nos pieds, mais ne faisons pas un geste de plus. Le bras d'Alexander est contre le mien, et je sens qu'il est tendu, prêt à se battre. Le vigile est sur le qui-vive, son regard faisant des allers-retours entre Alexander et moi.

Nous sommes habillés tous en noir, avec des vêtements épais et des bonnets. On n'est clairement pas venus pour passer un moment romantique ou sexy, et à nos nez rouges et la façon dont je grelotte, il peut voir qu'on est là depuis longtemps.

— Je peux vous demander ce que vous faites sur ce toit ?

Je regarde derrière mon épaule. Prétendre qu'on est monté pour observer la vue n'est pas une excuse plausible non plus. La vue est juste affreuse, ici.

— On est venu fumer, monsieur.

Le vigile s'arrête sur Alexander et plisse les yeux.

— Et pourquoi pas fumer sur le trottoir, comme tout le monde ?

— C'est plus sympa ici, répond Alexander en haussant les épaules. C'est plus calme, et on est... moins dérangés.

J'entends l'hésitation d'Alexander, et je réalise qu'on est fichus. Il doit s'en rendre compte, car il continue :

— En fait, on ne fumait pas que des cigarettes, si vous voyez ce que je veux dire.

Il rigole nerveusement et un peu bêtement. Je tourne la tête vers lui. On dirait un gamin avec son bonnet, son sweat et son nez rougi par le froid. Un gamin inconscient et pas très malin. Mais ça fait l'affaire, car le vigile se

dandine de gauche à droite une seconde, puis fait un pas dans notre direction. Sa main s'est éloignée de son holster.

Il hésite.

— Si vous voulez, je vous montre le matos, mais il est dans la poche intérieure de ma veste.

L'homme ne répond pas, mais lorsqu'Alexander ouvre sa veste et y glisse sa main avec des gestes prudents, il ne l'en empêche pas non plus.

De son deuxième bras, Alexander m'a prise par la taille. Par chance, nous sommes proches l'un de l'autre, et le vigile ne le voit pas.

Moi pas contre, je le sens et je sais pertinemment ce qui va arriver.

Lorsqu'en un éclair, Alexander sort son arbalète et tire un filin sur l'immeuble voisin, je passe mes deux bras autour de son cou, et tout de suite après, il saute dans le vide.

Je ferme les yeux et me tiens aussi fort que je peux à lui. C'est différent du casino de Moretti, parce qu'ici, ni lui ni moi ne sommes assurés. Nous flottons dans les airs par la seule force des bras d'Alexander, un agrippé à l'arbalète, l'autre à moi.

Les quelques secondes pendant lesquelles nous volons au-dessus du vide vers l'autre immeuble me paraissent être des minutes. Pendant ce temps infini, je réalise que ma vie est dans les mains de cet homme que je ne connais pas, ou si peu. Et pourtant, je lui ai fait confiance. Totalemment et entièrement confiance. Tout comme je l'ai laissé explorer mon corps et tout comme je lui ai raconté le cauchemar de mon départ de la famille à mes dix-huit ans.

Et tout ça dans la même journée.

Nous atterrissons sur le toit voisin et nous nous laissons rouler pour amortir la chute.

Lorsque mon corps s'immobilise, je me lève immédiatement et cherche Alexander du regard. J'ai la tête qui tourne, et titube sur un mètre. Il court jusqu'à moi, glisse son bras sous le mien et me maintient en équilibre.

— On doit se barrer, et vite.

Il m'entraîne vers une porte qui mène dans l'escalier de service d'un immeuble de bureaux. Plus compliqué pour sortir qu'un hôtel.

Alexander referme la porte derrière lui, puis analyse tout ce qui nous entoure. Un numéro 15 un peu défraîchi nous apprend qu'on est au quinzième étage et des plans de l'immeuble, assez ancien aussi, garnissent

les murs. Cette vision semble rassurer Alexander, car il me sourit et me demande, comme si tout cela était normal :

— Comment tu te sens ?

— Je te le dirai une fois qu'on sera dans ma caisse, à rouler le plus loin possible d'ici.

Il se penche en avant et fait une petite courbette ridicule.

— À vos ordres, madame.

Comment peut-il être aussi détendu ? N'a-t-il aucun instinct de survie ? Aucune peur qu'on se fasse surprendre ? En y réfléchissant, je suppose que pour sauter d'immeuble en immeuble et escalader des façades, il faut pouvoir être un peu inconscient.

Il me prend par la main et m'entraîne dans les escaliers. Il dévale les marches à une allure rapide, et après une dizaine d'étages, je tire sur son bras.

— Attends, ou je vais vomir.

Je pose mes mains sur mes genoux et me penche en avant. J'ai le vertige à force de tourner dans la cage d'escalier, de l'adrénaline et de la peur. Lorsque je relève la tête vers Alexander, je réalise que tout cela le rend au contraire plus fort, plus concentré. Et qu'il est maître de lui-même.

— Désolée, dis-je piteusement en recommençant à descendre les marches un peu moins vite.

— On y est presque, m'encourage-t-il.

Sa main est maintenant dans le bas de mon dos, et je me concentre sur ce contact rassurant pour ne pas tourner de l'œil ou rater une marche et me casser la tronche jusqu'en bas. Lorsqu'une plaquette « 0 » nous annonce que nous sommes au rez-de-chaussée, je m'arrête, mais Alexander me pousse doucement :

— Non, on continue.

Nous descendons encore deux étages, et je vais lui dire que s'il veut poursuivre, il va devoir me porter, lorsqu'il ouvre une porte et nous débouchons sur un garage.

Le courant d'air qui traverse le garage de l'immeuble me remet un peu les idées en place, et Alexander glisse à nouveau ses doigts entre les miens. Nous courons ainsi à travers tout le parking. Il sait où il va. Une nouvelle fois, je lui fais entièrement confiance, car je n'ai aucune idée d'où est la sortie ni où nous sommes par rapport à la voiture.

Alexander pousse une nouvelle porte qui, je pense, va nous faire sortir d'ici, mais il n'en est rien. Ou plutôt si, mais nous entrons dans un deuxième garage. Nous courrons encore sur une centaine de mètres, descendons un ultime niveau pour tomber sur...

— Ma voiture !

Mon Audi noire est là où nous l'avons laissée et je sors déjà ma clé pour entrer côté conducteur quand Alexander pose sa main sur la mienne et tire sur mon trousseau.

— Tu permets que je conduise ? T'es pas en état, t'es toute verte et tu chancelles.

Nous nous affrontons du regard en silence pendant quelques secondes. Lui céder le volant de ma voiture, c'est lui donner le pouvoir, lui laisser le choix d'aller où il veut. Merde, il pourrait m'abandonner sur le bord de la route et se barrer !

— Pour que tu ailles rejoindre tes amis ? Non merci !

— J'ai pas d'amis, chérie.

Il a un sourire triste, mais sincère. Il dit la vérité.

— Aucun ?

Il secoue la tête.

— Aucun. Je te l'ai dit, je ne dépends de rien ni personne. Je suis le seul maître de mon destin. Alors, ces clés ?

Je le jauge encore quelques secondes, puis, à contrecœur, je lâche mes clés et me dirige vers le côté passager avec un doigt menaçant pointé vers lui :

— J'ai toujours mon couteau ! Le moindre détour et tu l'as dans les côtes.

Il glousse et ouvre la portière.

— Quelle copilote de premier choix !

Alexander conduit vite mais bien. En un rien de temps, nous sommes de retour à la maison. Je suis finalement reconnaissante qu'il ait pris le volant car je pense que je n'en aurais pas été capable.

Il faut quelques minutes pour que le portique de la propriété s'ouvre. Je suppose que le pauvre bougre de service à gérer les entrées a dû paniquer en voyant ma voiture avec Alexander derrière le volant.

— À mon avis, dis-je, on va avoir un comité d'accueil.

Et en effet, dans le garage, toute la famille au complet nous attend. Tous ont une posture de défense, de combat pour certains. Vadim et Nate sont

même armés.

Alexander coupe le contact et ouvre sa fenêtre. Il montre Gabriel de la tête et me dit, d'un ton léger, mais suffisamment fort pour que tout le monde l'entende :

— J'ose même pas imaginer la tête qu'il a faite le jour où t'as ramené ton premier mec.

C'est sans doute la fatigue, le stress et le contrecoup de la montée d'adrénaline, mais j'éclate de rire. Les mines stupéfaites de ma famille ne font que rajouter à mon hilarité, et je pleure de rire en sortant de la voiture.

— Elle n'a jamais osé ramener de mec, Skywalker.

Les bras croisés, Gabriel m'observe en souriant, bien que ses yeux légèrement plissés me disent qu'il est curieux.

— Que s'est-il passé ?

Nina détaille nos airs échevelés et les taches de boues qui recouvrent nos vêtements.

Je regarde Alexander, qui ne dit rien, mais qui a réussi à sortir de la voiture sans se faire abattre par mes frères. Je lui ai fait une confiance aveugle à plusieurs reprises, aujourd'hui. Une confiance dont je fais rarement preuve.

En dehors des membres de ma famille.

— Je pense que Skywalker m'a sauvé la vie.

CHAPITRE 17



OceanofPDF.com

JUNE

*M*a famille se détend un peu et tout le monde repart à ses occupations.

Tout le monde, sauf Gabriel.

— L'acrobate, va manger un bout dans la cuisine. June, on peut discuter ?

Ai-je le choix ? Je retiens un soupir, pour ne pas exaspérer mon frère, et je le suis jusqu'à son bureau. Avant d'y entrer, je jette un dernier regard à Alexander qui nous a suivis pour sortir du garage. J'aimerais tellement parler avec lui de ce qui s'est passé aujourd'hui. *Tout* ce qui s'est passé. Maintenant que je suis de retour chez moi, j'ai l'impression d'avoir à nouveau la tête froide.

Gabriel ferme la porte derrière moi et montre une chaise, m'invitant à m'asseoir.

— Je vais me faire engueuler ?

Je me laisse tomber à contrecœur en face de mon frère, et j'attends ses remontrances.

— Pas du tout, répond-il. Je veux juste comprendre ce qui s'est passé.

Je lui raconte tout, en dehors de la main d'Alexander dans ma culotte, et au fur et à mesure que je parle, Gabriel plisse les yeux. Lorsque j'ai terminé, il secoue la tête.

— Je ne comprends pas. Il aurait pu te planter sur le toit avec ce vigile ou même dans cette cage d'escalier. Pourquoi ne l'a-t-il pas fait ?

— Je ne sais pas, dis-je en haussant les épaules. Mais il était si... prévenant et soucieux pour moi. Et lorsque j'ai refusé de lui donner les clés

de la voiture, lui expliquant qu'il irait rejoindre des amis pour se débarrasser de moi, il avait l'air si triste de me dire qu'il n'en avait pas.

Je repense au fait qu'il aurait tout aussi bien pu se débarrasser de moi plutôt dans la journée, lorsque j'étais à la merci de ses doigts experts.

— Je lui ai posé la question, et il m'a avoué qu'il avait peut-être envie, après tout, de voir ce que la famille Sherwood valait vraiment.

Gabriel et moi restons silencieux un moment.

— Je n'arrive pourtant pas encore à lui faire confiance entièrement.

— Moi non plus, dit Gabriel. Mais après tout, il n'est parmi nous que depuis quelques jours à peine. Il faut lui laisser le temps.

Gabriel se lève pour sortir de son bureau, mais alors qu'il s'apprête à ouvrir la porte, il s'arrête et se tourne vers moi.

— J'envisage de lui rendre sa liberté s'il nous aide à voler la couronne de Pougatchev.

Je sursaute presque de surprise. Mon frère est d'ordinaire beaucoup moins clément.

— En quel honneur ?

— J'espère qu'il restera alors avec nous par choix, et plus par obligation.

Nous sortons du bureau, chacun dans nos pensées.

N'est-ce pas déjà le cas ? Alexander n'a-t-il pas prouvé aujourd'hui qu'il demeurerait avec moi par choix et non plus par obligation ?

Il faut que je lui parle.

Dans la cuisine, Alexander vide son assiette de chili con carne alors que Ben est en train de ramasser ses clés et son portefeuille.

— Je retourne au casino. À demain ?

Nous saluons mon frère, et Gabriel sort de la pièce pour rejoindre le salon.

Je prends une assiette et me sers à mon tour une portion de chili. Nina a ramené cette recette de mission, et c'est une des meilleures choses au monde.

— Tu en veux encore ?

Alexander secoue la tête et tapote son ventre avec satisfaction.

— Non, non, j'en ai déjà repris deux fois.

Je m'assieds sur le tabouret à côté de lui, et je mange en silence mon assiette. Lorsque j'ai terminé, Alexander me demande :

— Tu t'es fait engueuler ?

— Non, il voulait juste savoir pourquoi tu ne t'étais pas fait la malle sans moi.

Je mets en bouche ma dernière cuillère de chili.

— Et je voudrais bien le savoir aussi, dis-je après avoir avalé.

Alexander ne dit rien, se contentant de fixer la surface de l'îlot d'un air absent.

Il finit par faire pivoter son tabouret vers moi et déclare :

— Je t'ai déjà répondu cet après-midi. Vous avez piqué ma curiosité.

— Nous n'avons rien d'exceptionnel, dis-je en haussant les épaules.

— Pour toi, c'est normal. Mais pour moi qui n'ai connu que la solitude, c'est...

Il se tait, cherchant le bon mot.

— Nouveau.

À mon tour, je tourne mon tabouret vers lui. Nos genoux se touchent, mais le contact ne me dérange pas. Au contraire, il a quelque chose de rassurant. Ses yeux sombres me scrutent, comme si j'étais une énigme à résoudre. Pourtant, c'est lui l'inconnue, c'est lui qui agit de façon tout à fait inattendue. Je suis contente qu'il n'ait pas fui la dizaine de fois où il en a eu l'opportunité. Mais tout de même... Son comportement est imprévisible.

— Nous n'avons pourtant rien à voir avec la famille traditionnelle. Nous n'avons pas de parents, pas de tuteurs de qualité qui nous a appris la vie, et les règles à suivre. On a découvert la vie à la dure, et nos règles, nous les faisons nous-même.

— Vous êtes votre propre entité, en fait.

— Qu'entends-tu par là ?

Alexander se montre du doigt et m'explique :

— J'ai toujours considéré que j'étais une entité indépendante du système. Ou de tout autre système qui existe : pas de couple, pas d'amis, pas de parents, pas de collègues. J'ai toujours été seul, par choix. Parce que pour moi, une entité se suffit à elle seule, elle n'a pas besoin d'autres qu'elle-même pour se compliquer la vie. Mais vous... Vous êtes une entité, tous ensemble.

Je fronce les sourcils, pas certaine de comprendre.

— Tu vois, continue Alexander, vous avez tous vos forces et vos faiblesses. Et lorsque vous êtes ensemble, sur le terrain ou autour de la table à côté, à échanger vos idées... Les faiblesses des uns sont compensées par les forces des autres. Et votre famille est comme... une super-entité.

Je rigole, mais je me rends compte qu'il est très sérieux. Il a visiblement beaucoup réfléchi à la chose. Peut-être que je considère ma famille comme acquise ? Cela expliquerait pourquoi je n'arrive plus à m'émerveiller de ce que nous sommes et de ce que nous faisons.

À l'inverse d'Alexander.

— Je vais aller me coucher, annonce-t-il en prenant mon assiette et la sienne et en allant les mettre dans l'évier.

Je descends de mon tabouret et je le suis dans le couloir. Alexander se retourne, moqueur :

— Tu viens te coucher avec moi ou tu as peur que je ne trouve pas mon chemin.

Je me trémousse, mal à l'aise, et je sors une clé de ma poche.

— Je suis désolée, je dois fermer ta porte.

Il regarde la clé, guère impressionné, puis soupire.

— Je pensais qu'on avait passé cela.

Une main sur la rampe, il commence à monter les escaliers. Je reste un moment interdite, puis je le suis d'un pas précipité.

— Oui, enfin non, balbutié-je. On ne sait jamais que tu as un changement d'état d'âme au milieu de la nuit.

Arrivé en haut, il se retourne et me fait un clin d'œil.

— Tu peux toujours me montrer où est ta chambre. Si j'ai un doute, je viendrai te réveiller pour voir si tu sais me faire changer d'avis.

J'ouvre la bouche de surprise face à ce qu'il sous-entend. Puis, je me rappelle ce qu'il m'a fait quelques heures plus tôt, et je me trouve bien prude tout à coup. Que doit-il penser de moi ?

Arrivé devant sa chambre, il se retourne vers moi.

— Tu veux rentrer ?

— Je suis encore chez moi, tu sais. Je fais ce que je veux.

— Je n'impliquais pas le contraire. C'était juste une invitation polie à continuer à discuter.

Je croise les bras sur ma poitrine et je ricane :

— Discuter ?

— Exactement. Tu m'as prouvé plus tôt dans la journée que tu savais très bien... discuter.

Je me mords la lèvre. Parle-t-il de mes confidences ou de la façon dont je l'ai laissé jouer avec mon corps comme si j'étais son pantin ? Je scrute

ses traits, mais son visage reste impénétrable. Il déborde juste de cette confiance en lui qui le rend irrésistible et si dangereux à la fois.

Alexander appuie son épaule contre le montant de la porte et se penche vers moi :

— Tu veux me border ?

D'accord, il y avait bien un sous-entendu derrière ses mots. Son arrogance et la façon qu'il a de se comporter alors qu'il reste notre prisonnier m'horripile.

Mais on peut être deux à jouer.

Je fais un pas en avant et nous sommes tout proches. Son air demeure impassible, mais ses yeux glissent sur mes lèvres.

— Tu es un grand garçon, susurré-je. Tu n'as plus besoin d'être bordé par qui que ce soit.

Alexander se détache de la porte et pose ses mains de part et d'autre de mon visage. Ses bras tatoués accrochent mon regard, et je le laisse glisser sur les motifs bleus qui tournoient et fleurissent sur ses biceps.

— Si tu me bordes, je te montre le reste de mon tatouage.

— Qui me dit qu'il y a quelque chose sous ce t-shirt ?

Ses doigts glissent sous mon menton et il redresse ma tête afin que je le regarde dans les yeux.

— Oh, le tatouage ne s'arrête pas au t-shirt, chérie.

Instantanément, le rouge me monte aux joues. Que veut-il dire ? Qu'il ne s'arrête pas à la lisière de son t-shirt ou qu'il continue ailleurs que sous son t-shirt ?

— J'aime bien quand tu rougis, c'est une si jolie couleur.

Ses doigts frôlent ma joue, et je ferme les yeux une seconde, profitant de la sensation. Alors que je les rouvre, je sens ses lèvres dans mon cou. Je halète :

— Tu sais comment ça a terminé la dernière fois que tu as fait cela.

— Mh, mh.

Il fait courir son nez le long de la courbe de ma nuque, puis sur ma mâchoire. Enfin il appuie son front contre le mien.

— Mais je ne suis pas con, tu t'es servie de moi tout à l'heure.

— Je vois pas ce qui te fait dire ça.

Ma voix n'est qu'un souffle.

— Je n'ai rien eu en retour, pas même un baiser de ta part.

Est-il sérieux ? En y réfléchissant, c'est vrai que nous ne nous sommes pas embrassés. Il m'a fait venir du bout de ses doigts, mais il n'y a eu aucun geste d'affection de ma part ni de la sienne.

Sa bouche est juste là, à quelques centimètres de la mienne je n'ai qu'à me pencher pour fermer la distance qui nous sépare.

— Tu veux un baiser pour mieux dormir ?

Il grogne et se serre un peu plus contre moi, et il n'y a aucun doute sur le fait qu'il bande. Fort.

— Pas certain que ça m'aide à mieux dormir, mais ça abrègerait clairement mes souffrances.

— Ou ça ne ferait que les rendre pires encore.

— S'il te plaît, murmure-t-il.

Je sais que je ne devrais pas. Je sais que ce baiser va mettre le feu à une traînée de poudre qu'il y a eu entre nous dès le début. Je sais que ce simple contact va nous emmener dans un maelström de sensations, dont nous ne sortirons pas indemnes.

Lorsque mes lèvres touchent les siennes, j'ai l'impression que mes entrailles se liquéfient en même temps que mon cerveau explose. Ma langue se fraie un chemin jusqu'à lui et le gémissement de plaisir qui sort de sa gorge vibre directement entre mes jambes.

Je glisse mes doigts dans ses cheveux pour l'attirer plus près de moi. Je veux le goûter tout entier, et je l'embrasse avec un désir dévorant.

Mais qui n'est rien à côté du sien.

Il agrippe mes hanches et me colle contre lui. Alors que sa langue s'enroule autour de la mienne, je sens son sexe dur et gonflé contre ma cuisse. Je donne un coup de bassin contre son corps et il me plaque contre le mur en grognant. Sans retenue, il se frotte contre moi et assène des coups de reins de plus en plus forts. Je halète de désir quand il prend ma lèvre inférieure dans sa bouche et qu'il la suce.

Je me consume. Je veux le sentir encore en moi. Les images qui me traversent la tête n'ont rien à voir avec les caresses de cette après-midi. Alors qu'il m'embrasse comme jamais encore personne ne m'a embrassée, et qu'il se frotte contre moi, j'ai l'impression vertigineuse que je n'en aurais jamais assez de lui, de ses mains, de son corps, et de son goût.

— Reste avec moi cette nuit, grogne-t-il à mon oreille en reprenant son souffle. Sinon je risque vraiment de me barrer.

Je lui donne une légère claque sur la joue, et il glisse ses mains sous mes fesses pour me soulever du sol. Alors que j'enroule mes jambes autour de sa taille pour être au plus proche de lui, la pensée fugace que je suis en train de perdre la tête me traverse l'esprit, mais je l'ignore.

Soudain, un bruit au rez-de-chaussée et des éclats de voix me font sursauter. C'est suffisant pour me ramener sur terre. Je m'écarte d'Alexander et redresse un peu mon t-shirt.

— Bonne nuit, dis-je essoufflée alors que je pousse un Alexander bouche bée dans sa chambre, puis que je ferme la porte à clé derrière lui.

Alors que je me laisse aller contre le montant, je ferme les yeux et effleure mes lèvres du bout des doigts. C'était un arc-en-ciel, une pluie de douceur, et un raz de marée en même temps. Si nous n'avions pas été interrompus, jusqu'où aurions-nous été ?

Et je réalise qu'une part de moi regrette que cela n'ait pas eu lieu.

CHAPITRE 18



OceanofPDF.com

ALEXANDER

*J*e dors affreusement mal cette nuit-là.

Je ne peux m'empêcher de penser à tous ces moments avec June, mais également toutes ces opportunités manquées de m'échapper. Loin d'elle, je retrouve mon sang-froid et j'ai la vision plus claire. Et je me pose à mon tour la même question qu'ils m'ont tous demandée toute la journée.

Pourquoi n'en as-tu pas profité ? Qu'est-ce que tu fous encore là ?

La même réponse que celle que j'ai donnée à June me vient en tête : je suis curieux. Vu le nombre d'opportunités que j'ai eues aujourd'hui, je sais que d'autres se présenteront à nouveau. Surtout qu'ils ont l'air de me faire de plus en plus confiance, et qu'ils baissent leur garde en ma présence.

Mais dans l'immédiat, je me sens toujours coincé. Je me sens emprisonné chez eux car leur famille, leur fonctionnement, me retient avec eux et ce, d'une façon que je ne peux pas expliquer.

Et puis, il y a *elle*. Ses cheveux blonds et épais, toujours bouclés à la perfection. Sa petite bouche boudeuse quand je la taquine, mais surtout ses lèvres gonflées lorsque je l'embrasse. Sa répartie, sa force et son humour. Mon Dieu, et son rire.

Ces pensées ne cessent de tourner dans ma tête, encore et encore, jusqu'à ce que le soleil se lève et traverse les rideaux. J'ignore si j'ai vraiment dormi. En vain, j'essaie de profiter un peu de la chaleur de mon lit, mais je suis déjà impatient de sortir de ma chambre.

Pour *la* retrouver.

Je prends une douche rapide, enfle un t-shirt et un jeans au hasard. En deux enjambées, je suis à la porte et lorsque j'ouvre celle-ci, je suis face à

face avec June qui sursaute, la clé de ma chambre en main.

— Je venais de déverrouiller ta porte, dit-elle d'une voix feutrée.

— Bonjour, chère geôlière.

Elle lève les yeux au ciel et croise les bras.

— Tu es bien matinal.

— Pas plus que toi.

— J'ai mal dormi, répond-elle en soupirant.

— On est deux, chérie.

Elle me regarde, essayant sans doute de savoir si, comme elle, j'ai passé à ma nuit à repenser à la façon dont nous nous sommes dit au revoir. Ses yeux bleus me scrutent et j'ai l'impression qu'elle fouille mon âme. Que voit-elle ? Que ressent-elle ? Sait-elle le dilemme qui me déchire à l'intérieur ? Ou pense-t-elle que je suis avec eux juste parce que je suis terriblement mauvais pour m'enfuir ?

Elle finit par se détourner et descendre les escaliers. Je la suis en silence, un sourire satisfait sur le visage.

Nous entrons ensemble dans la cuisine, et je reste un instant comme un idiot devant June, alors qu'elle commence à sortir des poêles et des assiettes de différentes armoires.

— Je peux t'aider ?

— Ça dépend ce que tu sais faire dans une cuisine.

— Des œufs ?

Comme une danseuse, elle tourne sur elle-même et ouvre la porte du frigo. Elle sort une boîte de 12 œufs et me la tend avec une spatule et une poêle.

— Éblouis-moi.

Je lui demande un bol et un fouet, puis je commence à battre les œufs. Alors que je verse le mélange dans une poêle, Gabriel entre dans la cuisine :

— Je te reconnais bien là, petite sœur. Toujours à mener les hommes par le bout du nez.

Je m'arrête et le regarde, interrogateur. Il sourit en voyant ma tête, et en même temps, June lance une pomme à la tête de son frère. Il la rattrape sans mal, et croque dedans.

— Tu as des fameux réflexes, dis-je en recommençant à décoller mes œufs en train de cuire.

— Ça, ou ma sœur ne sait pas lancer.

— Le prochain truc que je vais lancer, c'est un couteau.

— Je suis terrifié.

Je les observe se prendre le bec avec affection.

Et pour la première fois de ma vie, je ressens de la tristesse de ne jamais avoir eu un frère ou une sœur. Même un cousin ou une cousine. Pour la première fois, je regrette de ne jamais avoir eu quelqu'un qui me regarde comme June regarde Gabriel : avec confiance et avec un amour infini.

Assez vite, je me souviens de ce qu'impliquent ce genre d'amour et d'affection familial. La dépendance à quelqu'un d'autre, le risque de souffrir beaucoup plus rapidement. Trahison, déception, dispute. Je repense à toutes ces familles qui se sont déchirées et perdues.

Je continue à cuisiner mes œufs pendant que June dresse la table et fait griller du pain. Le reste de la famille arrive au compte-goutte dans l'heure qui suit et prend son petit déjeuner dans la bonne humeur. Gabriel finit par se lever et annoncer que tout le monde est attendu pour organiser le vol de la couronne de Pougatchev dans un quart d'heure.

J'aide June à repasser les assiettes et à les mettre dans le lave-vaisselle alors que les autres s'en vont. Certains vont s'habiller, d'autres vont déjà s'installer dans la pièce à côté.

— C'est toujours toi qui prépares à manger le matin ?

June se secoue la tête et ses cheveux ondulent doucement sur ses épaules.

— Non, je me lève juste très tôt pour le moment. D'ordinaire, tout le monde mange une tartine au fromage ou des céréales.

Elle me regarde, puis rougit. Elle ferme le lave-vaisselle et part à toute vitesse dans la pièce à côté. Sa gêne a quelque chose de touchant et mignon. Tout l'inverse de la tigresse qu'elle devient quand je commence à la toucher.

Dans la pièce de vie, chacun a repris la même place que la dernière fois, et je fais donc de même.

Juliette a pris de quoi noter, ce qui est une première. Nina se mord nerveusement un bout du pouce, et Ben tire sur une mèche de sa barbe, le regard dans le vide. On peut sans mal sentir que la réunion de ce matin a plus d'enjeux que les précédentes.

— Bonjour à tous et toutes, commence Gabriel lorsque chacun est assis. Tout le monde a pu au moins une fois aller observer le casino Eden. La réunion d'aujourd'hui avait pour but de mettre en commun ce qu'on a remarqué et dégager des pistes pour organiser le braquage.

Gabriel tapote la surface de la table avec le bout de ses doigts, puis continue :

— Ce qui ressort de vos retours est qu'on est complètement aveugle par rapport au système de sécurité d'Eden et de son architecture. Entrer à l'intérieur pour faire du repérage est beaucoup trop dangereux à ce stade de l'opération.

— Et où pourrait-on trouver les plans d'Eden et son système de sécurité ?

Un silence répond à June, pendant lequel tout le monde réfléchit.

— On pourrait enlever un garde, hasarde Vadim d'un ton bourru.

— Pas assez discret, répond Gabriel en secouant la tête.

— Payer un garde ? surenchérit Nina.

— C'est plus discret, mais ça laisse quand même des traces. Je voudrais une solution où personne ne sait qu'on cherche ces informations. Je voudrais pouvoir copier les plans d'Eden et avoir une liste complète de leur équipement de sécurité, ainsi que la procédure détaillée de leur changement de garde.

— Et moi j'aimerais bien des vacances, ironise Nate en s'appuyant contre le dossier de sa chaise.

Un nouveau silence de réflexion s'éternise autour de la table. Lorsqu'une idée traverse mon esprit :

— L'assureur d'Eden.

— Développe.

Je me redresse et commence à réfléchir à haute voix :

— Eden doit être assuré contre différentes choses. Le vol, l'incendie, les intempéries... Un assureur devrait posséder les plans d'Eden et toutes les informations liées à sa sécurité.

Vadim et Nate me regardent, imperturbables, mais Nina lève un pouce vers le haut dans ma direction et Ben me sourit.

— Bien joué, Skywalker, m'encourage Gabriel. Juliette ?

Concentrée sur sa tablette, elle répond d'une voix absente :

— Je suis déjà dessus...

Elle tapote encore une minute sur son écran, puis annonce :

— Ce serait Eagledale qui est leur assureur.

J'essaie de ne pas avoir l'air trop content de moi, alors que tout le monde s'anime autour de ce nouveau but.

Un débat enflammé s'ouvre pour savoir comment entrer chez les assureurs Eagledale. Chacun y va de son propre avis, et le problème principal reste le même : on ne connaît ni l'architecture ni la sécurité du bâtiment. C'est à en devenir fou.

Pourtant, j'observe en silence les membres de cette même famille exposer leurs points de vue et leurs idées, s'affronter, être en désaccord, s'expliquer, puis se ranger à l'avis de l'autre. C'est fascinant. Le processus est lent, certes, mais je comprends à présent ce que Gabriel a dit : seul, on va plus vite, mais à deux on va plus loin.

Chaque réflexion exposée est analysée, critiquée, applaudie, mais surtout disséquée sur sa faisabilité ou non. Et surtout, les idées des uns amènent des idées chez les autres, et ce que je prends au début pour une joute verbale s'avère être finalement une fontaine de propositions, et je réalise qu'on avance. Lentement, mais de manière efficace.

Car après presque trois quarts d'heure de conversations animées, il reste deux idées principales.

La première, c'est ce qu'on appelle un grab and snatch. On rentre, idéalement sans être vu, on prend ce dont on a besoin, puis ressort. Dans ce plan-ci, j'entrerais par le toit du bâtiment, je ferais une copie du dossier de l'Eden, puis je partirai. Afin que personne ne me voie, quelqu'un serait chargé de faire une diversion. D'après la famille Sherwood, la meilleure pour faire cela serait June, de par son intuition infailible dans le comportement des autres.

La deuxième idée serait de se faire passer pour un audit interne. Ce serait à nouveau June qui s'y collerait. En entrant dans le bâtiment en tant que soi-disant audit surprise, elle aurait accès à tous les dossiers et pourrait, comme dans le premier plan, faire une copie de celui qui nous intéresse.

Ce qui allait départager ces deux idées, c'était le risque d'être découvert ou non, que ce soit pendant la copie des plans, comme après. A priori, cela favorise le premier plan car pour l'audit, n'importe qui pourrait vérifier par après que c'était bidon. Bien sûr, personne ne saurait quel dossier avait été consulté et copié, mais tout de même. Le danger, selon plusieurs membres de la famille, était trop élevé.

Gabriel tranche finalement en faveur du grab and snatch, le premier plan. À ses yeux, cette stratégie-là reste la plus discrète si on s'y prend bien. De plus, le frère aîné veut pouvoir garantir la protection de June, et ma présence dans ce scénario le rassure, à ma grande surprise.

Alors que tout le monde quitte la table, je m'attarde un peu pour finaliser les détails du plan avec June et Gabriel. Je ne peux m'empêcher de regarder la jeune femme, que j'avais prise pour une créature faible et sans défense la première fois que je l'ai vue. Aurais-je pu plus me tromper ? Le sang-froid dont elle fait preuve en récapitulant la façon dont elle va faire diversion à l'accueil du bureau d'assurance m'impressionne.

Je suis apaisé par le fait que nous serons en permanence en communication. Car si la diversion devait mal tourner, je serais sur place pour l'aider et la sortir de là.

Lorsque ces pensées traversent mon esprit, je réalise que pour la première fois, je suis plus concerné pour la sécurité de quelqu'un d'autre que la mienne. Alors que dans ce plan, tout pourrait davantage mal tourner pour moi que pour elle. Mais je n'ai pas peur pour moi.

J'ai peur pour elle.

Et je déteste cette impression de n'avoir plus aucun contrôle sur mes sentiments.

CHAPITRE 19



OceanofPDF.com

ALEXANDER

— Tu as la tyrolienne de secours ?

Je secoue la tête face à June, habillée d'un tailleur et chemisier cintré. Ses cheveux sont tirés en un chignon étroit, dégageant sa nuque longue et élégante. Elle jouera le rôle d'une cliente importante contrariée et fera un esclandre à l'accueil du bureau.

— Je n'en ai pas besoin, lui répété-je.

— Mais si...

— Mais si rien du tout. Occupe-toi de ton plan et de ce que tu dois faire.

June plisse les yeux, mécontente. Gabriel lui pose une main sur l'épaule.

— Il a raison, June. Tu ne peux pas te permettre de penser à autre chose que ton plan.

J'entends de l'agacement dans sa voix. En levant la tête, je peux voir que son regard désapprobateur est rivé sur moi. Et je peux comprendre pourquoi. Sa sœur chérie qui s'inquiète pour le prisonnier, membre clairement pas vital du groupe, il y a de quoi se poser la question. Je soutiens son regard quelques secondes, mais je finis par me détourner pour monter dans la voiture qui nous amènera à New York. Après tout, c'est lui le chef, et c'est lui qui décide si je vis ou si je meurs. J'ai tendance à l'oublier ces derniers jours.

Vadim monte à l'avant et June prend place côté passager. Je me glisse sur la banquette arrière avec un ultime regard vers Gabriel qui, les bras croisés sur sa poitrine, fait un signe de tête dans notre direction.

Le bureau d'assurance Eagledale est minuscule. Il y a 5 employés, tous installés dans un open space de quelques mètres carrés. Eagledale est un des

rares endroits où la digitalisation des dossiers n'existe pas encore.

— Sans doute pour ça que Denitsov est chez eux, avait expliqué Ben. Cela lui évite d'avoir à trop rendre des comptes, et surtout, que ses informations fuitent ailleurs.

— Oui, enfin, elles vont bientôt fuir quand même, avait ironisé Nina.

Plus grand que l'open space, la salle d'archive remplissait le reste du bâtiment qu'occupait Eagledale. Celui-ci tenait plus de l'entrepôt que d'un bureau : une vitrine ouverte sur la salle d'attente et trois guichets, eux-mêmes donnant sur l'open space.

Arrivé à quelques mètres de l'endroit, Vadim gare la voiture et coupe le contact. Il se tourne vers sa sœur.

— Prête ?

June hoche la tête et enlève sa ceinture de sécurité. Elle se retourne vers moi et demande à son tour :

— Prêt ?

Son appréhension est palpable, mais j'ignore pourquoi elle se fait du souci. A-t-elle peur pour elle ? A-t-elle peur que je n'y arrive pas ? Ou, plus fou, s'inquiète-t-elle pour moi comme moi je m'inquiète pour elle ?

— Prêt, dis-je avec un sourire qui se veut réconfortant.

Nous sortons de la voiture, et Vadim nous fait un signe discret de la main, la mine sérieuse.

C'est parti.

— À tout de suite ?

June hoche la tête et sourit.

— N'en profite pas pour te barrer, Skywalker. Ou je te retrouverai et je peux te dire que tu le regretteras amèrement.

Je peux dire qu'elle ne plaisante pas, et à nouveau, je suis surpris que l'idée ne m'ait même pas traversé l'esprit.

Que se passe-t-il ? Qu'est-ce qu'elle m'a fait ?

Je lui serre doucement les doigts.

— Je n'oserais pas, chérie.

Avec un clin d'œil, je fais volte-face et marche vers le bâtiment que je vais escalader pour rejoindre Eagledale par les toits. C'est un immeuble résidentiel d'à peine trois étages. Je monte sans difficulté les trois premiers quarts de la façade, vacille sous le coup d'une bourrasque, puis continue sans mal jusqu'au-dessus.

Je trotte, saute de toit en toit sur une centaine de mètres pour arriver sur celui d'Eagledale. En reprenant mon souffle, je porte la main à mon oreillette et l'allume, ainsi que le micro accroché au col de mon pull.

— Skywalker en position, soufflé-je.

Quelques secondes plus tard, la voix grésillante de Vadim me répond :

— Bien reçu, Skywalker. June, ton état des lieux ?

— En place.

— Reçu. *Game on*. Bonne merde à tous les deux.

J'ouvre la trappe d'aération qui donne sur une échelle métallique. L'espace est étroit, mais je me glisse centimètre par centimètre. Dans mon oreille, j'entends June se présenter à un des guichets de l'agence.

Elle a dix minutes pour attirer l'attention sur elle et c'est ma fenêtre de temps pour trouver le dossier de l'Eden, en faire des photos et ressortir de la salle des archives. Celle-ci n'est atteignable que par l'open space, d'où le besoin de créer une diversion loin de la porte d'accès.

— Comment ça, vous ne trouvez pas mon nom dans vos registres ? s'offusque June l'accueil.

Arrivé au rez-de-chaussée, j'entrouvre la porte de l'open space et jette un œil à l'intérieur. Tous les regards sont déjà tournés vers l'endroit où June agite les bras en l'air en criant d'une voix aiguë que le service est très mauvais chez Eagledale. Elle croise mon regard, et frappe un coup de poing sur le guichet, faisant sursauter tout le monde. J'en profite pour entrer dans l'open space et me faufile comme une ombre jusqu'aux archives.

Personne ne m'a vu.

Je me glisse dans la pièce et laisse la porte entre-ouverte. Une odeur entêtante de vieux papier et de poussière me prend à la gorge, mais je me dirige vers les rayonnages. Par chance, le système de classement est logique et suit l'ordre alphabétique. Je fais défiler les dossiers commençant par la lettre « E » et sors celui frappé d'une étiquette « Eden Casino ».

C'est trop facile.

Méthodiquement, je prends chaque page en photo. J'essaie de ne pas faire attention aux détails de ce que je vois, afin d'aller le plus vite possible. Mais certaines choses me sautent aux yeux, comme la complexité apparente du système de caméra de surveillance, ou le modèle de coffre-fort qui renferme l'argent du casino. Il n'y a plus qu'à espérer que la couronne de Pougatchev n'y soit pas.

Si elle existe.

Un nouveau document attire mon attention, mais je tourne la page pour ne pas commencer à la lire et rester coincer dans cette pièce en papier. C'est la liste de toutes les œuvres et de tous les biens de valeur qui sont assurés au sein du casino.

Dans l'oreillette, j'entends June prononcer la phrase signifiant que j'arrive au bout de mon temps imparti et qu'il me reste plus ou moins une minute pour sortir de la pièce des archives, traverser l'open space et remonter par le toit :

— Bon, je vois bien que je suis face à des incompetents.

Je photographie en vitesse les derniers documents, espérant que mes photos soient assez nettes et que ce ne soit pas très important. Je referme le dossier « Eden Casino », je le remets précipitamment à sa place et je retourne vers la porte.

Un coup d'œil dans l'open space m'indique que j'ai un problème. De toute évidence, le manège de June n'a pas fonctionné sur tout le monde et un homme grisonnant est assis à son bureau. Son visage exprime un ennui infini et je me demande même s'il n'est pas en train de jouer au solitaire.

Comment vais-je sortir d'ici ?

Un rapide coup d'œil autour de moi et je trouve mon ticket de sortie. On aura fait mieux d'un point de vue de la discrétion et Gabriel allait être furieux. Mais tant pis.

Je brise le verre et appuie sur le bouton rouge. Instantanément, une sonnerie mugit dans tout le bâtiment et j'entends June, parfaitement dans son rôle crier :

— Il ne manquait plus que ça ! Ne comptez pas sur moi pour revenir ! Je demanderai à mes associés de trouver un nouvel assureur !

J'entends des bruits de pas et des gens qui se bousculent de l'autre côté de la porte. Je passe à nouveau la tête dans l'open space, et je vois que tout le monde part un derrière l'autre vers l'extérieur, comme le veut la procédure. Derrière la vitrine, j'aperçois June de dos, se hâtant vers la sortie.

Je traverse l'open space désert en trois enjambées, et je m'engouffre dans la cage d'escaliers de service qui m'emmène jusqu'à la trappe que j'ai empruntée plus tôt.

— June à Skywalker, grésille la voix de June dans mon oreille. Tu as su sortir ?

Je prends les marches quatre par quatre. Un doute horrible vient de me traverser : et si la trappe se verrouillait par sécurité lorsque l'alarme est déclenchée ? En retenant ma respiration, je pousse sur le battant et je souffle de soulagement quand je le sens bouger. J'inspire à pleins poumons l'air frais qui souffle un peu plus fort sur le toit et je réponds :

— Oui, je suis sur le toit. Rendez-vous dans 5 minutes au point convenu.

J'entends June soupirer de soulagement à son tour. A-t-elle eu peur pour moi ? Ou a-t-elle seulement eu peur que je ne me barre ?

Je regarde mon téléphone dans ma main. Je pourrais le faire. Je pourrais prendre la poudre d'escampette et monnayer ma liberté contre ce que je viens de prendre en photo. Mais je suis certain que Gabriel Sherwood me retrouverait, me prendrait les photos de force et me tuerait lentement.

Je cours sur quelques immeubles, et lorsque je suis suffisamment loin des assureurs Eagledale, je me laisse glisser le long d'une corniche. Je me réceptionne ensuite en douceur sur mes pieds, juste à côté d'une June qui ne sourit pas du tout.

Lorsque je suis sur la terre ferme, elle me saute au cou, et je me crispe, surpris.

— J'ai eu peur, murmure-t-elle à mon oreille. J'ai cru que tu ne saurais jamais sortir.

Je la serre doucement contre moi et, à contrecœur, je la pousse à bout de bras, conscient que Vadim nous observe de la voiture en face de la rue.

— Je suis plein de ressources, chérie.

J'aime à penser que c'est la peur des représailles de la famille Sherwood qui m'empêche de m'enfuir. C'est la raison logique, la seule raison valable pour moi.

Pas le fait que ce petit bout de femme, que je tiens toujours, m'obsède de plus en plus.

CHAPITRE 20



OceanofPDF.com

JUNE

En rentrant à la villa, nous nous dirigeons tous les trois directement vers le bureau de Gabriel. Vadim n'a de cesse de glisser des regards suspicieux vers Alexander qui, lui, a l'air plutôt content de lui.

Je regrette de lui avoir sauté dessus lorsqu'il est revenu de chez Eagledale. J'ai vraiment cru qu'il allait rester coincer dans la salle des archives jusqu'à ce que la nuit arrive ou que quelqu'un le trouve. Pourtant, une nouvelle fois, il s'est révélé être débrouillard et a su retomber sur ses pattes.

Mais s'il est si débrouillard pour ce sortir de situations compliquées, que fout-il encore parmi nous ? Certes, mon frère m'a donné la tâche de le surveiller, mais j'ai arrêté de compter les occasions où il aurait pu partir.

Et où lui est resté.

— Entrez !

Gabriel est assis derrière son bureau et, lorsqu'il nous voit, il sourit.

— Vu vos mines satisfaites, je suppose que ça s'est bien passé ?

Je fais oui de la tête, et Alexander tend son téléphone à Gabriel.

— Merci, Skywalker. Je savais que je pouvais compter sur toi.

Gabriel prend le téléphone et le branche à son ordinateur. Il relève le visage vers Alexander et lui dit :

— Tu peux aller dans le salon ou ailleurs dans la maison. J'ai besoin de parler un instant avec ma sœur et mon frère. Ils te rendront ton téléphone en te rejoignant.

Alexander a l'air surpris, mais il hoche la tête une fois et sort du bureau sans rien dire d'autre.

— Pourquoi le mettre dehors ?

Je croise les bras et attends que Gabriel réponde à ma question. Mais c'est Vadim qui intervient le premier :

— Vu le câlin que tu lui as fait il y a une heure, je pense que Gabriel a raison.

— Câlin ?

Gabriel se penche vers moi, les yeux plissés. Nous nous affrontons du regard pendant quelques instants, mais je finis par baisser le mien. Il gagne toujours à ce jeu-là.

— Il te plait, soupire Gabriel.

Je veux lui répondre que non, mais ce serait un mensonge que mon frère verrait tout de suite.

— Tu ne nies même pas !, s'insurge Vadim.

— On peut lui faire confiance, m'exclamé-je. Il l'a encore prouvé aujourd'hui. Il aurait pu partir avec ces photos.

— Il sait qu'on le retrouverait, insiste Vadim. Il sait qu'il ne pourrait rien contre nous.

— Pas si on ne le trouve jamais !

Gabriel fait un geste de la main pour nous faire taire. Vadim ravale la remarque cinglante qu'il avait prête à mon intention, et serre les dents.

— Vous avez tous les deux raison, dit Gabriel d'une voix égale. À mes yeux, on ne peut pas encore lui faire entièrement confiance. C'est trop tôt pour cela, lui-même ne nous fait pas encore confiance. La confiance ça se gagne, ça se mérite. Mais surtout, ça fonctionne dans les deux sens. Et le fait qu'il n'en profite pas pour se carapater à la première occasion prouve qu'on peut lui faire confiance en partie.

Gabriel se tourne vers moi et continue :

— J'ignore s'il te plait vraiment, June. Mais sois prudente. On ne le connaît pas encore suffisamment pour se permettre cela.

Mes yeux me piquent. Il n'y a que dans cette famille que les frères ont un droit de regard sur qui leur sœur peut fréquenter.

— Je dis ça pour ton bien, Juju, soupire Gabriel en voyant mes yeux. Et pour le sien aussi, soit dit en passant. S'il devait te faire du mal, il le regretterait jusqu'à la fin de sa courte et misérable vie.

Je retiens mes larmes, et je ne réponds pas. Au bout de ce qui semble être une éternité, mon frère finit par nous congédier.

— Merci à tous les deux, et remerciez Skywalker pour moi.

— June s'en chargera, ricane Vadim.

J'ai envie de le frapper, mais je me retiens car je n'aurais aucune chance face à lui.

Une première larme coule sur ma joue alors je monte l'escalier vers ma chambre. Je ne sais pas si je pleure parce que je pense que mes frères se trompent ou parce qu'une partie de moi comprend qu'ils ont raison.

Si au début je croyais qu'Alexander me manipulait, je suis à présent certaine que ce n'est pas le cas. Car qu'aurait-il à y gagner ? Rien, il n'a pas besoin de me distraire avec son sourire ou ses tatouages pour s'échapper. Il a prouvé à plusieurs occasions qu'on pouvait lui faire confiance, que *je* pouvais lui faire confiance. Mais Gabriel et Vadim n'ont pas tort non plus. Alexander est encore un étranger, et dans la famille, la confiance est quelque chose de sérieux.

Gabriel n'aurait jamais dû le forcer à rester avec nous car, désormais, jamais nous ne saurons s'il est parmi nous par obligation ou par choix. Sauf si mon frère tient sa parole et qu'il rend sa liberté à Alexander après le vol de la couronne. Mais à ce moment-là, restera-t-il avec nous ?

Restera-t-il avec moi ?

Dans mon torrent de larmes et de pensées, je ne vois pas Alexander et je lui rentre dedans alors qu'il sort de sa chambre.

— Oups !

Je vacille sous le coup de l'impact contre son torse et ses mains se posent sur mes bras pour me stabiliser. C'est là qu'il doit voir mes larmes, et je sens ses doigts se crispier autour de moi.

— Tu pleures ?

On entend l'incrédulité dans sa voix. Et une pointe de peur.

— Pourquoi tu pleures ?

Sans réfléchir, alors que mes larmes coulent de plus belle, je me blottis contre son torse et je m'agrippe à son t-shirt. C'est tout si je ne m'essuie pas les yeux dedans. Pathétique.

— Eh, doucement, viens ici, tu vas me raconter.

Il me pousse avec douceur dans sa chambre, et je me laisse faire. Il m'assied sur son lit, pose une main sur les miennes et essuie délicatement les larmes sur mes joues de son autre main.

— Pourquoi tu pleures, chérie ?

J'ai envie de tout lui dire. Que ma famille ne lui fait pas confiance, mais qu'elle ne fait pas non plus confiance dans mon jugement envers lui. Merde, que *je* n'ai pas confiance dans mon propre jugement envers lui.

Mais je dois laisser ma famille en dehors de cela. Ou du moins essayer. Pourtant la pensée que tout serait plus facile si je n'étais pas une Sherwood me traverse l'esprit. L'indépendance si chère au cœur d'Alexander, je la comprends. Voilà pourquoi je ne m'explique pas pourquoi il n'a pas saisi une des nombreuses occasions qu'il avait de s'enfuir loin de nous.

Loin de moi.

— C'est toi, je ne sais pas pourquoi tu es toujours là.

Alexander soupire et glisse une mèche de cheveux derrière mon oreille.

— Je ne sais pas non plus, chérie.

— Est-ce qu'on peut au moins te faire confiance ?

Il ne répond pas tout de suite et réfléchit à ma question. Je suppose que c'est une bonne chose. Enfin, il hoche la tête et murmure :

— Oui, vous pouvez me faire confiance. Mais je ne m'attends pas à ce que toi ou ta famille le fassiez.

— Pourquoi pas ?

— Parce que vous avez un très bon instinct de survie, que vous êtes toujours on ne peut plus prudent. Je ne me ferais pas non plus confiance si j'étais à votre place. Du moins pas entièrement.

— Moi, je te fais confiance.

J'ai dit les mots si bas que je me demande s'il les a entendus. Jusqu'à ce qu'il réponde :

— Tu ne devrais pas.

Je secoue la tête de droite à gauche.

— Ne dis pas ça.

Alexander glisse ses doigts sous mon menton et me force à le regarder. Avec patience, il sèche mon visage avec douceur. Je ne pleure plus, mais je dois avec les yeux gonflés et rouges. Soudain, j'ai envie de me cacher, car je ne me souviens pas avoir été si vulnérable face à quelqu'un en dehors de ma famille.

— Je le dis pour toi, chérie. Toi, il te faut le mec stable, le prince charmant lisse et sans défaut. Le gars qui cherche des attaches.

— Alors pourquoi tu restes ?

Alexander pose son front contre le mien et ferme les yeux. Comme moi, il a l'air de mener un combat intérieur. Les questions se bousculent-elles aussi dans sa tête comme elles le font chez moi ? Est-ce que ce sont les mêmes ? Mais surtout, trouve-t-il les mêmes réponses que moi ?

Après ce qui me paraît être une éternité, il murmure :

— Parce que pour la première fois de ma vie, j’ai trouvé une raison qui me donne envie de m’attacher.

J’ignore s’il parle de mes frères et soeurs, de moi ou de la cause si chère à la famille Sherwood : la justice et la liberté. Mais l’espace d’une seconde, j’ai envie de faire semblant qu’il parle de moi, et de moi seule. Et tout le reste n’a plus aucune importance.

J’écrase ma bouche contre la sienne. D’abord surpris, il reste immobile. Mais lorsque ma langue se fraie un chemin vers lui, ses lèvres s’entrouvrent et en quelques secondes, nos souffles s’emmêlent en un moment enfiévré.

Un feu d’artifice se déclenche dans mon corps. Chaque centimètre de ma peau se réveille comme si durant toutes ces années, j’avais été insensible. Et tel un virtuose qui joue de son instrument, Alexander sait exactement quoi faire de moi.

Ses mains se posent sur mes hanches et il me soulève pour me mettre à califourchon sur ses cuisses. J’enfouis mes doigts dans ses boucles blondes et je commence à rouler des hanches sur lui, et très vite je le devine gonfler sous moi.

Enivrée par les sensations et par ma position au-dessus de lui, je sens l’humidité familière se répandre entre mes jambes. Et cette fois-ci, rien ni personne ne pourra nous arrêter.

— Je te veux en moi, gémis-je à son oreille.

— Si gourmande, chérie. Sois patiente.

Ses doigts glissent sous mon t-shirt et caressent mon ventre, puis mon soutien-gorge. N’y tenant plus, je passe mon t-shirt par-dessus ma tête.

— À ton tour, montre-moi ce tatouage.

Je vais vers l’ourlet de son t-shirt, mais il m’en empêche en emprisonnant mes poignets dans une de ses mains.

— Seigneur, June, pourquoi précipiter les choses ?

Alexander glisse une main sous mes fesses, se lève, puis me pose sur le lit. Je me redresse sur mes coudes.

— Montre-moi ton tatouage, boudé-je.

Il secoue la tête de droite à gauche.

— Tu dois le mériter, bébé. Je ne montre pas ça à n’importe qui.

Je l’attrape par le cou et enroule une jambe autour de sa taille pour le faire chavirer avec mon poids. Il tombe sur le lit, et je me redresse, à nouveau assise sur lui. Il veut se relever, mais je le pousse contre le matelas.

— Si tu veux que je le mérite, laisse-toi faire.

Son regard est noir de désir, et il donne un petit coup de hanches vers le haut.

— Impressionne-moi, chérie.

Apprécient chaque seconde où je l'ai à ma merci, j'ôte sa ceinture, puis déboutonne son jeans et l'enlève. Je ne fais pas de quartiers, et son slip suit le chemin du jeans. En me léchant les lèvres, je contemple son sexe pointé vers moi, comme une invitation hypnotisante. Je le fais lentement glisser entre mes doigts, et je me délecte de chaque son étranglé qui sort de la gorge de ma victime.

J'enlève mon pantalon et mon soutien-gorge, et je me repositionne au-dessus de lui, complètement nue. Un sentiment de puissance m'habite et pour la première fois, j'ai confiance en mon corps et en ce que je dois faire.

Je reprends sa queue en main et, me penchant en avant, je la cale entre mes seins et je lui fais faire de lents vas-et-viens contre moi.

— Merde, June...

Encouragée par sa voix enrouée de plaisir, j'accélère mon rythme. Son membre se couvre d'humidité et glisse plus facilement contre moi. Toujours à quatre pattes à côté de lui, je me sens devenir moi-même mouillée et prête pour lui. Mais ses mots me reviennent en tête : pourquoi précipiter les choses ?

Je libère sa queue de mes seins tout en restant penchée au-dessus de lui. Je donne d'abord des petits coups de langue sur le bout de son gland, et la façon dont il tressaille contre mes lèvres m'excite encore plus. Je continue à le torturer, tantôt en le léchant, tantôt en suçant sa peau délicate.

Ses hanches se lèvent pour venir à ma rencontre, et, n'y tenant plus, je le prends dans ma bouche et aspire son sexe sans merci. J'ai faim de lui et tout ce qu'il peut me donner. Qu'importe qu'il me trahisse, qu'importe qu'il puisse partir. En cet instant précis, il est à ma merci et je me délecte de chaque seconde qui passe et de chaque centimètre de sa queue que j'ai en bouche.

Ma langue s'enroule autour de lui au fil des allers-retours, et son sexe durcit encore et encore.

— Je vais venir, chérie, dit Alexander, les dents serrées. Si tu veux arrêter, c'est le moment.

Je le sors de ma bouche et je me redresse tout en continuant à le branler des deux mains. Mes bras sont tendus et, dans cette position, mes seins sont serrés l'un contre l'autre, ce qui les rend encore plus gros. Et lorsqu'il jouit

avec force, je sens son sperme sur ma poitrine, stimulant la peau déjà sensible et humide.

En le regardant redescendre sur terre, je le lâche et fais doucement rouler mes tétons entre mes pouces et mes index. Assise sur mes talons avec les genoux écartés, je sens mon humidité couler le long de mes cuisses.

Lorsqu'Alexander revient à lui, ses yeux sont plus noirs que jamais. Il se redresse et vient s'agenouiller en face de moi. Il repousse mes mains et les siennes prennent le relais sur mes seins. Sa bouche emprisonne la mienne et sa langue m'explore avec avidité.

Sans prévenir, il se redresse et me pousse contre le matelas. Je me tortille sous son regard pénétrant, n'attendant qu'une chose : être touchée comme il m'a déjà touchée.

Il enlève son t-shirt et je suis subjuguée par le spectacle : son torse est couvert du tatouage que j'avais déjà observé sur ses bras, et les lignes bleues n'en finissent pas de tourbillonner sur ses pectoraux, ses abdominaux. Perdue dans la contemplation des dessins qui recouvrent son corps, je suis presque surprise lorsqu'il enfonce un doigt dans le mien. À genoux au bord du lit, Alexander retire sa main, et sourit avec envie.

— Tu es si belle, chérie.

Je grogne de frustration, et je gigote des hanches devant lui. Il rit en faisant glisser ses doigts le long de mes cuisses. Il continue ses allers-retours ainsi pendant quelques secondes, puis introduit deux de ses doigts en moi. Je crie son nom et il commence à caresser l'intérieur de mon corps, tout en faisant des cercles avec son pouce sur mon clitoris.

— J'aime entendre mon nom dans ta bouche.

— Alexander, répété-je.

— Cette bouche qui vient de baiser ma queue sans merci.

Je gémiss et je me frotte contre ses doigts qui remuent toujours en moi et sur moi. J'arrive à articuler entre deux cris de plaisir :

— Je veux que ta queue me baise aussi.

Alexander grogne, mais n'arrête pas sa lente torture.

— Chaque chose en son temps, bébé. Les obscénités qui sortent de cette bouche. Tu mériterais d'être punie, chérie.

Je halète et lorsque ses doigts quittent mon corps, j'ai presque envie de pleurer.

— Mets-toi à quatre pattes.

Sans réfléchir, j'obéis à sa voix dure et sure. Je le veux en moi, à tel point que je ferais n'importe quoi. Je suis si docile que si j'avais les idées claires, je me donnerais des gifles.

Il est derrière moi, et je sens mon humidité couler de plus belle le long de mes cuisses.

— Ma queue aussi a envie de te baiser, chérie. Mais d'abord j'ai envie de te montrer ce qu'on fait aux filles qui disent des obscénités pareilles.

Il va me donner la fessée.

À cette pensée, je mouille encore plus. Je l'entends se positionner derrière moi, et ne pas pouvoir anticiper ses mouvements me rend folle.

Tout à coup, de son index et de son majeur, il donne un coup sec sur mon clitoris. Je crie, à la fois de plaisir et de surprise, et il réitère le mouvement, encore et encore. Les sensations sont divines et cruelles à la fois, car le processus est une lente torture vers une délivrance qu'il semble décidé à ne pas me donner.

— Viens en moi, je t'en supplie.

— Comme ça ?

Il enfonce son doigt et son majeur en moi et reste immobile. *Il va me rendre folle.*

— Je t'en supplie...

Il retire ses doigts de mon corps et recommence à frapper à nouveau mon clitoris, envoyant des ondes de plaisir brut dans ton mon corps.

— Alexander, s'il te plaît...

— J'aime quand tu me supplies, chérie. J'aime que tu sois si gourmande.

Il accélère le rythme de ses doigts qui tatouent mon clitoris et en quelques minutes, je sens que je suis au bord du précipice.

— Alexander, oui, s'il te plaît...

Lorsque l'orgasme se déclenche par une énième tape de ses doigts sur mon bouton délicat, il enfonce ses doigts en moi et s'active pour faire durer le moment plus longtemps. Je crie et tremble pendant plusieurs longues secondes, et quand le séisme est passé, je m'effondre sur le lit, hors d'haleine.

Je ne sais pas combien de temps je reste immobile, avec les yeux fermés. Mon seul contact avec la réalité, ce sont les doigts d'Alexander qui dessinent des cercles sur mon dos. Les sensations qu'il a éveillées en moi ! Et qui plus est, juste avec ses doigts. Je grogne en imaginant ce qu'il peut

faire avec le reste, mais je n'ouvre pas les yeux, savourant encore un moment la béatitude dans laquelle je nage.

Les doigts d'Alexander glissent jusqu'au bas de mon dos et sa main agrippe ma fesse.

— Si je me souviens bien, madame a supplié que ma queue la baise ?

Il lâche ma fesse pour prendre mes hanches et me retourne sur le dos. Ses doigts se fraient à nouveau entre mes cuisses et j'ouvre les yeux, surprise par le contact sur ma peau sensible. Il est au-dessus de moi, l'air affamé. Mon regard s'accroche sur son tatouage qui couvre tout son torse et s'arrête en arabesques un peu plus bas que ses hanches. Je vois une rose, un soleil, une lune et des phrases que je n'arrive pas à déchiffrer. Mes doigts caressent le mot « destinée » et je reporte mon attention à son visage.

— Tu m'as déjà baisé la bouche, si je n'abuse ?

Je rougis des mots qui sont les miens. Jamais je n'ai fait preuve de tant d'audace avec un homme, mais Alexandre me fait me sentir forte et puissante.

Et j'adore ça.

— Si je ne m'abuse, ce sont tes seins que j'ai baisés.

Je ronronne en agrippant ses épaules et en voulant l'attirer plus près de moi, mais il ne bouge pas. Au lieu de ça, il met tout son poids sur son bras gauche presque en même temps, je sens qu'il donne des petites tapes avec sa queue sur mon clitoris. Je gémis et pousse mon bassin vers lui.

— Dis-moi ce que tu veux, June.

— Toi.

— Tu m'as, bébé. Tout entier entre tes cuisses. Dis-moi ce que tu *veux*.

Sa bite est positionnée juste à l'entrée mon sexe, et l'imminence de l'avoir en moi me fait gémir des mots incohérents.

— Dis-le, bébé, dit Alexander d'une voix dure.

— Baise-moi, soupiré-je d'une voix que je ne reconnais pas.

Et d'un mouvement du bassin, il s'enfonce en moi en grognant. Il reste immobile un moment et je prends le temps d'apprécier chaque centimètre de lui. Puis il commence un lent va-et-viens, si lent que je pense perdre la raison. J'agrippe ses fesses et l'attire plus profondément en moi encore.

— C'est ça que tu veux ?

— Oui, gémis-je.

Il accélère sa cadence et grogne à chaque mouvement.

— Moi aussi je veux te baiser, bébé. Dans chaque putain de position possible.

Cette perspective me fait presque venir. Presque. L'avoir en moi encore et encore me semble être une belle promesse, et l'espace de ces quelques minutes j'oublie qu'il pourrait partir, m'abandonner du jour au lendemain.

Il me prend de plus en plus vite, et je m'agrippe à son corps tatoué comme un naufragé s'accroche à une bouée. Serait-il la bouée que j'attendais depuis tout ce temps, alors que j'étais à la dérive, à la recherche d'un sens à ma vie ? Je ferme les yeux et chasse cette pensée de mon esprit. Je veux juste profiter du moment présent.

— Tu es si douce, bébé.

Alexander me prend à présent à rythme effréné et je sens sa bite au fond de moi, encore et encore.

— Si belle, putain.

Je sens les vagues du plaisir arriver, monter en puissance. Alors qu'il grogne mon prénom en s'enfonçant en moi, je sens son jus m'inonder. La vision de son corps couvert de sueur et de son visage béat de plaisir sont ma délivrance et je pulse autour de lui alors que je voudrais que ce moment dure toujours.

CHAPITRE 21



OceanofPDF.com

ALEXANDER

A l'aube, j'entends June quitter ma chambre en silence, et une part de moi est déçue qu'elle ne reste pas plus longtemps contre moi. Cette nuit fut une des meilleures de ma vie, de loin. Mon corps et mes sens semblaient ne faire qu'un avec les siens, comme si nous nous connaissions depuis toujours, comme si nous avions déjà couché ensemble des centaines de fois.

À contrecœur, je me lève à mon tour. Je glisse sous la douche et l'eau coule sur ma peau, me lavant de l'odeur de June et de la fine couche de transpiration de nos ébats d'hier. Je me sèche en vitesse, j'enfile les premiers vêtements que je trouve et je dévale les escaliers jusqu'à la cuisine.

June est déjà occupée à brouiller des œufs et toaster du pain. L'odeur du pain grillé a quelque chose de réconfortant, et la vue de la cuisinière aussi.

— Bonjour.

June lève la tête et sursaute en me voyant dans l'encadrement de la porte. Très vite, ses joues rosissent, et je sais que, comme moi, elle pense à cette nuit.

— Bonjour, murmure-t-elle en baissant les yeux vers sa poêle.

Je m'assieds sur l'îlot en face d'elle, et je lui souris.

— Tu es partie bien tôt ce matin, dis-je d'une voix douce.

Toujours sans me regarder, elle balbutie :

— Je... je n'arrivais pas à... plus à dormir.

Je vais lui répondre que moi non plus, lorsque Vadim entre dans la cuisine et marmonne un « Bonjour » endormi en se dirigeant vers la machine à café. En silence, je me contente d'observer June s'activer

derrière les fourneaux, et je prends d'abord le sentiment qui gonfle dans mon ventre et ma poitrine comme du désir pour elle. Mais j'ai déjà désiré des femmes par le passé, et jamais je n'ai ressenti cela de ma vie. J'ai envie de la protéger contre tout ce qui pourrait la blesser, et je ferais n'importe quoi pour voir ce sourire léger et sincère qui illumine son visage à chaque fois qu'elle aperçoit un membre de sa famille.

Serait-ce ça l'amour ?

Non, non, non, je me répète. On ne tombe pas amoureux si vite, on remarque des signes avant-coureurs avant que ça n'arrive.

C'est pas une maladie, Alexander.

Je soupire et j'accepte l'assiette pleine d'œufs brouillés que June me tend. Mon cœur se serre lorsqu'elle m'adresse un de ces sourires en or. Elle est si belle, si éblouissante, et je ne suis qu'un simple vagabond solitaire.

Cette pensée m'attriste, et à nouveau, je suis surpris par ce que je ressens. Être solitaire et ne dépendre de personne a toujours été ce qui me rendait le plus heureux. Grâce à cela, j'étais l'homme le plus chanceux du monde. J'étais libre comme l'air, et personne n'aurait pu m'empêcher de vivre la vie que j'entendais.

Personne, sauf Gabriel Sherwood.

Sauf que même si Gabriel Sherwood me relâchait aujourd'hui, je serais incapable de dire si j'aurais la force de m'éloigner d'elle.

De vivre sans elle.

L'entrée fracassante de Nina dans la cuisine interrompt le cours de mes pensées, et je lui suis reconnaissant. Je ne sais pas si je suis prêt à ressentir ce genre de chose, encore moins analyser mes sentiments et prendre des décisions par rapport à cela. Il me faut un objectif, quelque chose qui écartera mes pensées de June, et de ce qu'elle éveille en moi.

Et c'est Gabriel qui me donne ma distraction tant souhaitée, lorsqu'il passe la tête dans la cuisine et lance à la cantonade :

— Rendez-vous dans 15 minutes pour mettre sur pied le vol de la couronne de Pougatchev, et redorer l'image de la famille.

Le chef de famille se tourne vers moi et me sonde. Après quelques secondes, il me demande :

— Je peux toujours compter sur toi, Skywalker ?

— Bien sûr, dis-je avec un bref mouvement de la tête.

J'aurais dû davantage hésiter, répondre moins vite et avec moins d'aplomb. Mais ma spontanéité plaît à Gabriel, et il lève son pouce vers

moi, avant de repartir vers Dieu sait où.

June évite mon regard pendant tout le petit déjeuner, et j'abandonne l'idée de lui parler ce matin. Je finis mon assiette, puis je vais m'installer dans la pièce à côté pour assister à ce que nous attendons tous depuis plusieurs jours : le plan pour voler la couronne de Pougatchev.

Après l'incident de June et moi, d'autres ont continué à observer le casino Eden, certains enfilant costumes et perruques pour ne pas être repérés. Je dois admettre que les Sherwoods ne reculent devant aucun obstacle et aucune difficulté. Au contraire, cela semble rendre la chose plus passionnante pour certains d'entre eux, comme Nina ou Ben.

Dans le living, Nate et Gabriel sont occupés à étendre les plans d'Eden que j'ai volé. Nate me salue avec son flegme habituel et je ne peux m'empêcher de ressentir une pointe de fierté en voyant ces plans. C'est grâce à moi qu'ils ont cela. Je n'ai jamais cherché l'approbation des autres, et encore moins leur reconnaissance. Mais c'est la première fois que je ressens de la fierté pour avoir contribué à quelque chose pour autrui.

Qu'est-ce qui m'arrive ?

— Nate, tu devrais dormir un peu plus...

June vient d'entrer dans la pièce avec Nina et Ben. Elle regarde son frère, la mine inquiète. À mon tour, j'observe à nouveau Nate, et je reconnais qu'il a l'air plus fatigué que d'ordinaire.

— J'aimerais bien, murmure-t-il en s'asseyant.

June serre les lèvres, mais ne dit rien. Elle se contente de lever les yeux vers Gabriel, et les plisse, comme si elle cherchait à lui transmettre un message.

— Plus tard, lui répond-il.

Vadim et Juliette entrent à leur tour dans la pièce, visiblement en pleine discussion dans ce qui me semble être du russe. Vadim s'exprime à renfort de grands gestes, et Juliette secoue la tête de gauche à droite, de toute évidence en désaccord.

Lorsqu'ils sont assis aussi, Gabriel se lève et annonce :

— Vu que tout le monde est là, on va commencer.

Tout le monde se tait et se tourne vers lui, attentifs. Lui se contente de regarder sa famille un à un.

— Allez-y, j'attends vos idées.

Le silence lui répond d'abord, mais c'est Nina qui se lance la première :

— Il nous faut un chauffeur.

Tout de suite, Vadim lève la main.

— Je m'en charge.

Tout le monde hoche la tête d'un air entendu, comme si prendre Vadim comme chauffeur était une évidence. Je n'ai pas encore entièrement compris son rôle chez les Sherwoods. Il serait le bras droit de Gabriel, mais également propriétaire d'un garage qui leur servirait de vitrine. Dans l'arrière-boutique, le vrai commerce serait plutôt le recel de pièces détachées, et d'une multitude d'autres choses.

— Skywalker pourrait assurer une sortie par le toit avec une tyrolienne ?

Gabriel hoche la tête et agite les mains devant lui pour encourager les autres à partager leurs idées. En face de moi, June prend des notes et évite consciencieusement de me regarder.

Petit à petit, tout le monde commence à y aller de son grain de sel : entrer par le toit, subtiliser la couronne discrètement, repartir. Faire une diversion au rez-de-chaussée pour détourner l'attention de l'ensemble de la sécurité. Déclencher une panne de courant dans tout le casino.

Plus les minutes avancent et plus les idées deviennent farfelues et créatives. Mais pour trois propositions loufoques, il y en a une qui pourrait fonctionner et à laquelle je n'aurais jamais pensé. June prend des notes, puis nous relisons les idées qui ont été gardées, Gabriel en supprime la moitié. Les sourcils froncés, June remet de l'ordre dans ses notes, puis annonce qu'un plan se dégage :

— Alors, en résumé, on aurait moi et Ben qui arriverions par l'entrée principale. Si la sécurité de l'Eden fonctionne comme prévu, on devrait nous intercepter assez rapidement. Ben prétexterait être là pour s'entretenir avec le patron du casino, en tant que confrère. On jouerait la comédie, en faisant croire à Denitsov, ou son représentant, que plusieurs personnes sont en train de s'allier pour le faire tomber. Juste que là c'est juste ?

Gabriel et Ben hochent la tête, le regard concentré au loin.

— Ensuite, continue June, je devinerais la combinaison du coffre qui détient la couronne. Ou du moins c'est ce qu'on suppose.

Elle tend une main vers un document volé chez l'assureur. C'est la seule zone d'ombre dans le système de sécurité de l'Eden : un coffre-fort dernier cri, hautement sophistiqué, digne de pouvoir protéger les bijoux de la couronne avec aucune indication sur ce qu'il pourrait contenir.

— Même si ce n'est pas la couronne de Pougatchev, dit Nina, ce qu'il y a dans ce coffre doit valoir une fortune. Ce ne sera pas perdu.

Elle hausse les épaules.

Personne ne semble s'arrêter sur un autre détail qui, pour ma part, me saute aux yeux. Je me tourne vers June :

— Comment vas-tu « deviner » la combinaison ?

June et Nina sourient, tout comme Ben.

— Quoi ?

— Tu ne croyais tout de même pas que j'allais te coller ma sœur au basque juste pour son agréable compagnie, Skywalker ? Et lorsqu'on a été parler à Moretti, tu pensais que c'était quoi ? De la sorcellerie ? Ou tu sous-estimais simplement ma sœur ?

Je fixe June et je fronce les yeux. Elle rougit, mais soutient mon regard. Oui, elle avait analysé Moretti. Mais j'avais cru que c'était juste une bonne intuition, et c'est tout. Mais June n'avait-elle pas mentionné du mentalisme, tout compte fait ?

— Certains parlent de magie, d'autres de manipulation mentale. Dans la famille Sherwood, on préfère le terme mentalisme.

Les mots sont comme des couteaux qui s'enfoncent dans ma poitrine.

Manipulation mentale.

À présent stupéfait, j'essaie de déchiffrer l'expression de June, mais je n'y parviens pas. Je pense voir de la tristesse dans ses yeux, mais je dois sans doute confondre avec la pitié qu'elle doit avoir pour moi.

Mais quel con ! Elle s'est jouée de moi, m'a manipulé pour que je ne m'enfuie pas, que je reste avec elle. Et moi qui croyais qu'elle m'appréciait, qu'elle... tenait peut-être à moi.

J'entends à peine la suite du plan que June a recommencé à énoncer à voix haute. La fureur me rend sourd, et la seule chose qui me sort de ma torpeur est le son de mon prénom qui provient de la bouche de June :

— Alexander serait sur le toit, et nous assurerait une sortie d'urgence en cas de pépin. Nate, lui serait posté sur le toit, prêt à intervenir si quelque chose dégénère à l'intérieur et couvrir tout le monde. Par où t'échapperais-tu, Gabriel ?

Gabriel est chargé de neutraliser le système de sécurité en arrivant par l'entrée du personnel. Je ferme les yeux et j'essaie d'ignorer tout ce qui pourrait dégénérer dans ce plan, toutes les zones d'ombre qu'il reste.

Le bruit des chaises qui raclent le sol me sort de mes pensées. La réunion est terminée, car tout le monde se lève autour de moi.

— Skywalker, tu peux attendre deux minutes s'il te plaît ?

Gabriel est toujours assis et me regarde avec ses yeux de serpent. C'est lui qui est la tête pensante de cette famille, lui qui était sensé me comprendre, anticiper mes mouvements et mes décisions. Sait-il ce que j'ai fait avec sa sœur cette nuit ? Peut-être, et si c'est le cas, cela ne fait plus rien. Ils se sont bien foutus de ma gueule.

Cela devait être lui qui me manipulait.

Pas elle.

Lorsque nous sommes seuls, il joint ses doigts devant lui et penche en avant :

— Je n'ai pu m'empêcher de remarquer ta colère envers ma sœur lorsque nous avons parlé de son... talent particulier.

— Vous m'avez trahi, je commence, mais Gabriel m'interrompt d'un ton sec :

— Non, Alexander Doe. Dès le début, nous t'avons dit que June avait un bon instinct. Que c'est pour cela qu'elle te surveillait.

Écœuré, je secoue la tête et lève les mains, impuissant :

— De l'instinct. Pas de la manipulation.

Gabriel m'observe quelques secondes sans rien dire, puis son masque glacial disparaît et c'est un sourire moqueur qui le remplace.

— Et moi qui croyais que tu étais vexé que ma sœur t'ait percé à jour, et qu'elle ait compris qui tu étais vraiment, et que cette vulnérabilité te soit insupportable. Mais non. Ce qui te rend fou, c'est la peur d'avoir été manipulé.

Lentement, il se lève et se dirige vers la porte. Avant de sortir de la pièce, il me dit :

— June a un cœur pur, Skywalker. Elle ne manipule pas les gens dans leur comportement. Elle les manipule pour mieux les comprendre.

CHAPITRE 22



OceanofPDF.com

JUNE

Une semaine s'est passée depuis la mise au point du plan pour braquer l'Eden.

Une semaine depuis que j'ai passé la nuit avec Alexander.

Une semaine qu'il m'évite, et qu'il est froid avec moi.

Un mélange d'émotions me ronge depuis quelques jours, mais le sentiment qui domine est la colère. Alexander s'est joué de moi, alors que j'étais persuadée qu'il était fiable, qu'on pouvait compter sur lui. Depuis qu'il m'évite, je ne sais plus le lire comme avant, et j'ai peur qu'il ne nous fasse faux bond lors du braquage.

Et je ne veux pas que ma famille paie pour mes erreurs.

La veille du grand jour, nous sommes tous rassemblés une dernière fois pour parcourir à nouveau le planning de la journée. Chaque action, chaque pas et chaque parole est millimétré à la seconde près. Rien n'est laissé au hasard, si ce n'est le comportement d'Alexander.

Je décide d'en toucher un mot à mon frère lorsque tout le monde quitte la salle à manger pour finaliser les derniers préparatifs de dernière minute. Je m'avance vers Gabriel et je m'appuie contre la table :

— Je peux te parler ?

Il lève le visage vers moi et me sonde un instant du regard. Il hoche la tête et se dirige vers son bureau, en m'invitant à le suivre.

Lorsque la porte se referme derrière lui, il me demande sans préambule :

— Skywalker te pose des soucis ?

Je baisse les yeux et lève les mains en signe d'impuissance.

— Pas vraiment, il m'ignore depuis une semaine, et je... je ne sais pas pourquoi.

J'ai bien ma petite idée : il s'est servi de moi pour ses besoins personnels et à présent qu'il s'est soulagé, je ne suis qu'une autre fille parmi des dizaines, voire des centaines d'autres.

— Je crois deviner, sourit Gabriel en s'asseyant derrière son bureau et en croisant ses doigts devant lui.

— Ah ?

Mon frère sait-il ce qu'on a fait ? Si c'est le cas, autant mourir de honte tout de suite.

— Tu rougis, June, commente Gabriel, retrouvant sa froideur habituelle. Je me fiche de savoir ce que toi et Skywalker avez fait ou non. Tant que ça ne compromet pas le plan de demain.

— Justement, il est complètement fermé depuis une semaine.

— Parce qu'il a compris que tu n'étais pas juste un joli visage, mais que tu étais capable de deviner ses intentions et son fonctionnement.

Je hausse à nouveau les épaules. Parfois, j'ai l'impression que mon frère me donne plus de crédits que je n'en mérite.

— Et ?

— Et, répond Gabriel en se penchant vers moi, il se sent vulnérable. Mais pire que ça : il est vexé parce qu'il pense que tu l'as manipulé. J'ai eu peur qu'après la dernière réunion familiale, il ne prenne la tangente. Mais il est toujours là, ce qui prouve qu'il veut aller au bout. J'ignore pourquoi.

Abasourdie, je m'assieds à mon tour, en face de Gabriel.

— Pourquoi ne m'a-t-il rien dit ? Et surtout que fait-il encore ici ? C'est trop dangereux, Gabe. On ne peut pas compter sur lui tant qu'on a un doute...

Gabriel secoue la tête de gauche à droite.

— J'ai pris mes précautions.

— C'est-à-dire ?

— Nate.

Mon sang se glace au simple nom de mon frère. Nate qui semble faible et fatigué en permanence avec sa tasse de tisane et ses cernes sous les yeux. Nate, qui sait tuer quelqu'un à plus de deux-cents mètres, et qui ne rate jamais sa cible.

La bouche sèche, je murmure :

— Tu vas le tuer ?

— Pas s'il fait ce qui est attendu de lui.

Je reste silencieuse. Un instinct inconnu me pousse à sortir de la pièce et de courir dire à Alexander que mon frère a prévu de l'abattre comme du vulgaire gibier s'il décidait de se barrer en plein milieu du plan.

— Tu ne lui diras rien, June, gronde Gabriel, comme s'il lisait dans mes pensées.

— Et moi qui croyais que j'étais la seule mentaliste de la famille...

Gabriel sourit et tend une main vers moi. Je glisse mes doigts entre les siens, tel que je le faisais enfant. Le contact me rassure comme autrefois, et je souris à mon tour.

— Je vais essayer de comprendre pourquoi il est toujours là, et voir ce qu'il compte vraiment faire demain.

Je me lève, et marque une hésitation devant lui.

— Mais sois tranquille, je ne lui dirai rien de tes... précautions.

* * *

En sortant du bureau de Gabriel, je décide d'aller directement voir Alexander, après presque une semaine sans échanger la moindre parole. J'ai pourtant eu conscience de sa présence près de moi tous les jours, chacun de ses gestes, la froideur à mon égard, et son regard fuyant.

Il est temps de crever l'abcès et de mettre les choses au clair.

Je frappe doucement à sa porte, et j'entends des bruits de pas de l'autre côté. En un éclair, il est devant moi et mes résolutions commencent déjà à s'effriter. Son regard est dur et ses sourcils froncés, comme si j'étais une crasse sur ses chaussures.

— Salut. On peut parler ?

Il se mord les lèvres, puis répond d'une voix sourde :

— Cela dépend. Tu comptes encore me manipuler ?

La pique me va droit au cœur et la colère monte en moi.

— Je ne t'ai jamais manipulé !

— Ce n'est pas ce que ton frère disait.

Je lève les yeux au ciel.

— La plupart du temps, tes intentions sont claires. Je n'ai pas eu besoin de te manipuler pour savoir quoique ce soit que je ne savais pas.

Sauf aujourd'hui.

— Comment est-ce que je peux te faire confiance ?

J'ouvre la bouche, stupéfaite.

— Comment est-ce *moi*, je peux te faire confiance ? Comment est-ce que toute ma famille peut *te* faire confiance alors que tu es distant et froid depuis une semaine ?

Furieux, il enfouit ses doigts dans ses cheveux. Il fait quelques pas en arrière, puis il me tourne le dos.

— Parce que je suis toujours là, June. Toi et ta famille pensez peut-être que je suis toujours prisonnier de cette maison, mais c'est faux. Je pourrais te citer toutes les issues possibles, toutes les fois où j'aurais pu me barrer et où je ne l'ai pas fait.

— Pourquoi ne l'as-tu pas fait ?

Je fais un pas vers lui, furieuse de ne pas comprendre ce qu'il fait encore là, alors qu'il aurait pu partir depuis longtemps.

— Tu ne le sais pas, madame la *mentaliste* ?

Je serre les dents en entendant son ton moqueur.

— Non, je ne le sais pas.

Je fais un nouveau pas vers lui, et il ne recule pas. Ma poitrine frôle presque la sienne, il est tout proche de moi et pourtant, j'ai l'impression qu'il est si loin. J'ai envie de le toucher, voir s'il réagirait encore sous mes doigts comme il l'a fait la semaine passée.

— Je ne le sais pas, chuchoté-je, parce que je pense que tu ne le sais pas non plus.

Il cligne des yeux et a un mouvement presque imperceptible de la tête. Il aurait pu dire « oui » d'une voix haute et claire, que ça aurait été la même chose pour moi. Pourtant, il garde la bouche résolument fermée.

Je décide de pousser ma chance un peu plus loin :

— Tu t'es attaché à ma famille.

Son corps avoue à nouveau sans qu'il ne se rende compte, même si c'est moins flagrant que la première fois. Je continue, consciente que je vais peut-être me prendre la déception de ma vie :

— Tu t'es attaché à moi.

Il cligne une nouvelle fois des yeux, si vite que j'aurais pu le rêver. Mais sa respiration est heurtée et, lorsque je pose ma main sur son poignet, je sens son cœur qui bat trop fort.

Alexander fait un geste pour retirer sa main, mais j'enroule mes doigts autour de son bras et l'attire à moi.

— Pourquoi luttas-tu ?

Nous sommes l'un contre l'autre, et nos souffles s'emmêlent alors que ma question reste en suspens dans l'espace infime qui nous sépare. Je repense à tout ce qu'il m'a dit, à tout ce qu'il est.

Un solitaire.

Il ne veut dépendre de personne. Il ne veut pas de partenaire.

— Fais-moi confiance. Laisse-moi entrer.

Je glisse mes doigts dans ses cheveux, et je vois qu'il ne cherche plus à me repousser, bien que son corps entier soit tendu, comme prêt à prendre la fuite. Pour la première fois, j'entrevois en lui ce que j'ai toujours cherché à l'extérieur de la famille : un compagnon. Une ancre autre que mon frère et ma famille.

C'est maintenant ou jamais. Soit il partira pour toujours, soit il restera pour longtemps.

— Tu peux être vulnérable avec moi. Laisse-toi aller.

Il appuie son front contre le mien, avec lassitude, comme il déposait les armes d'un combat avec lui-même.

— Fais-moi confiance, répété-je tout bas.

Et tel si un barrage qui se briserait en lui, il se plaque contre moi et sa bouche s'écrase contre la mienne avec force. Ses mains s'agrippent à mes hanches, et il m'embrasse à me couper le souffle, comme si sa vie dépendait de ce moment.

CHAPITRE 23



OceanofPDF.com

JUNE

Le jour du braquage, la maison a des allures de départ en vacances.

Les plans, dépliés sur la table à manger, permettent d'écarter les derniers doutes et hésitations chez certains. Le matériel est disposé dans le hall d'entrée ; le harpon d'Alexander, les costumes de Gabriel, tous les talkies-walkies et oreillettes que nous aurons pour communiquer.

Le fusil de précision de Nathan.

Tout le monde s'active dans tous les sens, révise son rôle, ses lignes et les actions à prendre.

Vers 18 h, Gabriel tape dans les mains et sa voix porte dans toute la maison :

— Tout le monde dans le garage dans cinq minutes.

En silence, chacun ramasse les dernières choses qui n'ont pas encore été mises dans les voitures. Dans le garage, Vadim se dirige vers une camionnette grise, banale de l'extérieur, mais qui renferme une table et un panneau de communication qui nous permettra d'être en permanence connectés à Juliette qui restera dedans à tout superviser.

Si tout se passe bien.

Je chasse les doutes et tire sur mon tailleur pour faire bonne figure. Ben et moi allons jouer la concurrence faussement inquiète, ayant ouï-dire que quelqu'un comptait voler leur bien le plus précieux. Nous nous présenterions comme venus pour enterrer la hache de guerre, ce qui à mes yeux n'est pas du tout crédible. Je préférerais crever plutôt que d'enterrer la hache de guerre avec eux. Je revois mon bar en feu tous les jours.

Chacun grimpe dans son véhicule. Avant d'entrer dans la camionnette avec Juliette, Ben et Gabriel, je jette un dernier regard à Alexander qui

monte avec Nathan dans une berline noire. Est-ce la dernière fois que je le vois vivant ? Est-ce la dernière fois que je le vois tout court ?

Après cette nuit, j'ai envie de penser qu'Alexander est digne de confiance. Et pourtant, je sais que seuls les événements d'aujourd'hui pourront nous confirmer cela. Durant quelques secondes, Alexander sera seul en possession de la couronne de Pougatchev. Et bien que mon frère ait prévu de l'abattre sur le champ s'il devait tenter de s'enfuir, je frissonne face au doute de ce qu'il décidera. La tentation de partir avec un trésor pareil pourrait être trop grande... Plus grande que la simple motivation de rester avec moi.

Vadim se gare cent mètres après l'Eden, et la berline de Nate et Alexander va se positionner plus loin. Il fait déjà sombre, et les gens entrent et sortent à un rythme régulier du casino. Nous avons compté sur une affluence moyenne : pas trop pour pouvoir être remarqué, mais suffisamment pour qu'on puisse sortir sans être vus.

— Vous voulez qu'on repasse tout en revue ?

La question vient de Juliette, mais Ben répond :

— Non, on n'est plus tous là, ça servirait à rien. Prête, ma belle ?

Je secoue la tête, en cachant ma nervosité. C'est le grand jour. C'est aujourd'hui qu'on va venger le nom du clan Sherwood, aujourd'hui que je vais venger mon bar. Aujourd'hui que ma famille va montrer de quoi elle est capable.

— Je suis prête.

Ben et moi sortons de la camionnette, et je réajuste une dernière fois mon tailleur alors que Ben redresse sa cravate. Je glisse mon bras sous celui de mon frère, et nous entrons dans l'Eden. D'un point de vue extérieur, nous devons avoir l'air d'un couple normal qui vient passer sa soirée au casino et dépenser de l'argent superflu, ou au contraire, de l'argent qu'il n'a pas.

D'un air distrait, nous parcourons la salle et nous déambulons entre les tables, comme si nous cherchions le jeu qui nous plaira, le croupier adéquat et, surtout, la partie adéquate.

À côté de moi, je sens toutefois que mon frère n'est pas aussi détendu qu'il devrait l'être.

— Détends-toi, dis-je entre mes dents.

— Facile à dire pour toi, grogne-t-il. Tous ces gens qui jouent ici sont des clients qui ne sont pas dans *mon* casino.

Je lève les yeux au ciel, et au même moment, je sens une présence dans notre dos.

— La famille Sherwood dans mon casino ? Ça alors !

Ben et moi nous retournons pour faire face à un colosse flanqué de deux types aussi grands et larges que lui. Il est tout sourire, presque comme s'il était sincèrement content de nous voir. Pourtant, son sourire bien qu'étincelant, n'atteint pas ses yeux sombres.

— Ben Sherwood dans mon casino ! Quand mon chef de sécurité m'a dit ça, j'ai cru qu'il me faisait une blague. Hein, Niko ?

Le type à notre gauche émet un grognement d'affirmation sans quitter Ben du regard.

— Logan Faradet en personne pour m'accueillir ?

Ben tend une main vers Logan et les deux types de la sécurité se crispent. Logan observe la main de mon frère et n'hésite qu'une seule seconde avant de la serrer.

— Si j'avais su qu'on me réserverait un tel accueil, je serais venu plus tôt.

Logan plisse les yeux sans se départir de son sourire.

— Et si on continuait cette conversation dans mon bureau ? Je ne voudrais pas perturber l'expérience de mes clients. Je suis certain que tu peux comprendre cela, Benjamin.

Mon frère grimace en entendant son prénom en entier, mais il ne dit rien. Logan a raison : autour de nous, plusieurs personnes ont commencé à se désintéresser de leur jeu pour regarder notre petit groupe.

Nous suivons Logan le long des tables de jeu, et ses deux gardes ferment la marche. J'essaie de ne pas frissonner. *Ça y est, je pense, le plan est lancé et il n'y a plus moyen de faire marche arrière.*

Nous sortons de la salle centrale du casino pour prendre un couloir, puis un ascenseur qui monte jusqu'au deuxième étage. C'est la première fois que je mets les pieds ici, mais grâce aux plans volés et étudiés avec soin, je sais où nous sommes et où nous allons. Le bâtiment n'a presque plus aucun secret pour Ben et moi.

Le bureau de Logan est sobrement décoré. Un bureau, trois chaises, un tableau abstrait et un dessin d'enfant au mur et c'est tout. Mon regard s'accroche à la grande fenêtre donnant sur la rue où nous sommes entrés. Je dois me faire violence pour ne pas lever les yeux pour guetter Nate sur le toit de l'immeuble en face.

— Alors que me vaut le plaisir de votre visite ? Après les derniers déboires entre le big boss et vous, ne devrais-je pas plutôt vous enfermer au trou ?

À ses mots, le sourire de Logan disparaît et il ne reste plus que son regard, froid et pénétrant. Ce ne sont pas des paroles en l'air, il envisage sérieusement de nous capturer pour faire bonne figure. Le truc est que Logan n'est pas quelqu'un qui prend des initiatives. S'il n'a pas un ordre direct de Denitsov pour cela, il ne fera pas.

C'est une éventualité à laquelle on avait tout de suite pensé. Je suis d'ailleurs surprise que Logan nous ait amené dans son bureau avec tant de civilité. Serait-ce un jeu d'enfant, après tout ?

Ben se redresse un peu et réajuste sa veste de costume sur son torse. Avec patience, il sourit à Logan :

— C'est justement pour cela que nous sommes venus. Nous voulons cesser cette guerre entre nos deux familles et mettre nos différends de côté.

Logan éclate de rire, et je crois même entendre un des deux gardes pouffer dans mon dos.

Sérieux ?

— C'est une blague ? Après avoir balancé Denitsov au FBI, vous voudriez faire comme si de rien n'était ?

Ben hausse les épaules.

— Et pourquoi pas ? Un de vos camarades a troué mon frère et un autre a fait cramer le bar de ma sœur. Je pense qu'on est quitte.

Logan secoue la tête de gauche à droite en se renversant sur sa chaise. Il trouve ça incroyable. Soit parce qu'il est impensable que la famille Sherwood veuille enterrer la hache de guerre si vite, soit parce qu'il est impensable que Denitsov laisse tomber la chose si vite.

— On est loin d'être quitte, Benjamin. Et même si c'était le cas, jamais plus Denitsov ne pourrait te faire confiance.

Ben penche la tête sur le côté et sourit.

— C'est justement pour ça qu'on est là, dis-je.

Logan tourne son visage vers moi et me reluque pendant une seconde de trop.

— Désolé pour votre bar, mademoiselle.

J'ai envie de lui éclater la tête contre le rebord de son bureau bien ciré, mais je ravale la rage qui bouillonne en moi et je lui souris à mon tour.

— Merci. Comme je vous le disais, si nous sommes là, c'est pour vous prouver notre bonne foi. Pour vous montrer que nous pouvons être dignes de confiance et enterrer la hache de guerre.

— Et comment arriveriez-vous à un miracle pareil ?

— En vous prévenant que vous êtes sur le point d'être cambriolés.

— Croyez-moi, très chère, les chambres fortes de ce casino sont encore mieux gardées que les prisonniers de Fort Knox.

Savourant l'attente du moment où la satisfaction disparaîtrait de son visage, je lui assène mon coup final :

— C'est la couronne de Pougatchev qui est sur le point d'être dérobée.

Logan essaie de rester de marbre, mais un léger spasme agite son œil gauche et je peux clairement voir l'éclat qui brille au fond de ses yeux.

La terreur.

Et juste ainsi, par un simple tressaillement du visage de notre ennemi, nous avons la confirmation que la couronne de Pougatchev est bien dans le bâtiment.

CHAPITRE 24



OceanofPDF.com

ALEXANDER

La simplicité du plan me fait peur. Tout semble trop facile, chaque étape paraît être un jeu d'enfant. Inévitablement, cela me fait croire qu'on est passé à côté d'un truc. Quelque chose d'évident qu'on a tous zappé.

Où est-ce plutôt la magie Sherwood qui est à l'œuvre ? Travailler en groupe est nouveau pour moi, mais j'ai découvert que Gabriel sait parfaitement quelles sont les forces et les faiblesses de chaque personne dans ses rangs. Et ce plan complètement fou qu'on met en action a été fait sur mesure pour nous. Chaque intervenant se tient là où il doit être, dans le rôle qui lui sied le mieux.

Et le mien, c'est à une centaine de mètres de la surface du sol.

J'escalade la tour Escala qui sépare le casino Eden à la tour désaffectée au sommet de laquelle se tient Nate. Mon rôle se résume à cela : assurer la sortie de tout le monde et, accessoirement, voler la couronne.

Complètement dingue.

Je suis toujours aussi surpris que Gabriel me fasse autant confiance. Mais me fait-il vraiment confiance ? Je ne pense pas, mais pour la première fois, c'est plus fort que moi, j'ai envie de lui montrer que je suis digne de confiance. J'ai envie de prouver à la famille entière que je mérite de faire partie de leur clan et, surtout, que je mérite June.

Ces pensées me font peur et, l'espace d'un instant, j'ai le vertige. Rien à voir avec le vide sous mes pieds. Plutôt le vide que June laisserait dans mon cœur si elle devait disparaître.

Dans mon oreillette, sa voix me tire de mes songes.

— Vous êtes certain que votre mot de passe est suffisamment robuste, monsieur Faradet ? Il y a bien au minimum 12 caractères ? 10 ? Et un chiffre ? Deux chiffres ?

Depuis maintenant quelques minutes, June essaie de définir le mot de passe de Logan Faradet en lui posant des questions de plus en plus précises, auxquelles Faradet lui répond à chaque fois :

— Mais si je vous dis que ce mot de passe est en béton !

Pourtant, on peut percevoir une pointe de doute, ou peut-être de stress, dans sa voix.

Au même moment, une autre voix se fait entendre dans mon oreillette. C'est Gabriel.

— Les caméras de surveillance sont sécurisées.

June continue encore quelques minutes à poser des questions, puis déclare le plus naturellement du monde :

— Je vais devoir emprunter vos toilettes, Logan. Des problèmes de fille, si vous voyez ce que je veux dire.

Je m'arrête, à un mètre du sommet de la tour.

Elle a dit quoi ?

J'entends Logan Faradet bafouiller :

— Euh, o-oui, oui, bien sûr. Thomas, accompagnez madame, s'il vous plait.

— Oh, pas besoin, répond June. Nous voyons bien que vous avez confiance en votre sécurité. Nous savons reconnaître une cause perdue lorsque nous en voyons une.

— Si, j'insiste, nous ne pouvons pas vous laisser vous promener dans nos couloirs.

— Bien sûr.

Des bruits de gens qui se lèvent et des salutations plus tard, je suis arrivé au sommet. Pendant que j'entends June aller vers les toilettes, quoi qu'elle veuille y faire, je me dirige vers le versant nord, sors mon arbalète, vise et tire un point de l'autre côté de la rue. Le grappin s'élance dans le ciel, semble voler quelques secondes, puis s'enfonce dans sa cible. Je vérifie qu'il tient et qu'il est sécurisé et je saute dans le vide, pour traverser à mon tour l'espace séparant les deux bâtiments.

— Tyrolienne intermédiaire sécurisée, soufflé-je aux autres lorsque j'atterris.

Je m'élançai vers la porte de service et m'y engouffrai sans hésiter. Les plans du casino Eden défilèrent dans ma tête, et je descendis quelques volées d'escaliers, avant de pousser une porte menant dans un couloir tapissé de rouge. Je jetai un œil vers les caméras de surveillance, priant pour que Gabriel ait bien fait son job.

La voix de June chuchote dans mon oreillette :

— Juliette, tu peux me dire si Faradet a une fille ? Si oui, c'est son prénom, avec sa date de naissance. Et normalement, il y a la lettre « a » dedans. Alexander, ce sera le prénom, suivi de la date de naissance. Et remplace le « a » du prénom par une arobase.

— Entendu.

Plus personne ne parle pendant que Juliette fait ses recherches. Pendant ce temps-là, j'ouvre les portes et encode les chiffres renseignés dans le dossier des assureurs Eagledale. J'essaie d'ignorer le mauvais pressentiment qui naît dans le creux de mon estomac. C'est toujours trop simple. Je ne dis pas que ça devrait mal se passer, la plupart de mes casses se sont faites sans encombre, mais ce n'est pas un bête cambriolage qu'on est en train de faire. À entendre la famille Sherwood, cette couronne mythique est inestimable. Je me rassure en me disant qu'on s'est peut-être planté et que le coffre-fort renferme peut-être quelque chose de bien plus banal qu'un trésor disparu. Cela expliquerait beaucoup de choses.

J'entre dans la dernière pièce qui est censée me séparer du coffre-fort au même moment où June tire la chasse, claque la porte des toilettes et annonce :

— Bon ben, bonne soirée, messieurs !

On peut entendre le brouhaha des conversations en arrière plan. Ben et June sont redescendus dans le hall d'entrée. Ils ne vont pas tarder à faire marche arrière pour remonter en sens inverse.

Si Gabriel a fait ce qu'il fallait, Ben et June se trouvent à présent dans un angle mort des caméras de l'entrée. Tout le plan pourrait foirer si Faradet allait dans la salle des affichages de sécurité pour s'assurer qu'ils sortent bien par la porte principale. Pour la première fois, je tique sur quelque chose qui jusqu'à présent ne m'avait pas interpellé.

En prenant une bombe de laque d'une poche de mon pantalon de sport, je souffle :

— Rappelez-moi encore pourquoi Ben et June ne sortent pas par la porte principale comme le bon sens le voudrait ?

Un silence me répond, puis Gabriel dit d'un ton mi-moqueur, mi-menaçant :

— Parce que je ne te fais pas encore confiance à 100 %, Skywalker.

Je grogne et commence à vaporiser le contenu de la bombe devant moi. Des rayons infrarouges invisibles à l'œil nu se révèlent dans le nuage de produit.

— Cela m'étonne que tu n'aies pas posé la question plus tôt.

— Je vois pas ce que je peux faire de pl...

Mais Juliette m'interrompt d'un ton autoritaire :

— Taisez-vous. Vous paraissez la ligne pour ces choses futiles.

Je soupire et continue mon manège en silence. Vaporiser, sauter, ramper, vaporiser.

Alors que j'ai fait la moitié de la pièce, June parle à nouveau. Elle n'a plus son ton enjoué de tout à l'heure, mais c'est avec une voix tendue qu'elle déclare :

— On est repérés. Quatrième étage, aile B.

S'ensuivent des bruits de lutte, et je m'immobilise. Les pensées, les questions et les doutes défilent un après l'autre dans ma tête. Dois-je faire demi-tour ? Dois-je aller les aider ? Est-ce que June sait seulement se battre ? Le souvenir de notre première rencontre me revint en mémoire, et l'étau qui me serre la poitrine se relâche un peu. Oui, elle sait se battre. Il faut que je lui fasse confiance.

Une peur inconnue me vrille l'estomac et je reste quelques secondes le souffle coupé, à quelques millimètres du rayon infrarouge qui risque d'alerter tout le bâtiment de ce que nous sommes en train de faire. J'ai toujours cru que je n'avais peur de rien, pas même du vide, et de la mort certaine qu'il promet si je ne me rattrape pas comme il faut dans une chute ou une ascension. Mais pour la première fois depuis des années, je suis terrifié.

June.

Je réalise que je pourrais tuer pour elle, me rendre pour elle. Et peut-être même mourir pour elle. Car je sais désormais que la vie n'aurait plus la même saveur sans son existence.

Alors que ma décision est prise et que je vais faire demi-tour, j'entends la voix essoufflée de Gabriel qui crie presque :

— Le plan continue comme prévu. Je vais aider Ben et June, et je ressortirai par le toit. À Ben et June : combien sont-ils ?

Seuls des grognements et des bruits de coups répondent à Gabriel, puis un cri, un corps qui s'effondre et une exclamation de June :

— Plus que deux !

Je suis au bout de la salle et, au même moment, Juliette dit :

— Alexander : le mot de passe, c'est Leona, née le 15 juin 2012.

Je me tiens devant le coffre-fort le plus épais et volumineux que j'ai jamais vu. L'espace d'une seconde, j'ai un doute : comment un coffre si grand pourrait-il contenir quelque chose de si petit qu'une couronne ?

La voix de Juliette me sort de mes doutes. Elle m'épelle le mot de passe supposé et en retenant mon souffle, j'encode chaque caractère d'une main tremblante sur le panneau numérique. J'appuie sur OK, puis après une seconde, les chiffres disparaissent et l'écran s'allume en vert.

— On est bon, m'exclamé-je en me retenant de sauter sur place.

Je pousse la porte, épaisse et lourde par le blindage, et j'entre dans le coffre qui fait la taille d'une petite pièce.

Je crois d'abord qu'elle est vide, puis je la vois, bien au centre, posée sur un coussin, lui-même sur un piédestal. Denitsov, dans sa confiance débordante en lui-même et son intelligence, ne l'a même pas mis sous vitrine sécurisée.

Éclatante à la simple lumière de ma lampe frontale, trône la couronne de Pougatchev.

CHAPITRE 25



OceanofPDF.com

JUNE

Les deux gardes se battent contre nous avec la fougue de diables tout droit sortis des enfers. Je suis reconnaissante envers Vadim et ses longues heures à m'apprendre à me défendre, même si jusqu'à présent, j'esquive les coups plus que je ne les rends.

J'envoie une droite à mon adversaire, un type costaud mais pas très vif dans ses mouvements. Je sens avec satisfaction mon poing s'enfoncer dans son visage, et il titube en grognant de douleur. D'un geste rapide, je profite de l'opportunité pour lui asséner un nouveau coup à la mâchoire, puis à la gorge. Alors qu'il reprend sa respiration avec difficulté, je coince son cou dans mon coude, et je lui fais une prise du sommeil. Il s'évanouit après quelques secondes.

Au même moment arrive Gabriel. Il évalue la situation puis, à nous trois, nous n'avons aucun mal à maîtriser le dernier garde. Lorsqu'il est à terre, nous nous nous attardons une minute pour récupérer notre souffle.

La voix un peu paniquée de Juliette grésille dans nos oreilles :

— Gabriel, June, au rapport ?

— Les gardes sont KO, dit Gabriel. On va continuer à monter pour sortir d'ici. Skywalker, comment ça se passe de ton côté ?

Mon cœur se serre. Alex ignore tout du reste du plan de mon frère. Saura-t-il choisir la fidélité à ma famille ou prendra-t-il ses jambes à son coup dès qu'il aura mis la main sur la couronne, ou qu'importe ce que renferme ce maudit coffre ? Et mon côté égocentrique ne peut s'empêcher de se demander : saura-t-il me choisir moi au lieu de fuir pour retrouver sa solitude ?

— Je l’ai, souffle Alexander. Une putain de couronne incrustée de diamants. Très laid et clinquant, mais c’est pas comme si on comptait la porter.

Je souris, mais mes deux frères échangent un regard sombre. Je sais que ce n’est que lorsqu’ils verront Alexander nous attendre sagement sur le toit avec la couronne qu’ils lui feront confiance.

Et encore, ce n’est même pas certain.

Gabriel, Ben et moi reprenons notre ascension jusqu’au sommet du bâtiment où doit nous attendre Alexander. J’espère de tout mon cœur ne pas m’être trompée sur son compte. Toutes ces minutes à ses côtés m’ont permis de le connaître. Pas cette image détachée et indépendante qu’il a vendue à tout le monde pendant tant d’années. Mais celui qu’il est vraiment. Quelqu’un de bien, qui n’a juste jamais eu la chance de rencontrer des personnes sur qui il pouvait compter.

Des gens comme ma famille, je me permets de penser.

Lorsque Ben, qui arrive le premier en haut des escaliers, pousse la porte de service qui nous mènera dehors. Je retiens ma respiration. Tout pourrait partir de travers à partir de maintenant.

Je passe à mon tour la porte et je me heurte à Ben qui s’est figé tout comme Gabriel. Tous les deux ont le regard rivé sur les mains d’Alexander, qui tiennent l’objet le plus laid et le plus fascinant que j’ai jamais vu.

— Skywalker, heureux de te voir.

Gabriel marche vers Alexander et lui tape dans le dos d’un geste fraternel. Le soulagement s’abat sur moi comme un tsunami et je souris. Mon acrobate tend la couronne à mon frère, impassible.

— Tu croyais que j’allais me barrer avec ?

— Quelque chose comme ça.

— On ne se débarrasse pas de moi si facilement.

Il me regarde en disant ces derniers mots et je souris plus fort. Avant que je ne puisse me retenir, je cours et je saute au cou d’Alexander.

— Je vous dirai bien de prendre une chambre, tous les deux, mais on n’est pas encore sortis d’affaires. On s’arrache, et on fera la fête plus tard.

Comme pour lui donner raison, la porte de service que nous avons empruntée pour arriver sur le toit s’ouvre à la volée et deux nouveaux gardes surgissent. Une arme dans chaque main, ils ne sont clairement pas là pour discuter.

— Ben, June, prenez la tyrolienne, crie Gabriel. Moi et Alexander on s'occupe de ces deux-là.

Ben, en parfait petit soldat, s'attache à la tyrolienne et se laisse glisser dans le vide, vers le bâtiment d'en face. Je regarde Alex, puis mon frère et je serre les dents. Hors de question que je ne me bats pas avec l'homme qui m'a sauvée de ma propre vie au moment où je viens de réaliser qu'il fait partie de ma famille.

— June, barre-toi !

Mais c'est trop tard. Je me jette derrière un mur pour me mettre à l'abri des balles qui pleuvent sur nous. Je me dis qu'ils n'ont pas des munitions à l'infini et qu'à ce train-là, on en finira tous aux mains. À quelques mètres de moi, je vois Alexander et Gabriel, à l'abri des balles aussi. Ils semblent être en train de se disputer sur qui doit prendre la tyrolienne en premier. Vu le regard noir qu'ils me lancent tous les deux, je sais qu'ils souhaiteraient que ça soit moi. Je suis malheureusement trop loin du début de la tyrolienne, à l'inverse d'eux deux.

Gabriel et Alexander s'affrontent encore du regard, lorsque Gabe finit par céder, s'attacher à la tyrolienne et se laisser glisser à la suite de Ben. Il ne reste que moi et Alexander sur le toit, avec les deux gorilles tireurs.

Comme prévu, ils sont vite à court de munitions, et Alexander saute hors de son abri. Je fais de même et je cours vers le garde le plus proche de moi. Mes instincts prennent le dessus, et je plonge vers la gauche en évitant un coup de poing. Après un roulé-boulé, je me rattrape sur mes mains et avec un coup de jambes bien placé, je balaie celles de mon opposant. Déstabilisé, il glisse à son tour par terre et j'en profite pour lui faire une prise du sommeil. Sa tête coincée sous mon coude, il lutte quelques secondes, puis je sens son corps devenir mou et immobile.

Je me redresse et cherche Alexander du regard. Mon sang se glace lorsque je vois sa silhouette couchée et inerte.

— Alex ! crié-je.

Mais il ne bouge pas et ne me répond pas.

Je me force à trouver l'autre gars, qui doit être toujours dans les parages. Tout mon être a envie de courir vers Alexander, mais je prends sur moi pour rester vigilante. Je dois sécuriser les environs avant de lui donner les premiers secours.

En espérant qu'il ne soit pas trop tard.

Le garde a plus de jugeote que je ne le pensais, car au lieu de s'attaquer à moi après avoir neutralisé Alexander, il est en train de s'attaquer à la tyrolienne. Je veux courir vers lui pour l'empêcher de sectionner le câble, mais il est trop tard. Dans un grand bruit mat, le câble fouette l'air et va tomber inerte contre la façade d'en face.

Je me souviens que Nate est posté de l'autre côté de la rue, et je me demande ce qu'il attend pour abattre cet abruti. Pourquoi ne l'a-t-il pas fait plus tôt ? Sans doute parce qu'Alexander était trop proche, et qu'un tir si éloigné aurait risqué de le toucher.

Au même instant, une détonation éclate au loin et presque tout de suite, le deuxième garde s'écroule. Je lève la tête et j'essaie d'apercevoir mon frère, mais il fait trop sombre. Je suis toutefois rassurée qu'il n'y eût plus personne sur la tyrolienne lorsque celle-ci avait chuté.

Je cours vers Alexander et je me laisse tomber à côté de lui.

— Alex, réveille-toi.

J'entends la panique dans ma voix, et je secoue le corps inerte d'Alexander. D'abord doucement, puis de plus en plus fort.

Mais il ne bouge toujours pas.

CHAPITRE 26



OceanofPDF.com

ALEXANDER

J'ai l'impression qu'on m'a fendu la tête en deux.

Un horrible bourdonnement persiste dans mes oreilles et l'espace d'une seconde, je me demande où je suis. Suis-je mort ? Est-ce un coup que j'ai raté ? Merde, je dois me relever avant que quelqu'un n'arrive. J'entends une voix qui crie, c'est qu'on m'a déjà découvert. Putain, je vais devoir trouver une excuse.

— Alex, réveille-toi !

Tiens, elle connaît mon nom.

J'ouvre un orteil, intrigué. Et en voyant le visage de June, tout me revient en tête. Le kidnapping des Russes, le vol dans la villa Sherwood, le deuxième kidnapping par les frères Sherwood. Le choix entre mourir au service de leur clan.

Mais surtout : June.

Chaque seconde, minute et heure passée avec elle effacent tout le reste. Comment ai-je pu vivre dans la solitude avant elle ? J'ai bien vu son regard soulagé lorsqu'elle est apparue sur le toit avec ses frères. Eux, d'ailleurs, ont eu l'air surpris.

Et si tout ceci n'avait été qu'un monstrueux test, encore une fois ?

Au-dessus de moi, June sanglote :

— J'ai cru que tu étais mort !

Je souris, puis j'essaie de me relever et je grimace :

— Je suis comme les chats, j'ai sept vies et je retombe toujours sur mes pattes.

La tête me tourne un instant, puis ma vue se stabilise. Je réalise que mon oreillette a dû chuter, car June parle à toute vitesse au reste de sa

famille.

— Il est conscient. Mais je ne sais pas s'il est en état de se redresser, ou d'affronter les gardes lorsqu'ils se réveilleront.

Elle se tait et écoute les réponses des autres. Elle lève les yeux au ciel et fulmine.

— Non, je ne laisse pas.

Puis, son visage se détend.

— Merci, Gabe.

Je me redresse et je me mets debout, en titubant d'abord, puis je m'immobilise. Je dois avoir une légère commotion, mais ça a l'air d'aller. Ma seule préoccupation maintenant, c'est de faire sortir June de ce merdier.

— On y va, dis-je à June en lui prenant la main et en l'entraînant vers la porte de service.

Elle ne bouge pas et secoue la tête de droite à gauche.

— Non, ils s'attendent à ce qu'on repasse par là. Gabriel nous dit d'aller par la sortie du personnel par laquelle il est rentré plus tôt. Le souci est d'arriver jusque là.

Je jauge June. Elle doit peser cinquante kilos à tout casser, ça fait un gros sac à dos. Si on ne m'avait pas fracassé la tête, je sais que je suis capable le faire. Mais là, je me sens pas trop bien dans mes baskets.

Toutefois, je soupire :

— Tu me fais confiance ?

Sans hésiter, June hoche la tête.

Je fais le tour du toit en me penchant à chaque fois pour regarder les façades. Je pense qu'on est cuit quand je trouve ce que je cherche sur le versant est de l'immeuble.

— On va descendre jusqu'à cette fenêtre.

Je ne suis pas surpris de voir la peur pétrifier June. Et je suis certain que ses frères doivent être en train de hurler dans son oreillette que c'est de la folie.

Peut-être.

Mais c'est la seule option possible.

— Alexander, tu es certain que...

— Oui, approche.

June me regarde encore quelques secondes de ses grands yeux apeurés, puis fait trois pas hésitants dans ma direction.

— Essaie de t'accrocher comme tu le peux à moi.

Elle s'exécute et la situation pourrait être beaucoup plus agréable si nous n'étions pas coincés au sommeil d'un immeuble avec une horde de gardes à nos trousses.

J'ajuste les jambes et les bras de June autour de moi pour ne pas être gêné dans mes mouvements. Je bouge, plie les genoux et lève les bras pour tester ce poids étranger auquel je ne suis pas habitué. Toutefois, je suis rassuré de sentir qu'elle est plus légère que je le pensais.

— Tu me fais confiance ? chuchoté-je doucement.

Elle hoche la tête sans rien dire, puis se love dans mon cou, attendant la suite.

Je commence à me laisser glisser le long de la façade lisse et presque sans aspérité de l'hôtel-casino Eden. C'est la première fois que j'ai une passagère avec moi, et j'ai peur. D'ordinaire, si je m'écrasais au sol, il n'y avait que moi et il faut croire que ma vie ne m'importait pas tant que ça. Mais celle de June, c'est autre chose.

Pourtant, elle ne dit rien et ne bouge pas. La seule chose qui me rappelle que ce n'est pas un vulgaire sac à dos que je transporte est son souffle chaud et rapide dans ma nuque.

J'ai déjà parcouru 3 étages et il n'en reste que deux avant d'atteindre la fenêtre ouverte. C'est clairement une aubaine, car les clients d'hôtel new-yorkais n'ouvrent pas pour faire entrer l'air frais des gaz de pot d'échappement.

Sans doute des fumeurs.

— Il y aura certainement quelqu'un à l'intérieur, June. Prête à encore casser la figure de deux ou trois personnes ?

— Seulement si c'est nécessaire, soupire-t-elle, las.

Elle m'a impressionné dans ses techniques de combat et la fluidité de ses mouvements. Elle, l'ingénue qui semble si frêle et douce s'est révélée efficace et dangereuse en cas d'attaque. Et ça me plait, car savoir qu'elle est en mesure se protéger me rassure. Pourtant, je comprends qu'elle en ait marre pour ce soir. D'autant plus que les personnes présentes dans cette chambre n'ont rien à voir avec la rivalité qui oppose la famille Sherwood et Denitsov.

Arrivé à la hauteur de la fenêtre ouverte, je m'arrête un instant pour regarder à l'intérieur. La lumière est allumée, mais il n'y a personne en vue. Je me glisse par le battant ouvert et je retiens mon souffle. L'espace d'une

seconde, je crains que ça ne soit un piège. Un leurre de Denitsov pour nous attirer.

Puis, j'entends un rire grave dans la salle de bain, suivi d'un miaulement féminin et de bruits d'eau. Je soupire de soulagement, puis je me précipite de sortir de la chambre, avec June toujours sur le dos.

Une fois dans le couloir, je m'empresse de la détacher. Lorsqu'elle est sur ses pieds, elle chancelle et je la rattrape par les épaules.

— Ça va ?

Elle hoche la tête et ferme les yeux.

— Mais ça ira encore mieux quand on sera hors d'ici. Gabe m'a dit qu'au vu des plans, on devait descendre la cage d'escalier, aller à l'étage -2, puis prendre la sortie du personnel.

— Cela me semble assez facile, dis-je en lui caressant la joue.

Elle appuie sa tête contre ma main et fronce les sourcils.

— Ne nous attire pas la poisse, s'il te plait.

ÉPILOGUE



OceanofPDF.com

JUNE

La suite des événements s'est déroulée en un éclair.

Alexander avait une légère commotion, mais après une semaine dans le noir et couché, il était comme neuf et déambulait dans la villa Sherwood comme s'il avait toujours vécu là.

Nous n'avons pas conservé la couronne longtemps, conscients que si nous la gardions, tous les voleurs du monde débarqueraient chez nous. Gabriel s'est contenté de la porter pour une photo légendaire. On l'y voit assis sur une chaise de la salle à manger, comme le roi Arthur autour de la table ronde, avec un air hautain et cette couronne horrible sur la tête. Juliette a ensuite posté la photo sur les réseaux sociaux de façon anonyme. Le tam-tam d'Internet a fait le reste : Denitsov a essayé une deuxième humiliation de la part de notre famille, et le tout New York était au courant.

La couronne a quant à elle été livrée — anonymement aussi — au MET. L'évènement a fait la une de tous les journaux, rajoutant une nouvelle couche de honte sur l'empire de Denitsov et redorant un peu plus l'image de Robin des Bois de la famille.

Ce fut une succession d'évènements heureux, et pourtant aucune couronne du monde n'aurait pu m'apporter plus de joie que le jour où Gabriel a débarqué dans le salon avec une tête d'enterrement :

— Skywalker, June, venez dans mon bureau.

J'ai à nouveau l'impression d'être convoquée chez le directeur et je manque lui dire d'aller se faire foutre quand Alexander pose une main sur la mienne dans un geste d'apaisement.

Depuis le vol de la couronne, Alexander est resté à la villa et personne ne lui a dit de partir. Je n'ai plus fermé sa porte à clé, car je savais qu'il

n'irait nulle part et que, de toute façon, nous passions toutes nos nuits ensemble.

Pourtant, cet appel de Gabriel ne signifie qu'une chose : il va clarifier la condition d'Alexander. Va-t-il lui rendre sa liberté ? À nouveau, une pointe d'angoisse me vrille la poitrine à l'idée qu'Alexander mette les voiles.

Lorsque nous sommes assis face à mon frère, je me redresse sur ma chaise, décidée à ne pas me laisser intimider. Alexander, lui, se tasse un peu plus sur son siège.

— Vous croyez être discrets, tous les deux, commence Gabriel en nous scrutant l'un et l'autre.

Un regard vers mon voisin m'apprend qu'il est terrifié. Je lève les yeux au ciel :

— Oh, ça va, je suis une grande fille, je fais ce que je veux.

Gabriel épingle Alex du regard.

— Toi oui, lui non.

— Tu te fous de moi ?

Je serre les poids et j'essaie de contenir ma colère. Toutefois, je ne peux m'empêcher d'exploser :

— Alexander a une conduite irréprochable ! Il a prouvé mille et une fois qu'on pouvait lui faire confiance, qu'il pouvait rester ici et qu'il pouvait...

Je m'arrête et presse mes lèvres l'une contre l'autre. Gabriel lève un sourcil, moqueur et complète ma phrase :

— ... se taper ma sœur ?

Tout de suite, Alexander pousse une exclamation choquée et veut commencer à justifier qu'il ne se tape personne, mais mon frère l'interrompt d'une main :

— Détends-toi, Alexander. Ma sœur fait ce qu'elle veut avec qui elle veut, sache juste que si tu lui brises le cœur, je t'arrache le tien. Entendu.

Alexander hoche promptement la tête, trop content d'avoir la bénédiction de Gabriel. Si tant est qu'on puisse appeler cela une bénédiction.

— Ce n'est pas pour cela que je vous ai fait venir.

— Ah ?

Un rare sourire étincelant et authentique s'étale sur le visage de mon frère.

— Non. Comme l'a dit June, tu t'es montré digne de confiance durant ces dernières semaines, l'acrobate.

Alexander hausse les épaules, comme si ce qu'il avait fait n'était rien et n'avait pas été à l'encontre du code de conduite qu'il avait suivi pendant toute sa vie.

— C'est pourquoi je te rends officiellement ta liberté, Alexander Doe. Tu peux quitter cette maison quand tu le souhaites.

Une partie de moi a envie de prendre Alexander dans mes bras, tellement je suis heureuse pour lui. L'autre partie, par contre, a envie de le prendre dans mes bras pour ne pas le laisser partir.

Alexander, lui, regarde Gabriel puis moi et revient vers Gabriel :

— Vraiment ?

— Vraiment.

Un silence s'installe entre nous trois, et je dois me faire violence pour ne pas lui demander ce qu'il compte faire. Pourtant, il a l'air tout perdu.

— C'est-à-dire que...

Alexander se trémousse sur sa chaise.

— Oui, l'acrobate ?

— Je... Je me plais bien ici. Sans vouloir m'imposer.

Il coule un regard équivoque en ma direction, montrant clairement que s'il veut rester, ce n'est pas pour le jacuzzi. Gabriel sourit à nouveau et a un bref mouvement de la tête, signifiant qu'il est d'accord. J'ai l'impression que mon cœur va exploser de joie, et je me retiens de sauter sur Alexander devant mon frère. Au lieu de cela, je le tire vers la sortie, au cas où Gabriel changerait d'avis.

Avant que je ne ferme la porte, nous entendons Gabriel lance :

— Skywalker !

Comme un chien appelé par son maître, Alexander revient se poster devant la porte.

— Oui ?

— Je ne plaisantais pas quand je parlais de t'arracher le cœur. Tu ne veux pas revenir sur ton choix ?

Alexander se tourne vers moi et un sourire illumine son visage.

— J'en suis certain.

NOTES

OceanofPDF.com

CHAPITRE 3

1 Voir *Infiltrée* de la même autrice

OceanofPDF.com

EXTRAIT



Le silence qui règne sur l'aérodrome de l'Hudson Valley m'écrase presque les tympans.

Ma propre respiration sonne comme une fanfare à travers le crépuscule silencieux qui baigne les pistes d'une lueur rougeâtre. La forme des pistes de décollage rappelle un crucifix, ou un avion qui décolle, selon la moralité de chacun.

Je suis couchée à plat ventre parmi les hautes herbes pas loin de là, avec une dizaine de collègues, l'œil collé au viseur de mon AR-15. D'autres personnes sont positionnées en face de nous, de l'autre côté du crucifix géant. Nous ne pouvons pas les voir, mais je sais qu'ils sont là, prêts à intervenir.

Cette journée de juin doit marquer la fin d'une traque de plusieurs années après un homme de la pire espèce. Dimitri Denitsov est le diable incarné, je n'ai aucun doute là-dessus. Cet homme richissime semble n'avoir aucune valeur, aucune morale et aucun sens de l'honneur. Je parcours une nouvelle fois la piste cruciforme et l'ironie de la situation ne m'échappe pas. Aujourd'hui est enfin le jour où la page Denitsov sera tournée.

Si le commun des mortels connaît le magnat russe pour ses hôtels, ses propriétés et ses fêtes décadentes, mes collègues du FBI et moi lui connaissons une réalité tout autre : un homme à la tête d'un des plus grands trafics d'être humain des États-Unis. Son fonds de commerce peut se résumer essentiellement à la prostitution et aux esclaves sexuelles, bien que l'homme infâme ait également trempé dans le trafic d'enfants et le trafic d'organes.

C'est aujourd'hui qu'un énorme flagrant délit a été organisé par le FBI, après des années à récolter des informations, des témoignages, ce doit être le jour où Denitsov obtiendra enfin son aller simple en prison. Le plan est relativement simple : une cargaison de femmes fraîchement arrivées du Mexique doit arriver en camion et c'est Denitsov lui-même qui contrôlera la qualité de la marchandise. Le procédé est rare, mais possible lorsque la cargaison présente des femmes plus que très prometteuses, où le milliardaire lui-même y pioche pour sa consommation personnelle.

Je grimace en pensant à toutes ces personnes et toutes ces femmes dont Denitsov a brisé le destin ou ôté la vie. En serrant les dents, je me dis à nouveau qu'aujourd'hui est l'épilogue de tout cela, et je me cramponne plus fermement à mon AR-15.

Un camion arrive, troublant le silence immobile du petit matin. À son bord doit normalement se trouver la cargaison destinée à Denitsov, mais aujourd'hui, elle contient une demi-douzaine de tireurs du FBI, prêts à intercepter le russe et ses hommes lorsqu'ils souhaiteront ouvrir les portes arrière du camion. Le plan me semble si simple, soudain, que j'ai un doute. Avons-nous pensé à tout ? Je passe en revue toutes les étapes qu'il aura fallu avant d'arriver à cette matinée. Une dizaine d'agents infiltrés, dont certains ont disparu sans doute pour toujours. Des années d'enquêtes, de données récoltées, pour bâtir un dossier solide en vue du jour où Denitsov passerait au tribunal, mais également pour connaître tous ses faits et gestes, ses habitudes, ses contacts, et plein d'autres informations a priori sans importance, mais qui nous ont emmenés à ce jour.

Soudain, un bruit ramène mon attention dans le présent : trois berlines noires glissent sur les pistes à même allure, comme un balai parfaitement préparé. Les vitres teintées des voitures ne permettent pas de voir leurs occupants, mais il ne fait aucun doute qu'il est parmi eux. Une rage sourde me tord les entrailles alors que je regarde la dernière voiture s'arrêter, son chauffeur se hâter vers la porte arrière et l'ouvrir avec une petite courbette.

Un homme à la carrure imposante s'extirpe de la voiture. Chauve, haut de plus de deux mètres, il dépasse tous ses hommes d'au moins une tête. Son torse semble trop musclé pour sa chemise de grand couturier et le veston qui lui enserre les épaules. Son regard bleu clair scrute les alentours, sans nous voir, puis se pose sur le camion qui détient, selon lui, ses nouvelles acquisitions.

Je serre les dents à la vue de cet homme que j'ai appris à détester au fil des dossiers, preuves et meurtres qui se sont accumulés à son nom au fil des ans.

— Groupes Charlie et Delta, soyez prêts intervenir.

Dans notre oreillette, une voix nous coordonne et donne les ordres. Je bande mes muscles pour être prête à me relever si nécessaire. La tension est à son comble.

Sur le tarmac, Denitsov se tient désormais face au camion et fait un signe à deux de ses sbires d'ouvrir les deux battants. Je retiens ma respiration alors que, dans un mouvement parfaitement synchronisé, les deux portes du camion s'ouvrent pour déverser sur Denitsov et ses hommes, une armada d'agents du FBI et de tireurs d'élite, armés jusqu'aux dents et engoncés dans des gilets pare-balles se déverse du poids lourd en hurlant.

— FBI ! Mettez vos mains en évidence !

Comme un seul homme, les groupes Charlie et Delta sortent des fourrés bordant les pistes de l'aérodrome et viennent encercler Denitsov et ses hommes. Je cours à petites foulées et garde le rythme de mon groupe en soufflant l'air accumulé dans mes poumons.

Ça y est, je n'arrête pas de me répéter, c'est enfin le moment.

Denitsov est rapidement maîtrisé, ses hommes aussi. Son visage n'affiche qu'ennui et irritation. Il ne semble pas plus désespéré que cela d'être arrêté par le FBI. On dirait plus quelqu'un à qui on vient de dire qu'il va devoir subir une fouille supplémentaire à l'aéroport, le retardant dans sa journée. Je m'ébroue, chassant le doute qui commence à s'immiscer en moi. La capture de Denitsov a toujours semblé tellement impossible, que le voir à présent menotté semble irréel, comme un rêve.

Et pourtant, c'est un rêve devenu réalité.

De retour dans les bureaux du FBI, situés à Manhattan, nous enlevons tous notre arrachement par balles, allons déposer nos AR-15 à l'armurerie et nous nous dirigeons tous vers la cafétéria pour boire un café plus que bienvenu. Malgré l'heure matinale, on sent l'allégresse qui émane de notre groupe et, bien que fatigués, nous sommes tous bien éveillés.

— Juliette, tu veux des pancakes ?

Je regarde les cercles de pâtes pâlots, fait avec de la pâte industrielle, mais je suis affamée, donc je ferai l'impasse sur le goût sans problème.

— Avec plaisir, merci, je réponds.

Nous poussons quelques tables ensemble et notre groupe d'une vingtaine de personnes s'installe pour déjeuner. Arnold, un collègue, lève son gobelet de café et le boit comme s'il s'agissait du meilleur champagne.

— Santé ! Que cette journée reste encrée dans vos mémoires !

Nous l'imitons tous dans un concert d'exclamations heureuses. Certes, ce jour restera gravé pour toujours dans nos mémoires.

Luke, un collègue que la capture de Denitsov rend particulièrement bavard, se tourne vers moi :

— Et toi, Juliette, pourquoi as-tu décidé de rejoindre le FBI ?

Je bois une gorgée de café pour réfléchir à ce que je peux lui répondre. Dire la vérité est hors de question, il me prendrait pour une folle. Comment entrer au FBI était ma vocation à 12 ans, alors que je pourrissais dans un foyer pour jeunes orphelins. Un rebut de la société, un déchet dont personne n'a voulu. Mes parents avaient été assassinés en rentrant du théâtre, lorsque je n'avais pas encore l'âge d'avoir des souvenirs. Deux coups de couteau pour ce qui semblait être un vol à l'arraché. Le sac et les bijoux de ma mère avaient disparu, tout comme la perspective pour moi de vivre une vie normale. L'idée de venger mes parents en défendant la justice et lutter contre le crime avait été une flamme qui a brûlé dans mon cœur depuis aussi longtemps que je puisse m'en souvenir.

Je regarde Luke, qui attend ma réponse :

— Faire la justice, rendre le monde un peu meilleur, tout ça.

Il semble déçu de ma réponse banale et se tourne vers Sandra en face de nous pour lui poser la même question.

Lorsqu'il ne reste plus une goutte de café ni un seul pancake sur la table, nous nous levons, prêts à continuer notre journée.

À ce moment-là, Bruce Spencer passe les portes coulissantes de la cafétéria, la mine sombre. Certains disent que Spencer fait partie du FBI depuis quarante ans, qu'il serait un des plus vieux. Pourtant, je ne le connais que depuis 3 ans, depuis que j'ai rejoint les rangs du FBI. Il affiche toujours un air sérieux et lugubre. Mais ce matin, je peux dire que quelque chose ne va pas.

Il s'arrête à hauteur de notre table, son regard glisse sur nous, imperturbable.

— Votre attention à tous, s'il vous plaît.

Le brouhaha autour de moi se meurt et tout le monde lève les yeux vers le chef.

— Quelque chose est arrivé, ou plutôt n'est pas arrivé. Il semblerait qu'on ait mal énoncé ses droits lors de l'arrestation de Denitsov.

C'est une blague ?

Je peux voir autour que moi les yeux arrondis et les bouches ouvertes par la stupeur.

C'est impossible, je me répète.

Spencer continue :

— Dans la cohue générale, on n'aurait pas lu ses droits à monsieur Denitsov.

Silence. J'attends la suite qui va tomber comme un couperet après l'allégresse de ces deux dernières heures.

— Denitsov a quitté le bâtiment il y a quinze minutes, libre.

J'enfouis ma tête dans les mains. J'hésite entre pleurer et crier, peut-être pourrais-je faire les deux. Je lève la tête et regarde mes collègues, et tous arborent la même expression hébétée. On dirait que quelqu'un est mort.

Je finis par m'ébrouer, ramasse mon gobelet en carton vide et me dirige vers la poubelle. La journée ne fait que commencer, et j'ai pourtant envie de retourner dans mon lit.

Une fois de plus, cette ordure de Dimitri Denitsov se promène dans la nature, prêt à blesser quelqu'un.

Et face à ça, je ne resterai pas inactive.

À PROPOS DE L'AUTEUR



Depuis son enfance, Laura a voyagé aux quatre coins du monde, ce qui lui a permis de développer sa sensibilité et sa créativité.

Elle vit aujourd'hui dans le Sud de la France avec son fils et leur chat. Eternelle romantique, elle dévore des romances par dizaines.

Vengée est son troisième roman, et le deuxième de la série *Les Sherwoods*.

Pour rester au courant des prochaines sorties de Laura, inscrivez-vous ici :



M'INSCRIRE

[HTTPS://SUBSCRIBEPAGE.IO/LAURAFERVANTE](https://SUBSCRIBEPAGE.IO/LAURAFERVANTE)

N'oubliez pas de donner votre avis sur la page Amazon de ce livre !



[OceanofPDF.com](https://www.amazon.com/OceanofPDF)